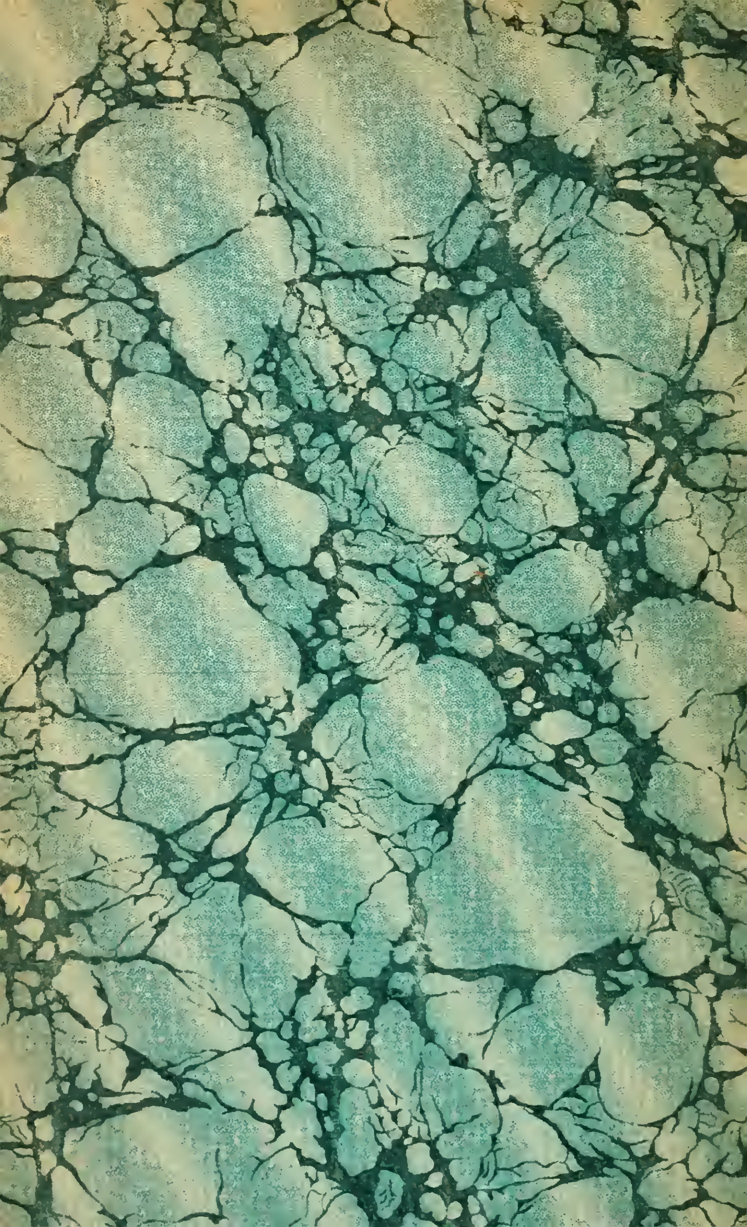
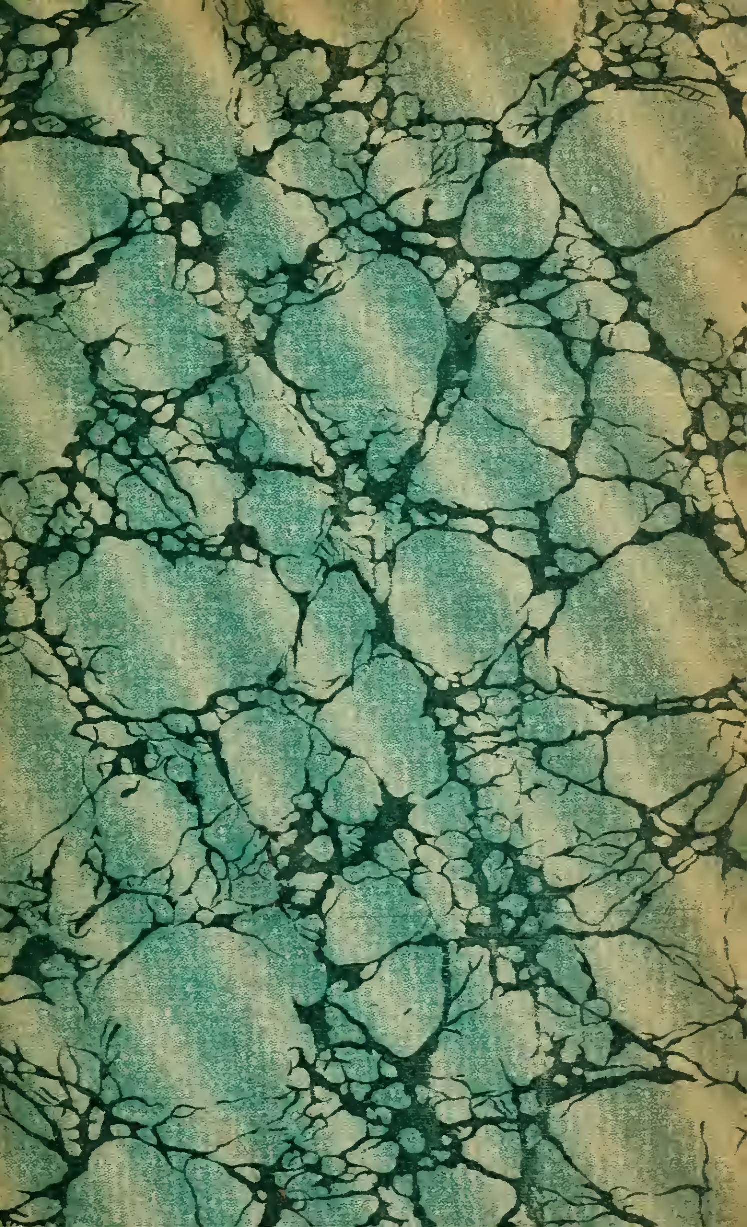






THÉATRE COMPLET

DE

ÉMILE AUGIER

II

PHILIBERTE — LA JEUNESSE — DIANE
PAUL FORESTIER

EDITION DÉFINITIVE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1889

THÉATRE COMPLET

DE

ÉMILE AUGIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

II

CORBEIL. — IMPRIMERIE CRÉTÉ

THÉATRE COMPLET

DE

ÉMILE AUGIER

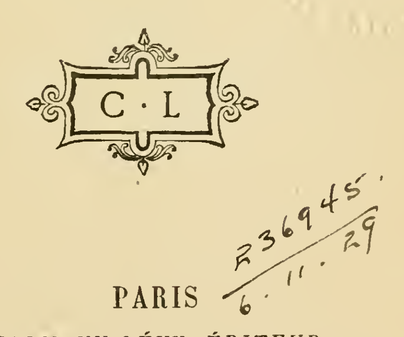
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

II

PHILIBERTE

LA JEUNESSE — DIANE

PAUL FORESTIER



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—

1889

PHILIBERTE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

EN VERS

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASE, le 19 mars 1853, et reprise à la COMÉDIE-FRANÇAISE.

PERSONNAGES

Personnages	Acteurs qui ont créé les rôles.
LE DUC DE CHAMARAULE.	MM. DUPUIS.
LE CHEVALIER DE TALMAY, son neveu. .	BRESSANT.
LE COMTE D'OLLIVON.	LANDROL.
RAYMOND DE TAULIGNAN.	LAFONTAINE.
LA MARQUISE DE GRANDCHAMP. . . .	Mmes MÉLANIE.
PHILIBERTE. } ses filles.	ROSE CHÉRI.
JULIE.......... } ses filles.	FIGEAC.

La scène est en Dauphiné, au château de Grandchamp, vers 1775.

PHILIBERTE

ACTE PREMIER

Un salon du temps de Louis XVI ; par les portes du fond, on aperçoit un parc.

SCÈNE PREMIÈRE

PHILIBERTE, JULIE.

Philiberte est en train de broder, Julie arrange ses cheveux devant une glace.

JULIE.

Une fois le contrat signé par les témoins,
Un mariage est fait ?

PHILIBERTE.

A très peu près du moins.

JULIE.

Je serai mariée... à peu près, dans une heure.
Quand j'y songe ! — Faut-il que je rie ou je pleure,
A ton avis ?

PHILIBERTE.

Ne prends conseil que de ton cœur.

JULIE.

Mais, à ma place enfin, que ferais-tu, ma sœur?
Mon futur te plaît-il?

PHILIBERTE.

C'est à toi qu'il doit plaire.

JULIE.

Il est vrai. Mais du moins te plaît-il pour beau-frère?

PHILIBERTE.

Pour beau-frère, oui.

JULIE.

Très bien : pour mari, pas du tout.
Je m'en doutais.

PHILIBERTE.

Pourquoi me demander mon goût?
Que t'importe? Tu sais, ma sœur, que nos idées
Sur ce point-là jamais ne se sont accordées.
Toi, dont la beauté fraîche épand comme un parfum,
Qui lis ta bienvenue aux regards de chacun,
Tu n'as pas tort d'aimer la joie extérieure
Qui s'empresse au-devant de tes pas à toute heure;
Faite pour le triomphe et pour la royauté,
Il faut un appareil de cour à ta beauté;
Le comte d'Ollivon est donc fait pour te plaire :
Jeune, élégant, et froid jusque dans sa colère,
S'il en avait jamais; esclave du bon ton,
Un peu trop à cheval sur le *qu'en dira-t-on*
Peut-être, mais d'humeur à la tienne commode,
C'est l'époux idéal d'une femme à la mode,
Et je ne lui sais pas vraiment d'autre défaut

Que d'être avec excès le mari qu'il te faut.

JULIE.

Mais toi, ma sœur?

PHILIBERTE.

Oh! moi : je suis une sauvage.
Je voudrais un bonheur fait comme un esclavage,
Et je l'emporterais, pour le rendre plus sûr,
Ainsi que la lionne au fond d'un antre obscur.
Là, seule à posséder celui qui me possède...

JULIE.

Achève...

PHILIBERTE.

J'oubliais déjà que je suis laide,
Et qu'un homme ne peut désirer mon hymen
Que pour le million que j'ai dans chaque main.

JULIE.

Te voilà triste, et c'est par ma faute peut-être!

PHILIBERTE.

C'est la mienne. Un captif doit fermer sa fenêtre
Et tâcher d'oublier, par folie ou raison,
Que l'univers existe autour de sa prison.

JULIE.

Eh bien, tu peux laisser cette fenêtre ouverte;
Je t'apporte la clef des champs, ma Philiberte.

PHILIBERTE.

Comment?

JULIE.

J'ai découvert deux choses, chère sœur,
Que tu n'apprendras pas, j'espère, sans douceur;

Et la première, c'est que vous êtes charmante,
Mademoiselle.

PHILIBERTE.

Moi?

JULIE.

Nouvelle surprenante,
N'est-ce pas? Tu l'entends pour la première fois,
Et je me sais bon gré que ce soit par ma voix.

PHILIBERTE.

Si c'est un badinage, il est cruel, Julie.

JULIE.

Très sérieusement, je te trouve... jolie?
Non, ce n'est pas le mot : j'avais mieux dit d'abord,
Je te trouve charmante, et c'est bien plus encor.
Il semble à travers toi que ton âme transpire :
Ton accent est plus doux que ta voix; ton sourire
Plus joli que ta bouche, et ton regard plus beau
Que tes yeux : la lumière efface le flambeau.
Eh bien! te voilà rouge et tout embarrassée?...

PHILIBERTE.

Je démêle mon fil.

JULIE.

Le fil de ta pensée?
Les premiers compliments l'emmêlent en effet;
Mais en très peu de temps, tu verras, on s'y fait.

PHILIBERTE.

Tu veux me consoler : je ne prends pas le change.
Je reconnais bien là ta chère amitié d'ange.
Mais, si c'était réel ce que tu prétends voir,
Tu ne serais pas seule à t'en apercevoir.

JULIE.

Bah ! l'on te trouve laide ici de confiance;
Tu l'étais, en effet, dans ta première enfance,
Et personne depuis ne t'observant, que moi,
Ta laideur est passée en article de foi.
De plus, je suis la seule encor dont la présence
Laisse à tes mouvements leur charme et leur aisance :
Mais sois un peu toi-même à la barbe des gens,
Et tu plairas bientôt même aux moins indulgents,
Et déjà pour ma part je sais quelqu'un qui t'aime.

PHILIBERTE.

Oui, toi.

JULIE.

Bien plus que moi peut-être, et pas de même
En tous cas.

PHILIBERTE.

Et quel est ce mortel surprenant ?

JULIE.

Notre pauvre voisin, Raymond de Taulignan.

PHILIBERTE.

Lui ?

JULIE.

Lui. Cette nouvelle est-elle bien venue ?

PHILIBERTE.

Est-ce qu'il te l'a dit ?

JULIE.

Question ingénue !
S'il osait l'avouer, je ne le croirais pas.
Non, non ; j'ai des garants plus sûrs : son embarras

Devant toi, sa rougeur quand je fais ton éloge;
Lorsque tu n'es pas là, ses regards à l'horloge;
Et cent autres détails observés chaque jour,
Voilà les vrais témoins d'un véritable amour.

PHILIBERTE

Si je croyais... mais non! Tu te fais une idée;
Car jamais il ne m'a seulement regardée.
Et je me souviens bien qu'un jour dans le bosquet,
Nous suivant, il n'a pas ramassé mon bouquet.

JULIE.

Tu l'avais donc laissé tomber?

PHILIBERTE.

Oui, par mégarde.

JULIE.

Pour qu'il fût ramassé par notre arrière-garde.
Mais Raymond est timide, et nous étions trop près :
Il sera revenu le prendre une heure après.

PHILIBERTE.

Mais, pour avoir d'un mot la question vidée,
S'il m'aimait, à ma mère il m'aurait demandée.

JULIE.

Il est pauvre.

PHILIBERTE.

Il m'aurait avoué son amour.

JULIE.

Tes froideurs l'ont bien pu dépiter à son tour.
En somme, voudrais-tu qu'il t'aimât?

PHILIBERTE.

Que m'importe?

Tiens, ne ranime pas cette espérance morte;
Aux désenchantements je ne veux plus m'offrir.
Aimer, sans la beauté, c'est chercher à souffrir.

JULIE.

C'est un malentendu, je crois, qui vous sépare.

PHILIBERTE.

Soit donc. C'est un malheur.

JULIE, à part.

Qui d'un mot se répare,
Et je dirai ce mot.

SCÈNE II

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

C'est par trop étourdi
D'être encore en habit du matin à midi,
Un jour pareil!

JULIE.

Est-il déjà midi?

LA MARQUISE.

Sans doute,
Et tous nos invités doivent se mettre en route.
Vous n'aurez pas le temps si vous ne vous pressez.

JULIE.

Bah! nous avons une heure à nous, c'est bien assez;
Nos caméristes sont de véritables fées.

PHILIBERTE.

Puis, le plus fort est fait, car nous sommes coiffées.

LA MARQUISE.

Vous l'êtes donc bien mal, Philiberte; je veux
Que vous mettiez un brin de fleur dans vos cheveux;
N'ayez pas l'air en deuil aux noces de Julie

PHILIBERTE.

Moi, ma mère?

LA MARQUISE.

Eh! mon Dieu! vous n'êtes pas jolie,
Ma chère, et vous avez raison à tous égards
D'éviter ce qui peut attirer les regards :
Mais, lorsque le bonheur de votre sœur s'apprête,
Il faut vous résigner à prendre un air de fête.

PHILIBERTE.

Oui, ma mère.

LA MARQUISE.

Ce ton de victime! Bientôt
On ne lui pourra plus adresser un seul mot.
C'est cruel, en effet! On veut qu'elle s'ajuste.

JULIE.

En vérité, maman, vous êtes bien injuste.
A-t-elle mérité cette dure leçon?
Qu'a-t-elle répondu?

LA MARQUISE.

Le ton fait la chanson...
Allons, c'est bien.

UN VALET, annonçant.

Monsieur le duc de Chamaraule.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE DUC.

LA MARQUISE.

Déjà, cher duc?

LE DUC.

Ah! dame! il faut remplir son rôle;
Le plus vieil ami doit arriver le premier,
Bien que d'exactitude il soit peu coutumier.
J'apporte mon petit présent à la future.

Il donne un écrin à Julie.

JULIE.

Oh! les beaux diamants!

LE DUC, la baisant au front.

Servez-leur de parure.

LA MARQUISE.

Toujours mondain, cher duc, et toujours cajoleur.

LE DUC.

Que voulez-vous! je suis de mon temps — par malheur.
Mais ce n'est pas assez d'embrassade, une seule,
Et j'en veux une encor de ma chère filleule :

A Philiberte, tirant un autre écrin de sa poche.

Acceptez ce motif de baiser un barbon.

Il la baise au front.

PHILIBERTE.

Des perles!

LA MARQUISE.

C'est trop beau!

JULIE.

Comme vous êtes bon!

LE DUC.

La bonté d'un vieillard, c'est sa coquetterie,
C'est le dernier rayon sur sa face flétrie.

LA MARQUISE, à Philiberte.

Remerciez au moins le duc de son présent.
Allez-vous devenir idiote à présent?

PHILIBERTE.

Ah! monsieur, je n'ai pas le cœur près de la bouche;
Mais votre attention comme il le faut me touche.

LA MARQUISE.

A la bonne heure. — Allez vous habiller chez vous,
Mes enfants.

JULIE.

Viens, ma sœur, étrenner nos bijoux.

Elles sortent.

SCÈNE IV

LE DUC, LA MARQUISE.

LE DUC.

Leur retraite ne peut plus à propos se faire.
J'arrive le premier pour parler d'une affaire.

LA MARQUISE.

J'écoute.

LE DUC.

Vous avez peut-être soupçonné
Pourquoi je me promène au fond du Dauphiné ?

LA MARQUISE.

Pour raison de santé ?

LE DUC.

Pour guérir le malaise
Que causait ma présence au jeune Louis Seize.

LA MARQUISE.

Bah !

LE DUC.

Voilà le fin mot. — Des ennemis à moi
M'ont noirci dans l'esprit de notre nouveau roi.
Ne m'a-t-on pas donné pour la vivante enseigne,
Pour le représentant des mœurs du dernier règne ?
A soixante ans passés ! Je vous demande un peu !

LA MARQUISE.

Oh ! vous devez avoir sonné le couvre-feu.

LE DUC.

Oui ; mais on a fait croire au roi certaine bourde
Comme quoi je conserve une lanterne sourde.
Il n'en est rien, au moins ! Je vous en fais serment.

LA MARQUISE.

Ne jurez pas, cher duc. Je vous crois aisément.

LE DUC, sèchement.

A la bonne heure.

LA MARQUISE.

Il faut que les gens soient crédules,
Car l'accusation est des plus ridicules.

LE DUC.

Je conviens cependant que je prête au soupçon.

LA MARQUISE.

Non pas.

LE DUC.

Pardonnez-moi. D'abord, je suis garçon;
Puis un passé brillant dont les succès rapides
Ont peut-être laissé leur reflet dans mes rides...
Au diable le vieux fat avec ses airs vainqueurs!
Voilà que je me joins à mes diffamateurs!
— Enfin, le roi croyant, pour une cause ou l'autre,
Que le vice trouvait en moi son vieil apôtre,
Et voulant mettre fin à mon apostolat
Par une apostasie importante et d'éclat,
Me dit un jour avec ses grâces débonnaires :
« Monsieur le duc, allez faire un tour dans vos terres :
N'y restez pas longtemps : mais, à votre retour,
Ayez à présenter une duchesse en cour. »
Je partis, faisant vœu de tenir tête au maître;
Mais, après quinze jours d'existence champêtre,
L'ennui me prit : je fis arriver mon neveu
Pour qu'il m'encourageât à soutenir mon vœu;
Le choix semblait heureux, marquise, car le drôle
Prétend bien être un jour le duc de Chamaraule;
Mais, après un bon mois de neveu quotidien,
Mon ennui me revint — enjolivé du sien.
C'est très contagieux, le bâillement, marquise,
Lorsque le bâilleur peut bâiller avec franchise.
Un jour, mon héritier bâillait, et par dedans
Me montrait le palis de ses trente-deux dents :

Ah! me dis-je en bâillant moi-même... à claire-voie,
Ces trente-deux dents-là laissent tomber leur proie.
J'étais vaincu, marquise, et me mis à chercher
A quelle blanche main je pourrais m'accrocher.

LA MARQUISE.

Vous avez pris, cher duc, le parti raisonnable;
Je vous en félicite, et d'un cœur véritable.

LE DUC.

Oui; mais je ne suis pas facile à marier :
Le plus sûr, à mon âge, est de s'apparier;
Mais je me sens si vieux, si laid, que ma pareille
Me semblerait aussi par trop laide et trop vieille.
Les visages ridés me sont très déplaisants :
Je veux de la jeunesse autour de mes vieux ans.

LA MARQUISE.

Il ne faut pourtant pas tenter Dieu.

LE DUC.

Ni le diable...
Peste! de l'Œil-de-Bœuf je deviendrais la fable.
Non : si vous me voyez de jeunesse entêté,
C'est pour sa bonne humeur, et non pour sa beauté.
Au contraire, je veux que ma femme au visage
Porte tous les garants d'une conduite sage;
Je veux qu'elle soit faite, en un mot, de façon
A ne pas attirer aisément l'hameçon.
Or, j'aurais pu longtemps chercher en pure perte,
Si vous n'aviez pas mis au monde Philiberte,
Et, comme en mes projets j'aime à marcher bon train,
Je viens résolument vous demander sa main.

LA MARQUISE, se levant.

Monsieur, je vous l'accorde avec reconnaissance,

Et mettrai moi-même ordre à son obéissance.

LE DUC.

Non pas! Je ne veux pas être pris forcément,
Par ordonnance, enfin comme un médicament.

LA MARQUISE.

C'est ainsi que je fus mariée à son père.

LE DUC.

Aussi, marquise, aussi...

LA MARQUISE, *sévèrement.*

Quoi?

LE DUC.

Vous ne l'aimiez guère,
Le cher homme. Pourtant, je ne lui sais qu'un tort,
C'est d'avoir un peu trop lanterné sur la mort.

LA MARQUISE.

Prétendriez-vous être épousé par folie,
Ainsi que j'épousai le père de Julie?

LE DUC.

Non, je ne danse plus, marquise, sur ce pié,
Et mes prétentions ne vont qu'à l'amitié.
Or, on ne l'obtient pas avec la violence.

LA MARQUISE.

Enfin, que voulez-vous de moi?

LE DUC.

Votre silence.
Voilà tout.

LA MARQUISE.

Il suffit. Vous avez mon aveu.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE CHEVALIER DE TALMAY,
PUIS RAYMOND.

UN LAQUAIS, annonçant.

Monsieur le chevalier de Talmay.

LE DUC, le présentant.

Mon neveu.

TALMAY.

Très honoré, madame...

LA MARQUISE.

Et moi, monsieur, ravie.

TALMAY.

Un honneur dont j'avais depuis longtemps envie...

LA MARQUISE.

Pas plus que moi.

LE LAQUAIS, annonçant.

Monsieur Raymond de Taulignan.

LA MARQUISE.

Bonjour, mon cher Raymond.

Raymond lui baise la main.

LE DUC.

C'est le portrait vivant

De son père.

RAYMOND.

Monsieur l'a connu ?

LE DUC.

L'aimable homme !
Par malheur, il était plus galant qu'économe.
Nous étions grands amis, mon cher monsieur Raymond,
Et souvent il a dû vous prononcer mon nom.

RAYMOND.

Probablement, monsieur : mais ce nom que j'ignore... ?

LE DUC.

J'en ai changé depuis, et d'autre chose encore !
Je m'appelais alors chevalier de Talmay...
J'avais un joli nom, comme l'année en mai :
Je m'appelle aujourd'hui Chamaraule — ou Décembre,
C'est tout un ; je suis duc et je garde la chambre.
Touchez là, cependant. Vous m'avez réjoui
En me remémorant le temps évanoui.

RAYMOND.

J'en suis charmé, monsieur.

LE DUC.

Çà, que je vous présente
Un jeune compagnon d'humeur divertissante,
Mon neveu, le Talmay du jour, mon héritier,
Qui fait auprès de moi joliment son métier.

Les deux jeunes gens se saluent.

Touchez-vous dans la main ; que de cérémonies,
Jeunes gens ! Nous avions des façons plus unies.

TALMAY.

Monsieur !

Ils se donnent la main.

UN VALET, *entrant.*

Madame…

LA MARQUISE.

Quoi ?

LE VALET.

C'est monsieur Papillon.

LA MARQUISE, *au duc.*

C'est mon notaire.

LE VALET.

Il est dans le petit salon.

LA MARQUISE.

Qu'il y reste.

LE VALET.

Il voudrait dire un mot à madame
Du contrat.

LE DUC.

Si monsieur Papillon vous réclame,
Il faut le recevoir, car il n'a pas un nom,
Ce monsieur Papillon, qu'on fasse attendre, non !

LA MARQUISE.

Puisque vous permettez que je m'en débarrasse,
J'y vais et je reviens.

LE DUC.

Faites, faites, de grâce.

Elle sort.

SCÈNE VI

LE DUC, LE CHEVALER, RAYMOND.

LE DUC.

La marquise a vieilli depuis ces derniers temps.

TALMAY.

Oui, je crois que, depuis ces derniers quarante ans,
Elle a changé. Mais quoi ! tout renaît si tout passe :
Ses filles aujourd'hui sont belles à sa place.

LE DUC.

Bien trouvé ! Sur deux, une est laide.

RAYMOND.

En vérité,
Qu'entend-on par laideur ? qu'entend-on par beauté ?

LE DUC.

Je ne me pique pas d'être un dictionnaire,
Et je prends ces deux mots dans leur sens ordinaire.
En savez-vous plus long, jeune homme ? Éclairez-nous.

RAYMOND.

Vous riez ; mais, monsieur, que préféreriez-vous
D'une statue en marbre, ouvrage d'un manœuvre,
Ou bien d'une autre en bois qui serait un chef-d'œuvre ?
Eh bien, beauté, laideur, c'est comme marbre ou bois,
Rien de plus ; quand sur l'une ou sur l'autre, à son choix,
Le divin ouvrier met sa marque céleste,
La grâce, tout est dit ; que m'importe le reste ?

LE DUC.

En principe, c'est vrai; dans l'espèce, c'est faux;
Philiberte n'a rien qui masque ses défauts.
Elle est gauche.

RAYMOND.

Ah ! monsieur! quelle grâce réside
Dans cette contenance attristée et timide !
Ces élans d'un cœur fier, à se contenir prompt,
Qui viennent expirer en rougeur sur le front,
Cette âme qui s'avance et soudain se replie
Par un pudique effroi d'être mal accueillie,
Le mouvement pensif de ce col effilé,
Ce regard plein d'éclairs quand il n'est pas voilé;
Que sais-je ! Ce silence et cette rêverie,
Voilà ce que le monde appelle gaucherie !

LE DUC.

Diantre ! vous en parlez avec une chaleur !
En seriez-vous épris ?

RAYMOND.

Je n'ai pas ce malheur,
Non, monsieur. Je suis pauvre et me tiens à ma place.

LE DUC, à part.

Hum ! c'est bon à savoir.

TALMAY, au duc.

Vous faites la grimace.

LE DUC.

Hélas ! ce n'est pas moi, ce sont mes soixante ans.

TALMAY.

Vos soixante ans et vous ne semblez pas contents.

Parbleu ! je voudrais bien voir cette demoiselle
Dont la laideur vous tient si fort à la cervelle.

LE DUC.

Tu la verras.

UN LAQUAIS, annonçant.

Monsieur le comte d'Ollivon.

SCÈNE VII

LES MÊMES, D'OLLIVON.

D'OLLIVON.

Je croyais rencontrer la marquise au salon;
Mais pour m'offrir à vous je ne veux pas l'attendre,
Messieurs.

LE DUC.

C'est bientôt fait : les témoins et le gendre,
Chamaraule, Talmay, d'Ollivon, Taulignan;
Les présentations sont faites maintenant;
Ce qui peut y manquer n'est qu'une minutie.

D'OLLIVON.

Souffrez, monsieur le duc, que je vous remercie,
Ainsi que ces messieurs. du dérangement...

LE DUC.

Bah !
C'est un plaisir pour nous. Prenez-vous du tabac ?

D'OLLIVON.

Jamais.

LE DUC.

Vous épousez une charmante fille.

D'OLLIVON.

Oui, très bien élevée et de bonne famille.

LE DUC.

Elle a de très beaux yeux.

D'OLLIVON.

Beaucoup d'instruction.

LE DUC.

Une taille, des mains!...

D'OLLIVON.

De la religion.

LE DUC.

Un aimable enjoûment qui jamais ne la quitte.

D'OLLIVON.

Une mère d'un rare et solide mérite.

LE DUC.

Et quel oncle, monsieur! quel arrière-cousin!
Outre des éléments d'histoire et de dessin!

D'OLLIVON.

Ah! ah! monsieur le duc aime le persiflage?

LE DUC.

Et vous?

D'OLLIVON.

Je le permets aux gens d'un certain âge.

LE DUC.

Bien répondu.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PHILIBERTE, JULIE, parées.

Raymond sort après les premiers vers.

JULIE.

Bonjour, messieurs.

LE DUC, à Talmay.

Tiens, la voici!

D'OLLIVON.

Vous êtes toutes deux ravissantes ainsi.

JULIE.

Les bijoux de monsieur en ont tout le mérite.

LE DUC.

C'est vous qui les parez.

JULIE.

Ah! c'est une redite;
Autre chose!

LE DUC

Vos yeux ont complété l'ecrin.

TALMAY.

Ce n'est pas neuf non plus.

LE DUC.

Taisez-vous, grand flandrin !

TALMAY.

Non pas. — Je vous préviens, mesdames, qu'il vous triche.
Vous économisez, mon oncle.

JULIE.

Mauvais riche !

LE DUC.

Merci du mot.

TALMAY.

Au moins il est neuf.

LE DUC.

Je le crois !
Sa pension d'esprit est au premier du mois ;
La mienne est au vingt-neuf pour ne pas dire au trente.

D'OLLIVON.

Allons, monsieur le duc, vous avez de la rente.

JULIE.

Mais que c'est donc joli tout ce que nous disons !

LE DUC.

Oui, nous n'avons pas l'air d'une troupe d'oisons.

TALMAY.

Nous ne sommes que trois !

LE DUC.

Cinq.

TALMAY.

Vous comptez les cygnes?

LE DUC.

Très bien ! — De leurs neveux les oncles sont indignes.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LA MARQUISE.

Raymond rentre après les premiers vers.

LE DUC.

Marquise, pendez-vous! vite!

LA MARQUISE.

Pourquoi cela?

TALMAY.

On a fait de l'esprit, et vous n'étiez pas là.

LA MARQUISE.

Et qui donc ?

D'OLLIVON.

Tout le monde.

PHILIBERTE.

Excepté moi, ma mère.

LA MARQUISE.

Vous m'étonnez beaucoup, vraiment.

RAYMOND, à part.

Toujours amère.

JULIE.

Elle est un peu souffrante.

LE DUC.

Ah! mon Dieu!

LA MARQUISE.

Ce n'est rien.
Si nous allions au parc poursuivre l'entretien,
Pendant que le dîner s'apprête?

LE DUC.

Moi, je reste;
Je n'ai plus pour les parcs la démarche assez leste.

D'OLLIVON.

Nous restons tous alors.

LE DUC.

Allez vous promener...
Je vous suivrais plutôt encor que vous gêner.
Je suis accommodant si je ne suis alerte.

D'OLLIVON.

Pourtant vous laisser seul...

LE DUC.

Je garde Philiberte.
Voulez-vous me tenir compagnie un moment?

PHILIBERTE.

Volontiers.

JULIE.

Votre bras, cher comte.

D'OLLIVON.

Doucement:
Il convient avant tout que je l'offre à madame.

JULIE.

Alors, monsieur Raymond, le vôtre...

TALMAY.

Je réclame.

JULIE.

Il est trop tard.

TALMAY.

Allons ! je vais faire un bouquet.

A part.

Oui, cette Philiberte est étrange en effet.

Ils sortent.

SCÈNE X

LE DUC, PHILIBERTE.

LE DUC, négligemment.

Ce petit Taulignan est pauvre ; c'est dommage...
Il se rétablira par quelque mariage.

PHILIBERTE.

Croyez-vous?

LE DUC.

Dût-il prendre une riche guenon,
Il doit ce sacrifice à l'honneur de son nom.

PHILIBERTE.

Est-ce là son avis?

LE DUC.

Il avance, il recule

Comme un enfant malade autour d'une pilule.
Il veut tout simplement se faire un peu prier;
Mais il l'avalera bientôt et sans crier.
Je lui conseille fort, pour ma part, de le faire.

PHILIBERTE, *à part.*

Triste conseil!

LE DUC.

Il sent combien c'est nécessaire.

PHILIBERTE, *à part.*

Hélas!

LE DUC, *à part.*

Tu peux venir chanter sous le balcon,
Mon camarade. (*Haut.*) Et vous, quand vous mariera-t-on?

PHILIBERTE.

Jamais.

LE DUC.

Et pourquoi donc?

PHILIBERTE.

Vous devez le comprendre.

LE DUC.

Mon Dieu, non.

PHILIBERTE.

A l'amour je ne peux pas prétendre.

LE DUC.

Mais ne se peut-on pas marier sans amour?
Votre sœur ne fait pas autre chose en ce jour.

PHILIBERTE.

Ma sœur ne peut avoir l'odieuse pensée

Que par intérêt seul elle soit épousée;
Moi, je l'aurais toujours.

LE DUC.

Si pourtant votre époux,
Ma chère enfant, était aussi riche que vous,
Il faudrait bien penser, malgré la modestie,
Que son choix est dicté par quelque sympathie.

PHILIBERTE.

Mais ne croyez-vous pas, monsieur, de bonne foi,
Qu'un homme ruiné peut seul songer à moi?
Répondez franchement, ayez-en le courage.
Je ne peux consulter que vous : mon entourage
Me regarde, les uns avec trop d'amitié,
Et les autres, hélas! avec peu de pitié.
Vous seul à qui je suis à peu près étrangère,
Vous seul pouvez me voir d'un œil juste et sévère,
Et le nom de parrain est une parenté
Qui vous oblige au moins à la sincérité.

LE DUC.

Nous ne nous connaissons beaucoup ni l'un ni l'autre,
Chère enfant; c'est un peu ma faute, un peu la vôtre;
Mais je n'en ai pas moins pour vous l'affection
Que je dois à l'enfant de mon adoption.
Je vous parlerai donc en conseiller sincère,
Puisqu'un conseil loyal vous semble nécessaire;
Certain que vous avez le cœur trop affermi
Pour ne pas supporter des paroles d'ami.
Celui qui vous connaît et qui vous apprécie...

PHILIBERTE.

Il suffit, je comprends et je vous remercie.
Je ne me marierai jamais.

LE DUC.

Vous ne pouvez
Cependant toujours vivre ainsi que vous vivez.
Il vaut mieux épouser un pauvre gentilhomme
Qui se conduira bien à votre égard, en somme,
Que de rester céans, exposée à l'aigreur
D'une mère qui n'aime au fond que votre sœur.

PHILIBERTE.

Ah ! cette préférence est la preuve certaine
Des maux qu'une union intéressée entraîne !
Je ne veux pas qu'un jour, enrichi par mes biens
Mon époux, après moi serrant d'autres liens,
En mes pauvres enfants déteste encor leur mère,
Comme la mienne en moi se souvient de mon père.

LE DUC.

Soit ! mais toujours est-il qu'on vous maltraite ici,
Et que votre parrain doit en prendre souci.

PHILIBERTE.

J'y suis habituée, et par une parole,
D'ailleurs, l'affection de ma sœur me console.

LE DUC.

La voilà mariée, et ce dernier appui
Vous manquant, pourrez-vous supporter votre ennui ?
Non, non, c'est impossible. — Il me vient une idée...
Absurde ! — A rester fille êtes-vous décidée ?

PHILIBERTE.

Oh ! oui, plus que jamais.

LE DUC.

Eh bien, épousez-moi.

PHILIBERTE.

Vous ?

LE DUC.

Oui. Personne ainsi ne vous fera la loi.
Vous deviendrez duchesse. Ah ! dame, chère fille,
Ce n'est qu'une façon de changer de famille ;
Je ne me donne pas pour un parfait mari,
Mais pour un bon papa d'indulgence pétri.
Que sacrifiez-vous, en devenant ma femme,
Puisque l'amour n'a pas place en votre programme ?
Si vous changez d'avis, votre époux paternel,
Est extrêmement loin d'être un père éternel,
Et laissera bientôt le champ libre à sa veuve.
Assez jeune pour faire une seconde épreuve.
Si vous ne changez pas d'avis, s'il vous suffit
D'un bonhomme d'époux en petits soins confit,
D'un pouvoir absolu sur tout votre entourage,
Du titre de duchesse et d'un grand équipage,
Eh bien, je tâcherai de vivoter longtemps
A la bonne chaleur de votre doux printemps.
Après tout, mon idée est assez raisonnable,
Et, comme pis aller, je suis fort convenable.
J'ai dit. Réfléchissez mûrement là-dessus ;
Je tiens l'offre pour faite et je n'en parle plus.
Adieu. Réfléchissez.

A part.

Le trouble est en son âme.

Il sort.

SCÈNE XI

PHILIBERTE, seule.

« Que sacrifiez-vous en devenant ma femme? »
Rien ! rien ! Il a dit vrai! Je n'ai d'autre avenir
Que de voir mes beaux ans s'effeuiller et jaunir,
Comme un arbre frappé par le froid, qui ne donne
Ni ses fleurs au printemps, ni ses fruits à l'automne!
Ah ! puissé-je bientôt m'éteindre de langueur,
Avec moi dans la tombe emportant tout mon cœur!
Et je sens là pourtant une force de vie
Que tous les dévoûments n'eussent pas assouvie;
Être sœur, fille, épouse et mère, c'était peu
Pour servir d'aliment à ce cœur plein de feu !...
Se peut-il que je sois à ce point déplaisante
Qu'à se laisser aimer par moi nul ne consente ?
Le visage est donc tout? — Ah ! pauvre laideron,
Que ne peux-tu porter ton âme sur ton front !
— Sa femme! non, jamais plaisanterie aiguë
De ma disgrâce ainsi ne m'avait convaincue;
Je n'avais pas encor reçu coup de poignard
Pareil à la pitié de ce pauvre vieillard.
— Pourquoi souffré-je tant? Est-ce donc un déboire?
Ah ! ma sœur, tes discours, je n'y voulais pas croire
Tantôt; mais, par le mal que ce vieillard me fait,
Je sens que, malgré moi, j'y croyais en effet.

SCÈNE XII

PHILIBERTE, RAYMOND.

RAYMOND, à part.

Du courage ! Suivons les conseils de Julie.
— Comme elle est enfoncée en sa mélancolie !
— Allons ! (Haut.) Mademoiselle !...

PHILIBERTE, brusquement, sans voir Raymond.

Eh bien ? Que me veut-on ?

RAYMOND.

Rien. Je ne croyais pas vous déranger. Pardon.
Puisque j'ai mal choisi l'instant, je me retire.
Adieu.

PHILIBERTE.

Vous avez donc quelque chose à me dire ?

RAYMOND.

Non... Eh bien, si ! Depuis longtemps je me promets
De vous ouvrir mon cœur, et je n'ose jamais...
Mais il faut m'enhardir une fois : Je vous aime !

PHILIBERTE, très émue.

Vous m'aimez ?

RAYMOND.

J'ai beaucoup lutté contre moi-même ;
J'ai médité de fuir, de cesser de vous voir,
Pour tâcher d'oublier un amour sans espoir ;
Mais en vain : malgré moi, la passion plus forte,

Hélas! me ramenait toujours à votre perte.
Il fallait qu'un aveu, pour sauver ma raison,
M'ouvrît ou me fermât à jamais la maison;
Mais, pareil au mourant qui tient sa maladie
Préférable aux hasards d'une cure hardie,
J'hésitais, j'ajournais, je me disais : « Plus tard, »
Me fiant lâchement de mon sort au hasard.
Mais un conseil ami m'a rendu le courage.

PHILIBERTE, vivement.

Un conseil?

RAYMOND, à part.

Quel penser assombrit son visage?

PHILIBERTE, à part.

Le conseil du vieux duc! Je l'oubliais. Hélas!
J'allais presque espérer!

RAYMOND.

Vous ne répondez pas?

PHILIBERTE.

A quoi bon tant d'excuse à votre incertitude?
Elle s'explique assez; le sacrifice est rude.
Triste devoir envers vos pères et vos fils,
Monsieur, de relever leur fortune à ce prix!
Enfin, noblesse oblige... à de vilaines choses,
Il paraît! Mais l'effet s'ennoblit par les causes.

RAYMOND.

Qu'entendez-vous par là?

PHILIBERTE.

Rien, sinon que ma dot
Est plus belle que moi. — N'ajoutez pas un mot.
Tenez, monsieur Raymond, je vous crois honnête homme;

Ce que vous tentez là, je le comprends en somme;
Je ne suis pas injuste, et je ne veux y voir
Que l'accomplissement d'un pénible devoir.
Vous en devez souffrir plus qu'un autre sans doute,
Car plus un cœur est haut, plus descendre lui coûte!

RAYMOND.

Vous pensez...?

PHILIBERTE.

Laissez-moi dire la vérité,
Monsieur. J'ai le cœur fier aussi de mon côté;
Mais de cette fierté qui dessus toute chose
Redoute les affronts où trop d'orgueil expose.
Plus haut que ma valeur je ne m'estime pas,
Pour que nul n'ait le droit de m'estimer plus bas.
Je ne puis inspirer l'amour; mais je mérite
Qu'on ne m'en fasse pas le semblant hypocrite,
Qu'on me respecte assez pour ne pas essayer
De me prendre l'esprit à ce piège grossier,
Et qu'on ne m'offre pas le rôle ridicule
De fille sans attraits aux doux propos crédule.
Pour terminer d'un mot cet étrange entretien,
Je ne me marierai jamais, sachez-le bien.
Maintenant que j'ai dit ce que j'avais dans l'âme,
Je vous offre la main, — non la main d'une femme,
Mais celle d'un ami, par erreur offensé,
Qui ne se souvient plus de ce qui s'est passé.

RAYMOND.

Qui s'expose à certains outrages les mérite.
J'avais eu jusqu'ici pour règle de conduite
Qu'à plus d'orgueil qu'un autre un pauvre est condamné,
S'il ne veut de bassesse être en tout soupçonné,
Et je vois qu'il n'est âme envers qui sur la terre
On se puisse écarter de ce précepte austère.

Mais, si l'on m'y reprend, j'y veux perdre mon nom.

PHILIBERTE.

Vous ne voulez donc pas me donner la main?

RAYMOND.

Non.
Je n'ai pas sur moi-même un assez grand empire
Pour avancer la main quand le cœur se retire.
Je consens entre nous que tout soit oublié,
Mais non jusqu'à fonder un semblant d'amitié.

PHILIBERTE.

Cette rupture au moins, vous l'aurez bien voulue.

RAYMOND.

Soit, je la veux.

PHILIBERTE.

C'est bien. — Monsieur, je vous salue.

Ils se saluent et sortent par les deux portes opposées.

ACTE DEUXIÈME

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE

TALMAY, RAYMOND.

TALMAY.

Êtes-vous comme moi, Raymond? Quand j'ai dîné
J'ai besoin de causer à cœur déboutonné.
Je deviens familier; les bouteilles vidées
M'emplissent le cerveau de fantasques idées;
Je perds la notion du convenable, et sens
D'impétueux désirs d'embrasser les passants.
Aussi ce d'Ollivon m'importune et m'assomme :
Il me glace l'esprit, ce vieux petit jeune homme.

RAYMOND.

Si monsieur d'Ollivon vous paraît si fâcheux,
Sa belle-sœur du moins trouve grâce à vos yeux :
Vous lui faisiez, me semble, une cour surprenante.

TALMAY.

Cela vous surprend, vous, qui la trouvez charmante?

RAYMOND.

C'est que je me croyais le seul.

TALMAY.

Nous voilà deux.
Ceux qui la trouvent laide, eh bien, tant pis pour eux!
C'est qu'ils n'ont jamais eu les prunelles bien nettes.
Moi, qui la regardais à travers vos lunettes,
Je voyais tressaillir en elle, à tout moment,
Quelque grâce nouvelle à chaque mouvement.
Ne vous êtes-vous pas, auprès d'une eau dormante,
Amusé quelquefois d'une main nonchalante
A faire s'élargir et courir devant vous
Des cercles lumineux en jetant des cailloux?
Je n'y manque jamais quand la rive est déserte.
Eh bien, je viens de faire auprès de Philiberte
Quelque chose d'assez semblable au jeu susdit;
Je viens de lui jeter des pierres dans l'esprit.
L'image vous paraît baroque et vous effraie;
Mais réfléchissez-y, vous la sentirez vraie.
Or, qu'est-il advenu? Qu'en faisant de mon mieux
Miroiter cet esprit et chatoyer ces yeux,
Je me suis au miroir pris comme une alouette.

RAYMOND.

Quoi, monsieur?...

TALMAY.

Hein? monsieur? au diable l'étiquette!
Appelez-moi Bernard.

RAYMOND.

Vous êtes amoureux?

TALMAY.

Oui, radicalement. Et comme c'est heureux,

Voyez : je ne savais que faire à la campagne;
Mon très cher oncle, à qui je tiens lieu de... compagne,
Et que je divertis du matin jusqu'au soir,
Me gardera longtemps peut-être en son manoir.
Mon occupation est maintenant trouvée;
Une intrigue d'amour m'égaîra la corvée.

RAYMOMD.

Une intrigue, monsieur? Vous ne pensez donc point
Au mariage?

TALMAY.

Ici? J'en suis diablement loin!
Je serai duc et pair, mon cher, et puis prétendre
A ce que la noblesse a de mieux pour un gendre.

RAYMOND.

Que comptez-vous donc faire?

TALMAY.

En premier lieu, la cour;
C'est l'ordre naturel. En second lieu, l'amour.

RAYMOND.

Votre projet, monsieur, passe la raillerie.

TALMAY.

Mais appelez-moi donc Bernard, je vous en prie.

RAYMOND.

Inutile entre nous de serrer un lien
Qu'il faudrait aussitôt briser, je le vois bien.

TALMAY.

Seriez-vous mon rival par hasard?

RAYMOND.

Non pas, certe,

Mais je dois le soutien d'un frère à Philiberte.

TALMAY.

Prenez garde de prendre ici son intérêt.
Un peu plus qu'elle-même au fond ne le voudrait.

RAYMOND.

Hein?

TALMAY.

De se marier elle n'a nulle envie,
Dit-elle, et veut rester fille toute sa vie.
Donc elle veut avoir des amants. Ce n'est pas
La première aujourd'hui qui serait dans ce cas.
Le siècle est hypocrite, et jamais ne se fâche
De ces péchés mignons pour peu qu'on les lui cache.

RAYMOND.

Et moi, je vous défends de suivre vos desseins.

TALMAY.

Vous me le défendez? Après ces mots malsains,
Croyez qu'à la première occasion offerte,
Je prétends déclarer ma flamme à Philiberte.

RAYMOND.

C'est ce que nous verrons, monsieur.

TALMAY.

Vous le verrez.
— Chut! on vient.

SCÈNE II

LES MÊMES, D'OLLIVON.

D'OLLIVON.

Est-ce ainsi que vous vous retirez
Du commerce du monde?

TALMAY.

Oh! je suis très sauvage
Après boire : il me faut le silence et l'ombrage.

D'OLLIVON, montrant le salon.

Voilà les frais vallons que vous avez choisis?

TALMAY.

Oui, parce qu'il y croît des fauteuils cramoisis.

D'OLLIVON.

Votre assistance ailleurs est cependant requise:
Il manque un quatrième au jeu de la marquise.

TALMAY.

Voilà monsieur Raymond qui va se dévouer.

RAYMOND.

Pourquoi pas vous, monsieur?

TALMAY.

Faut-il vous l'avouer?
Ma spécialité, hormis un cas extrême,
Aux jeux qu'on joue à quatre est de faire un cinquième.

D'OLLIVON.

Alors résignez-vous, monsieur Raymond. C'était
Justement vous sur qui la marquise comptait.

RAYMOND.

Bien. j'y vais.

D'OLLIVON.

Vous restez, chevalier?

TALMAY.

Oui, je reste.
Il est très important d'achever ma sieste.

SCÈNE III

TALMAY, seul.

Ah! vous me défendez!... Je vous trouve plaisant!
Je me vantais, je crois, tout à l'heure en disant
Que j'avais des desseins sur cette demoiselle;
Mais si vous me prenez au mot, tant pis pour elle!
Ce tant pis est modeste à moi, sans me flatter.
Oui, mais une vertu de province à mater...
Voilà la modestie encor qui me collète!
Ah çà! j'ai donc marché sur une violette?
Une fille des champs repousser un amour
Si bien achalandé des beautés de la cour?
— Seulement, quel ton prendre? Une provinciale
Doit nécessairement être sentimentale :
Pour ne pas offusquer ses timides regards,
Mes projets ont besoin d'un manteau de brouillards...
— C'est elle.

SCÈNE IV

TALMAY, PHILIBERTE.

PHILIBERTE, à part, sans voir Talmay.

Quel regard triste ensemble et sévère!
Pauvre Raymond! — Peut-être a-t-il été sincère?...
Encore cet espoir qui me revient!

TALMAY.

Quel dieu
Propice aux délaissés vous amène en ce lieu?

PHILIBERTE.

Je viens tout simplement chercher ma broderie.
Mais vous-même?...

TALMAY.

J'étais dans une rêverie
Bien douce.

PHILIBERTE.

Vous pouvez la reprendre; je sors.

TALMAY.

Non, restez! Je ne sais si je veille ou je dors,
Si mon rêve survit à ma raison perdue,
Ou si ma vision du ciel est descendue.
Je songeais que j'étais amoureux.

PHILIBERTE.

Vous?

TALMAY.

Pourquoi
Ai-je fait de ce mot un si fréquent emploi,
Ou pourquoi ne peut-il s'épurer à mesure
Que le doux sentiment qu'il exprime s'épure?

PHILIBERTE, à part.

Qu'est-ce que ça me fait? Il est prétentieux.

TALMAY.

Son image flottait tout à l'heure à mes yeux,
Triste et fière à la fois comme un cœur solitaire
Qui, sans daigner s'ouvrir, doit passer sur la terre;
Elle me regardait avec des yeux si doux
Que j'étais sur le point de tomber à genoux;
Mon rêve en était là quand vous êtes venue...

Il tombe à ses pieds.

PHILIBERTE.

Hé bien ! que faites-vous, monsieur?

TALMAY.

Je continue.
C'est vous que j'aime, hélas! d'un amour éperdu,
Et si vous ne pouvez m'aimer je suis perdu !

PHILIBERTE.

Relevez-vous, monsieur. — Je vous croyais très riche.

TALMAY, étonné.

Je le suis, en effet; mais l'or n'est qu'un fétiche :
Tant pis pour qui l'adore et n'en sait point user.

PHILIBERTE.

Alors, monsieur, pourquoi voulez-vous m'épousez ?

TALMAY.

Qui ? moi, vous épouser ? redescendre sur terre,

Vous aimer par contrat et par-devant notaire?
Ah! faites-moi l'honneur de ne me croire pas
Le cœur aussi bourgeois et l'esprit aussi bas.
— Je suis de votre avis touchant le mariage.

PHILIBERTE, *confuse.*

Pardon, monsieur... j'ai cru... c'était un badinage,
Et vous m'allez trouver bien sotte d'avoir pu
Prendre au grand sérieux ce rêve interrompu.
L'amour-propre n'est pas mon défaut ordinaire,
Et je ne me crois pas de charme imaginaire...
Mais votre badinage, en son expression,
Avait vraiment un air de déclaration.

TALMAY.

C'en est une, en effet, et très catégorique.

PHILIBERTE.

Alors je n'entends rien...

TALMAY.

Faut-il que je m'explique?
Ne comprenez-vous pas que l'on puisse s'aimer
Sans ces liens qu'un vil intérêt vient former?
Et quoi donc! nous n'avons qu'une chose divine
Qu'une qui nous rappelle encor notre origine;
Au lieu de la laisser librement resplendir,
Nous lui mettons un masque humain pour l'enlaidir,
Comme si nous craignions que sa beauté première
A toutes nos laideurs ne serve de lumière!
Faisons fondre ce masque impie à notre feu
Et rendons à l'Amour son visage de dieu...
Je ne veux rien de vous, rien que votre tendresse.

PHILIBERTE, *rayonnante.*

Vous voulez... vous m'offrez... d'être votre maîtresse?

TALMAY.

Ah ! le mot est trop bas pour un sujet si haut.

PHILIBERTE.

Un autre ou celui-là, que m'importe le mot ?

TALMAY, à part.

J'aime mieux celui-là, s'il s'entend sans colère.

PHILIBERTE.

Vraiment, je ne suis pas trop laide pour vous plaire ?

TALMAY.

Vous moquez-vous ?

PHILIBERTE.

Voyons : n'est-ce pas un détour
Pour me persuader et m'épouser un jour ?

TALMAY.

La spéculation, si c'en pouvait être une,
Ne vaudrait rien : j'aurai trois fois votre fortune.

PHILIBERTE.

C'est juste, et je dois croire à votre bonne foi.
Ce que vous désirez, c'est donc moi, vraiment moi ?
Je ne sais pas comment peut vous plaire une femme.
Mais je vous plais ainsi, n'est-ce pas ?

TALMAY.

Sur mon âme !

PHILIBERTE.

Et pour vous mon amour aurait quelques appas ?

TALMAY.

C'est le ciel !

PHILIBERTE, à part.

O bonheur! Raymond ne mentait pas!

TALMAY. à part.

Je la tiens!

SCÈNE V

Les Mêmes, LA MARQUISE, LE DUC, JULIE, D'OLLIVON.

LA MARQUISE.

Vous voilà, monsieur le réfractaire?

TALMAY.

Marquise, pardonnez un crime involontaire;
Je ne puis me résoudre à jouer.

LE DUC.

Petit jeu.
Ma bourse le sait bien, n'est-ce pas, beau neveu?

TALMAY.

Puisque votre bonté pour moi n'a pas de bornes...

LE DUC.

Mais ma fortune en a, fripon, et tu l'écornes.
Tu l'écorneras tant et tu feras si bien,
Vois-tu, qu'après ma mort tu ne trouveras rien.

TALMAY.

Votre mort? Renoncez à cette gasconnade.
Cher oncle! Elle commence à devenir très fade.

Personne n'y croit plus, même mes créanciers,
Et vous n'avez plus cours auprès des usuriers.

LE DUC.

Faudra-t-il te prêter mon extrait de naissance
Pour que ces mécréants en prennent connaissance?
J'ai soixante ans passés.

TALMAY.

C'est ce que je leur dis...
Je crois même en avoir parfois ajouté dix;
Mais c'est parmi ce monde une opinion ferme
Que vous êtes venu quarante ans avant terme.

PHILIBERTE.

Par compensation à ceux qui naissent vieux.

D'OLLIVON.

Votre esprit a vingt ans.

LE DUC.

Quand on ferme les yeux.

LA MARQUISE.

Non pas. Il rajeunit jusqu'à votre visage.

PHILIBERTE.

A votre place, moi, je ferais un voyage.
Et je me donnerais pour mon fils au retour.

LE DUC.

C'est une idée.

TALMAY.

Eh quoi! vous me joueriez ce tour?

LE DUC.

Hélas! que ne peut-on recommencer à vivre,

En effet, et rouvrir ses jours ainsi qu'un livre,
Au chapitre qu'on aime! — Ah! le chapitre vingt!

JULIE.

Il serait moins charmant quand on saurait la fin.

LE DUC.

Le temps perdu, ce temps que le sage déplore,
Comme je le perdrais encore — et plus encore!

PHILIBERTE.

Oui, ne calomnions jamais le temps perdu,
Le plus doux de la vie et le mieux entendu.
Les gens actifs me font l'effet de ces avares
Qui se plaignent toujours que les écus sont rares
Et qui prêtent les leurs, au lieu de s'en servir,
Jusqu'à ce que la mort les leur vienne ravir.
La vie est courte? Eh bien, n'en prêtons pas une heure
A tout ce qui n'est pas la joie intérieure;
Promenons-nous au bord des ruisseaux, sous le ciel,
Avec des gens aimés, voilà l'essentiel.

D'OLLIVON.

Il est certains devoirs pourtant envers le monde,
Qu'on ne peut négliger sans que tout se confonde.
Je crois que les laisser tout à fait de côté,
C'est faire banqueroute à la société.
Le monde...

PHILIBERTE.

On ne lui doit que ce qu'on en exige :
Je consens de bon cœur, pour moi, qu'il me néglige,
Et je serais fâchée en cette occasion
Qu'il ne m'appliquât pas la loi du talion.

D'OLLIVON.

Si chacun raisonnait ainsi, mademoiselle,

La politesse enfin où se trouverait-elle?

PHILIBERTE.

A parler franchement, je n'en fais pas grand cas;
C'est l'amitié qu'on montre aux gens qu'on n'aime pas.
C'est l'esprit seul qui bat cette fausse monnaie,
Je le sais; mais la fausse altère enfin la vraie.
Et l'esprit, empruntant au cœur son noble coin,
Le lui rend émoussé quand il en a besoin.

D'OLLIVON.

Mon Dieu, le cœur sans doute est une belle chose,
Mais il ne peut servir tous les jours, je suppose.

PHILIBERTE.

Le cœur ne peut servir tous les jours, dites-vous?
N'a-t-on pas tous les jours sa mère, son époux,
Sa sœur, le Dieu clément qui nous fit la nature,
Le ciel bleu, le soleil, et l'ombre, et la verdure?
Que vous faut-il de plus? La patrie en danger
Pour que votre grand cœur daigne se déranger?

D'OLLIVON.

Il me faut épouser votre sœur.

JULIE.

Philiberte,
La réponse est galante.

PHILIBERTE.

Elle me déconcerte.

JULIE.

Il n'importe, cher comte; avouez-vous vaincu.

D'OLLIVON.

Vaincu, je le veux bien, mais non pas convaincu.

Ma défaite, au surplus, n'a rien de bien étrange,
Car c'était le combat de Jacob avec l'ange.

PHILIBERTE.

Devant ce dernier mot, je sens que je faiblis,
Et me rends au parti charmant des gens polis.

JULIE, à part.

Elle s'épanouit.

LE DUC, à part.

Je la croyais niaise!

LA MARQUISE.

D'où vous vient ce caquet?

PHILIBERTE, serrant la main à Julie.

Je n'ai plus mon malaise.

LE DUC, à part.

Bon! c'est qu'elle commence à goûter mon projet.

TALMAY, à part.

Ma déclaration a produit son effet.

LA MARQUISE.

Pour moi, je n'aime pas qu'une jeune personne
Raisonne ainsi sur tout, ma chère, et déraisonne.

JULIE.

Ce n'est pas son défaut, ma mère, c'est le mien.
Que ne me grondez-vous aussi sur mon maintien,
Quand je parle de tout sans en être priée?

LA MARQUISE.

Mais vous, ma chère enfant, vous êtes mariée.

LE DUC.

Holà ne coupons pas la langue au célibat,
Marquise! Il me faudrait jeter la mienne au chat,
Et ce serait fâcheux pour moi qui, dans mon rôle,
Comme la nymphe Écho, n'ai plus que la parole.

PHILIBERTE.

Pour la garder, tous deux, parrain, marions-nous.

LE DUC.

Ensemble?

PHILIBERTE.

Qui voudrait de moi, si ce n'est vous?
De vous, si ce n'est moi?

LE DUC.

Va pour le mariage

PHILIBERTE.

Ma mère y donnera volontiers son suffrage;
Quant à vous, je vous crois orphelin.

LE DUC.

Et sans fils.

TALMAY.

Ingrat!

LE DUC.

Je t'oubliais, ma foi!

TALMAY.

Je vous suffis.

LE DUC.

Pour être oncle.

TALMAY.

Auriez-vous le dessein d'être père?

LE DUC.

De ma femme, oui, monsieur; — assez longtemps, j'espère.

PHILIBERTE.

Vous êtes tout porté : car, de père à parrain,
C'est le cas de le dire, il n'y a que la main.
Mon beau-frère sera mon témoin, et le vôtre
Sera votre neveu.

TALMAY.

Non! cherchez-en un autre.
Si vous vous mariez sans mon consentement,
Pour vous déshériter je fais un testament.

PHILIBERTE.

Prenez garde, cher duc, que si monsieur s'exalte
Il n'adopte un autre oncle!

TALMAY.

Un chevalier de Malte!
Ces oncles-là du moins font vœu de célibat.

PHILIBERTE.

J'en connais un vacant.

TALMAY.

Portez-moi candidat.

Philiberte est prise d'un rire nerveux.

TALMAY, *à part.*

Est-ce drôle à ce point ce que je viens de dire?

LA MARQUISE.

C'est de bien mauvais goût, ma chère, ce fou rire...

PHILIBERTE, *riant de plus en plus fort.*

Je ne puis...

JULIE, à la marquise.

Elle a mal aux nerfs.

LA MARQUISE.

Eh, mon Dieu, non !...

Philiberte éclate en sanglots.

JULIE.

Vous voyez bien que si.

LA MARQUISE.

Cela n'a pas de nom !
Il faudrait du secours ; qu'on sonne, qu'on appelle...

JULIE.

Non, allez-vous-en tous et laissez-moi près d'elle.

LA MARQUISE.

Oui, sortons.

TALMAY, à part.

C'est de moi que vient ce mal de nerfs.

LE DUC, à part.

Ce que c'est qu'avaler son bonheur de travers !

Ils sortent tous, excepté Julie et Philiberte.

SCÈNE VI

PHILIBERTE, JULIE.

JULIE, embrassant Philiberte qui pleure sur son épaule.

Philiberte ! c'est moi, ta sœur ! Voyons, courage !

PHILIBERTE.

Ce n'est rien. Laisse-moi pleurer… cela soulage…

JULIE.

Quel chagrin ?…

PHILIBERTE.

C'est la joie, au contraire.

JULIE.

Tant mieux

PHILIBERTE.

Cela passe.

JULIE.

Est-ce vrai ? Levez un peu les yeux…
Oui, l'orage se calme en effet ; je vois luire
Entre les derniers pleurs l'arc-en-ciel du sourire.

PHILIBERTE.

Tiens, voilà le beau temps… Embrasse-moi, ma sœur,
Mon trésor, ma bonté, ma grâce, ma fraîcheur !
Es-tu belle ! es-tu bonne ! — Oh ! que je suis ravie !
C'est aujourd'hui, vois-tu, que commence ma vie !

JULIE.

Hé ! vite, conte-moi cela !

PHILIBERTE.

Figure-toi…
Tu disais vrai tantôt ! c'est le je ne sais quoi…
Je ne suis pas jolie et cependant…

JULIE.

Il t'aime.

PHILIBERTE.

Non, ne devine pas : je veux conter moi-même

Dans tous les détails...

JULIE.

Vite...

PHILIBERTE.

Oh ! tu n'es pas au bout !
C'est une histoire !... Enfin, il m'aime, voilà tout !

JULIE.

Pourquoi l'as-tu traité si mal ?

PHILIBERTE.

Tu sais?

JULIE.

Sans doute ;
Il m'a glissé tout bas deux mots de sa déroute.

PHILIBERTE.

C'est donc toi qui l'avais encouragé ?

JULIE.

Pardi !
Crois-tu que de lui-même il se fût enhardi ?

PHILIBERTE.

Pauvre jeune homme ! Et moi, qui croyais au contraire...
J'étais malade enfin, j'étais visionnaire.

JULIE.

Et te voilà guérie ?

PHILIBERTE.

Oh ! radicalement.

JULIE.

Et par qui ?

PHILIBERTE.

Par monsieur de Talmay.

JULIE.

Bah ! comment ?

PHILIBERTE.

Figure-toi qu'il m'aime... il m'aime... c'est-à-dire
Qu'il m'offrait...

JULIE.

Tu rougis ?

PHILIBERTE.

Oui, sans doute, et j'admire
Comment j'ai pu tantôt sans colère écouter
Ce que sans en rougir je ne puis répéter.
Il est bien insolent, cet homme, quand j'y pense !
Et que ne doit-il pas croire de mon silence ?

JULIE.

En épousant Raymond prouve-lui ta vertu.

PHILIBERTE.

Oh ! je n'attendrai pas jusque-là ! Croirais-tu
Qu'il osa...

JULIE.

J'ai compris. — Tu sembles étonnée ?

PHILIBERTE.

Je n'avais pas compris d'abord, moi, ton aînée.

JULIE.

C'est tout simple : croyant faire peur à l'amour
Tu n'étais qu'une enfant, ma sœur, jusqu'à ce jour ;
Tu viens, en un instant, de faire un pas immense,

Car c'est à la pudeur que la femme commence,
Et la pudeur au fond n'est que le sentiment
Qu'un homme peut nous voir avec des yeux d'amant.

PHILIBERTE.

Alors je n'étais pas pudique? Je proteste.

JULIE.

Eh bien, non! jusqu'ici tu n'étais que modeste.
La preuve sans réplique est que, sur le moment,
L'insulte ne t'a fait qu'un doux étonnement.

PHILIBERTE.

Les pauvres prisonniers que l'on met hors des geôles
Font-ils attention si c'est par les épaules?
La fierté ne leur vient qu'après la liberté.

JULIE.

Tout juste; ta pudeur fait comme leur fierté.

PHILIBERTE.

Tu parles doctement de tout cela, Julie.

JULIE.

Oh! voilà si longtemps que je me sais jolie!
Tu me rattraperas bientôt.

PHILIBERTE.

Je ne sais pas,
Mais je n'ai déjà plus mon stupide embarras
D'audace et de gaîté je me sens animée.
Que c'est fortifiant de se savoir aimée!
— Cher Raymond! — Quel pardon je vais lui demander!

JULIE.

Demander? Quelle erreur! C'est beaucoup d'accorder.

PHILIBERTE.

Puisque j'ai tort !

JULIE.

D'abord, ma chère, je proclame
Que l'homme n'a jamais raison contre la femme.
Hélas ! il n'a que trop d'avantages sur nous,
Même quand nous savons le tenir à genoux :
A nos pieds prosterné s'il est déjà le maître,
Juge, une fois debout, quel tyran ce doit être !
Tu fléchiras toujours après avoir fléchi.

PHILIBERTE.

Mais quel docteur tu fais !

JULIE.

J'ai beaucoup réfléchi.

PHILIBERTE.

Aussi moi. Seulement, ma sœur, j'ai pour système
Qu'abaisser son mari, c'est s'abaisser soi-même.

JULIE.

Soit ! Je ferai payer à monsieur d'Ollivon
L'affront que tu vas faire à notre pavillon.

SCÈNE VII

Les Mêmes, RAYMOND.

RAYMOND.

Votre sœur, me dit-on, vient d'avoir une crise...

JULIE.

Rassurez-vous, monsieur, la voici bien remise.

RAYMOND.

Tant mieux. Mais j'interromps peut-être un entretien...

PHILIBERTE.

Non, non. Restez, monsieur; vous n'interrompez rien.

JULIE.

Nous parlions justement de vous.

RAYMOND.

Je me retire
Pour laisser le champ libre alors à la satire.

JULIE.

On faisait votre éloge, au contraire... monsieur!
Vous voilà bien surpris.

PHILIBERTE.

J'exprimais à ma sœur
Et veux vous exprimer aussi sans artifice
Mes regrets de ma sotte et cruelle injustice.
Si je vous ai blessé...

RAYMOND.

Nous étions convenus,
Je crois, qu'aucun de nous n'en reparlerait plus.

PHILIBERTE.

Oui; mais, en y songeant, je me sens si confuse,
Monsieur, que j'ai voulu vous demander excuse
Et vous dire...

RAYMOND.

Il suffit, et c'est trop de bonté.
Moi, j'ai tout oublié, selon notre traité;
Et cette main d'ami que j'avais repoussée,
Je vous l'offre, à mon tour, sans arrière-pensée.

PHILIBERTE.

Est-ce bien une main d'ami ? J'en doute un peu.

RAYMOND.

Et que croyez-vous donc ?

PHILIBERTE.

Je crois... je crois... mon Dieu.
Je crois ce que tantôt je ne voulais pas croire ;
Ce que vous me disiez.

RAYMOND.

Je n'en ai plus mémoire...
Ou plutôt, laissons là des détours superflus :
Je vous aimais tantôt, je ne vous aime plus.
Vous avez su d'un mot me remettre à ma place ;
Mais j'y suis retombé le cœur frappé de glace.
Les chutes que l'on fait de pareille hauteur
Sont des sauts de Leucade et guérissent le cœur.

PHILIBERTE.

Ne puis-je racheter l'odieuse parole ?...

RAYMOND.

On dit que l'écrit reste et que le mot s'envole :
C'est faux. Il est des mots qui, semblables au fer,
Se brisent dans le cœur comme lui dans la chair.
La blessure sur eux avec le temps se ferme,
Mais on en sent toujours le froid sous l'épiderme ;
Et la seule façon de les bien oublier
C'est sur l'endroit blessé de ne pas appuyer.
Ne parlons donc jamais de cette triste scène :
Grâce à sa netteté, la plaie est déjà saine ;
Votre bonté, qui veut tout à fait la guérir,
Pourrait par ses efforts peut-être la rouvrir.

JULIE.

Tout doux, mon cher monsieur, ne prenez pas la mouche
Et ne répondez pas avec cet air farouche :
Quand une jeune fille a l'extrême bonté
De s'excuser d'un tort... véniel, en vérité,
Peut-être serait-il de simple bienséance
D'accepter son excuse avec reconnaissance.

RAYMOND.

On m'a fait, malgré moi, sortir du lieu commun ;
J'y rentre... en commençant par me craindre importun.
Le désir bien permis d'avoir de vos nouvelles
M'a fait vous déranger. Pardon, mesdemoiselles.

Il salue et sort.

SCÈNE VIII

PHILIBERTE, JULIE.

JULIE.

Tant de fierté sied mal chez un sexe aussi laid.
Mais tu n'as pas voulu me croire, c'est bien fait.
Cela nous apprendra, trop faibles que nous sommes,
A cesser une fois de victimer les hommes.

PHILIBERTE.

Hélas! il a raison! Je ne puis le blâmer :
Il me force, au contraire, à le plus estimer.
J'ai perdu par l'excès d'une humeur ombrageuse
La seule affection qui m'eût rendue heureuse.
Que me sert-il de plaire aux autres désormais,
Si je suis odieuse à celui que j'aimais?

JULIE.

Ne te désole pas, ma chère; il t'aime encore.

PHILIBERTE.

Non, non. Il a raison.

JULIE.

Je te dis qu'il t'adore.
Un homme de sa trempe, atteint dans sa fierté,
A se croire guéri place sa dignité;
Aimer encor lui semble une faiblesse extrême
Qu'il ne peut tout d'abord s'avouer à lui-même;
Il se fait un plaisir violent et rageur
De haïr ce qu'il aime et de bouder son cœur;
Pour se rendre d'avance un retour impossible,
Il dit des mots cruels et d'un air inflexible;
Mais quand, de long en large, il a fait le héros,
Qu'il a rompu sa chaîne et brûlé ses vaisseaux,
Alors, se trouvant seul dans une île déserte,
Il appelle à grands cris sa chère Philiberte.
Tu n'as donc pas à faire autre chose aujourd'hui
Que d'avoir l'air perdue à tout jamais pour lui.

PHILIBERTE.

Mais comment?

JULIE.

En faisant l'aimable avec les autres.

PHILIBERTE.

Ah! fi!

JULIE.

Ces armes-là, ma chère, sont les nôtres.

PHILIBERTE.

Est-ce digne de moi de finasser ainsi?

JULIE.

La franchise, en effet, t'a si bien réussi !
D'ailleurs, si tu te mets ces scrupules en tête,
C'est pour un bon motif que tu seras coquette.

PHILIBERTE.

Soit. Mais je ne saurai jamais faire.

JULIE.

Allons donc !
Quelle femme est venue au monde sans ce don,
Ma chère? Viens d'abord te mettre sous les armes,
Comme on dit; tu feras l'épreuve de tes charmes.

PHILIBERTE.

Tu le veux?

JULIE.

Je le veux.

PHILIBERTE.

C'est bien pour t'obéir.

JULIE.

Allons! monsieur Raymond n'a qu'à se bien tenir!

Elles sortent.

ACTE TROISIÈME

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE

TALMAY, seul.

Elle est charmante! elle est charmante! elle est charmante!
Mon cœur bout, ma main brûle et ma tète fermente!
Non, jamais ma raison ne fut en tel péril.
Cet esprit à la fois féminin et viril,
Cette grâce d'enfant pleine de brusquerie.
Cette naïveté dans la coquetterie,
Ces retours de bon sens, ces éclairs de fierté
Qui de son abandon traversent la gaîté...
J'ai droit d'en être fier : car, comme Prométhée,
J'ai mis le feu du ciel dans cette Galathée...
Non, c'est Pygmalion, ou... qu'importe le nom,
Et qu'on ait animé du marbre ou du limon,
Pourvu qu'à son auteur, créature asservie,
Elle rende l'amour qui lui donna la vie?
Un tel bonheur est-il possible? En vérité
Je me prends à douter de ma félicité!
Elle approche pourtant : cette jeune merveille

Ne m'a-t-elle pas dit tout à l'heure à l'oreille :
« Il faut que je vous parle ; allez dans le salon. »
Pour la première fois, le temps me semble long !
Ce que c'est que de nous ! — Ah ! voici ma statue !
— Pygmalion a fait la sienne moins vêtue...

SCÈNE II

TALMAY, PHILIBERTE.

TALMAY.

Qu'il tardait à mon cœur d'être seul avec vous !

PHILIBERTE.

Je ne vous aurais pas donné ce rendez-vous,
Monsieur, si nous n'avions à régler certain compte
Que je laissais traîner par une fausse honte ;
Mais, comme vous prenez envers moi, par instants,
De petits airs d'esclave un peu compromettants,
Il faut bien dissiper, malgré ma répugnance,
L'erreur où ce matin vous a mis mon silence.
Et remarquez, monsieur, que je suis de sang-froid,
Bien que de m'indigner vous m'ayez donné droit ;
Car c'est une insolence aussi par trop brutale
D'oser me proposer à moi, moi ! votre égale !
Ce que ne pourrait pas entendre sans rougeur
La fille d'un manant, pour peu qu'elle ait du cœur !

TALMAY.

Ce changement de ton a lieu de me surprendre
Et vous m'aviez tantôt paru mieux me comprendre.

PHILIBERTE.

Je conviens qu'en effet je n'ai pas répondu
A votre étrange aveu comme je l'aurais dû :
C'est que je me croyais si peu faite en idole
Que l'ébahissement m'a coupé la parole.
Mais tout autre que vous me paraîtrait un sot.
D'avoir si promptement pris mon silence au mot.

TALMAY.

Un sot! Le terme est vif.

PHILIBERTE.

Aussi j'ai dit : tout autre.
Car, avec un esprit connu comme le vôtre.
Un esprit si charmant. si fin. si délicat,
Je n'ose vous trouver qu'immodérément fat.

TALMAY.

Si vous me trouvez fat. il faut que je vous croie ;
Mais j'avais remarqué chez vous certaine joie
Que j'ai peut-être pu. sans trop de vanité.
Ne pas juger contraire à ma témérité.

PHILIBERTE.

Vous vous êtes trompé. monsieur. sur les symptômes :
Je faisais mes adieux au plus noir des fantômes
Dont jamais femme ait eu l'esprit tyrannisé.
Celui de la laideur... par vous exorcisé.

TALMAY.

Eh bien. n'eussé-je encor que ce petit mérite
Il vaut bien quelque chose...

PHILIBERTE.

Aussi je vous tiens quitte.

TALMAY.

Votre arrêt me tient-il quitte de vous aimer?

PHILIBERTE.

Oh! de cela surtout.

TALMAY.

Puis-je m'y conformer?
Ce n'était qu'un caprice et qu'une fantaisie
Dont ma tête d'abord était seule saisie;
Mais elle m'est entrée au cœur et sans mentir
J'ai peur que ce ne soit pour ne plus en sortir.

PHILIBERTE.

Je vais vous envoyer quelqu'une de mes femmes
A qui vous finirez le récit de vos flammes.

TALMAY.

Vous vous moquez de tout! O funeste maison!
En y mettant le pied j'ai perdu la raison!

PHILIBERTE.

Oui? — J'ai connu certain poète sans ressource
Qui se vantait toujours d'avoir perdu sa bourse.

TALMAY.

Je suis un étourneau, c'est convenu! Pourtant
J'ai prouvé mon bon sens par un signe éclatant.

PHILIBERTE.

Comment?

TALMAY.

Qui vous aima le premier, je vous prie?

PHILIBERTE.

Ne recommençons pas cette plaisanterie

Car je crois valoir mieux que le très piètre honneur
D'occuper un instant l'ennui de monseigneur.

TALMAY.

Certes!

PHILIBERTE.

Je vaux qu'on m'offre autre chose.

TALMAY.

Ah! oui, certe!

PHILIBERTE.

Eh bien donc?

TALMAY.

Voulez-vous m'épouser, Philiberte?

PHILIBERTE, avec une révérence.

La demande m'honore et j'y réfléchirai.
J'ai de sages amis que je consulterai.

TALMAY.

Eh bien, consultez-les; mais faites diligence,
De grâce! ayez pitié de mon impatience.

PHILIBERTE.

En voici d'abord un qui nous vient, le meilleur.

TALMAY.

Mon oncle? Vous voulez consulter ce railleur?

PHILIBERTE.

Pourquoi pas?

TALMAY.

J'y consens. Parbleu! sa vieille tête
Ne se sera jamais trouvée à telle fête!

Entre le duc.

SCÈNE III

PHILIBERTE, TALMAY, LE DUC.

TALMAY.

Venez çà, bon Nestor ! vous allez recevoir
Une marque d'honneur difficile à prévoir.

LE DUC, à Philiberte.

Quelle diable d'énigme est-ce qu'il me propose ?

TALMAY.

On va vous demander conseil sur quelque chose.

LE DUC.

Qui cela, maître fou ?

TALMAY.

Parbleu ! ce n'est pas moi,
Comme bien vous pensez.

LE DUC.

Pourquoi pas vous ?

TALMAY.

Pourquoi ?
Vous m'offrez vos conseils avec tant de largesse,
Que j'y mets à mon tour de la délicatesse.

LE DUC.

Va, mon fils, n'y mets pas tant de discrétion.
Mon père m'en a fait une provision
Que je t'ai conservée, en oncle de ménage,

Intacte et sans en rien distraire à mon usage.

PHILIBERTE.

Voulez-vous m'en donner un ?

LE DUC.

J'en serai ravi.

PHILIBERTE.

Un bon.

LE DUC.

Ils sont tous bons, n'ayant jamais servi.

PHILIBERTE.

Eh bien, dois-je épouser monsieur ?

LE DUC, effaré.

Comment ? quoi ? qu'est-ce ?

PHILIBERTE.

Un conseil !

TALMAY.

Laissez-lui le temps d'ouvrir sa caisse.

LE DUC.

Épouser mon neveu ? Talmay ? le chevalier ?

TALMAY.

Oui, personnellement.

LE DUC.

Tu veux te marier ?

A ton âge !

TALMAY.

Parbleu ! cher oncle, j'ai l'usage
En tout ce que je fais de le faire à mon âge.

LE DUC.

Non, c'est pour plaisanter ?

TALMAY.

Regardez ces beaux yeux,
Et vous reconnaîtrez que c'est très sérieux.

LE DUC.

Si tu veux un conseil...

TALMAY.

Non ! c'est mademoiselle.
Ne vous dépouillez pas pour moi ; c'est trop de zèle.

LE DUC, à part.

Quel est son but ?

PHILIBERTE.

Enfin que me conseillez-vous ?
Monsieur m'aime et prétend devenir mon époux.

LE DUC.

Mais je cherche pourquoi.

TALMAY.

Pourquoi ? C'est plus facile
A deviner qu'à dire.

LE DUC, à part.

Ah ! j'y suis !... Imbécile !

Haut.

Vous êtes un faquin, monsieur mon cher neveu.
Mais le tour est manqué ; j'ai vu dans votre jeu.

TALMAY.

Ce n'est pas malaisé, jouant cartes sur table.

LE DUC, à Philiberte.

Vous croyez qu'il vous aime et qu'il est véritable ?

PHILIBERTE.

Il pourrait épouser bien plus riche que moi ;
Par conséquent, s'il dit qu'il m'aime, je le croi.

LE DUC.

Et moi, je vous réponds que, par ce mariage,
Il veut tout simplement sauver mon héritage ;
Les neveux sont toujours les premiers informés
Des projets d'union par les oncles formés.

PHILIBERTE, à Talmay.

En demandant ma main, aviez-vous dans l'idée
Que votre oncle l'avait avant vous demandée ?

TALMAY.

Lui ?

LE DUC.

Faites l'étonné !

TALMAY.

C'était donc sérieux
Ce qu'il disait tantôt d'un air facétieux ?

PHILIBERTE.

Sans doute.

Talmay éclate de rire.

LE DUC.

Qu'avez-vous à rire de la sorte ?

TALMAY.

Ce que j'ai ? pour le coup l'escapade est trop forte !

LE DUC.

Vous me devez au moins du respect.

TALMAY.

Palsambleu!
Cher oncle, ce n'est pas une dette de jeu!
Qu'elle attende son tour! qu'elle prenne la file!
Puis, pour tant de respect, vous êtes trop nubile.

LE DUC.

Suis-je obligé pour vous à demeurer garçon?

TALMAY.

Mariez-vous, si c'est votre démangeaison!
Mais ce ne sera pas avec mademoiselle.

LE DUC.

Qui m'en empêchera?

TALMAY.

Moi.

LE DUC.

Vous êtes sûr d'elle?

TALMAY.

Parbleu! si je n'ai pas d'autre rival que vous!

LE DUC.

Elle a trop de bon sens pour donner dans les fous.

TALMAY.

Parlez, mademoiselle.

PHILIBERTE.

Ah! je suis indécise.
Mon parrain est si bon!

TALMAY.

Avec sa barbe grise.

LE DUC.

Je ne me pose pas en rival amoureux;
Les fronts ridés vont mal avec l'air langoureux.
Mais, quelque sentiment qu'en effet je vous porte,
Il est d'une nature assez profonde et forte
Pour se sacrifier à vos destins meilleurs
Si la félicité pour vous était ailleurs...

TALMAY.

C'est la transition à mon panégyrique.

PHILIBERTE.

Laissez parler monsieur; vous aurez la réplique.

LE DUC.

Mais c'est au bonheur seul que je dois vous céder;
Je vous garde quand c'est pour vous sauvegarder.
Or, qu'attendre d'un homme — il m'en coûte à le dire —
En qui l'esprit pervers de son siècle respire?

TALMAY.

Qu'est-ce que je disais?

LE DUC.

D'un coureur, d'un vaurien
Qui se fait jeu de tout et ne respecte rien?

TALMAY.

Tandis que moi...

PHILIBERTE.

Pourquoi l'interrompre?

TALMAY.

Au contraire.
Je lui passe les mots des phrases qu'il va faire.

LE DUC.

Eh bien, soit, je les prends, monsieur. Tandis que, moi,
C'est une affection sans fin que je conçoi.
Son cœur, ainsi qu'un feu de paille, éclate et fume;
Le mien discrètement, lentement se consume.

TALMAY.

Oui, comme du vieux linge.

LE DUC, furieux.

Il est très débauché!

TALMAY.

Hélas! il ne l'est plus — dont il est bien fâché.

PHILIBERTE.

Comme je ne crois pas qu'aucun de vous deux mente,
Messieurs, mon embarras terriblement augmente.

TALMAY, au duc.

Terminons le débat par un coup éclatant :
Je me jette à ses pieds, faites-en donc autant.

LE DUC.

Voilà.

TALMAY.

Vous y tombez!

Entre Raymond.

SCÈNE IV

LES MÊMES, RAYMOND.

PHILIBERTE, à part.

Raymond!

RAYMOND, à part.

Que signifie?

LE DUC.

Morbleu! relevons-nous.

TALMAY, se relevant.

Vous, je vous en défie.
Houp là!

PHILIBERTE, à Raymond.

Vous n'allez pas le croire, c'est certain :
Ces messieurs que voilà se disputent ma main.

RAYMOND.

Ce qui m'étonnerait ce serait au contraire
Qu'à vos séductions quelqu'un se pût soustraire.

PHILIBERTE.

Pourquoi me dites-vous cela d'un air pincé?
A dire des fadeurs vous n'êtes pas forcé.
C'est l'emploi de ces deux messieurs et non le vôtre.

RAYMOND.

Je ne le prendrais pas si j'en avais un autre.

PHILIBERTE.

Je vous en destine un dont il faut faire cas,
Emploi de confiance et des plus délicats,
Dont vous êtes seul propre à bien remplir l'office.
Mais êtes-vous d'humeur à me rendre service,
Dites-moi?

RAYMOND.

Doutez-vous que j'y sois disposé?

PHILIBERTE.

Comme entre ces messieurs le choix est malaisé,
Et que je me défie un peu de mes lumières,
Étant encor novice en pareilles matières,
Je voudrais qu'un ami de bonne volonté
En choisissant pour moi m'ôtât d'anxiété;
Et je m'adresse à vous...

RAYMOND.

Moi?

PHILIBERTE.

C'est ma fantaisie.

LE DUC, à part.

C'est moi qu'il choisira par pure jalousie.

RAYMOND.

Je crois que vous avez d'autres amis que moi,
Plus propres à remplir ce difficile emploi.

PHILIBERTE.

Puis-je à ces deux messieurs proposer un arbitre
Plus désintéressé que vous sur mon chapitre?

RAYMOND.

Il est vrai. Cependant veuillez m'en dispenser.

PHILIBERTE.

Ah! monsieur, qu'allez-vous me donner à penser?
Cette amitié sincère et toute fraternelle
A la première épreuve, hélas! recule-t-elle?
N'était-ce donc qu'un leurre?

LE DUC.

Ou qu'un déguisement?

TALMAY.

Un titre de missel sur le dos d'un roman?

RAYMOND.

Vous supposez?... J'accepte.

PHILIBERTE.

Ah! j'en étais bien sûre.

A part.

Pauvre ami!

RAYMOND, à part.

Retournez le fer dans la blessure :
Vous ne me ferez pas crier.

PHILIBERTE.

Il faut l'arrêt
Dans une heure au plus tard.

RAYMOND.

C'est bien. Il sera prêt.

PHILIBERTE.

Moi, cependant, je vais demander à ma mère
Qu'on dresse le contrat dans la forme sommaire.

LE DUC.

Se prêtera-t-elle?...

PHILIBERTE.

Oui. Vous êtes deux partis
A ma position tout à fait assortis :
Que peut-on objecter? Et puis je suis majeure.

TALMAY.

Mais le nom du futur?

PHILIBERTE.

En blanc. Quand viendra l'heure,
Nous remplirons.

LE DUC.

Fort bien.

PHILIBERTE.

Les instants sont comptés;
Je vous laisse entre vous : plaidez et débattez.

SCÈNE V

LE DUC, TALMAY, RAYMOND.

TALMAY.

Parbleu! dans le procès je prévois du grabuge,
Le troisième larron étant choisi pour juge.

RAYMOND.

Vous vous trompez, monsieur; je suis sans passion,
Et je n'ai pour ma part nulle prétention.

TALMAY.

Tant mieux donc!

RAYMOND.

Mais souffrez que je vous complimente
D'une conversion si prompte et si charmante.
Comment ! vous qui partiez d'un air tout rodomont
Pour conquérir des cœurs aux œuvres du démon,
Au bout de quatre pas, vous vous faites ermite ?

TALMAY.

J'ai trouvé sur ma route un fossé d'eau bénite.

LE DUC.

Si sa conversion vous surprend, par ma foi,
Elle ne vous surprend toujours pas plus que moi.

RAYMOND.

Je suis heureux et fier de la métamorphose,
D'autant plus que j'y crois être pour quelque chose,
Et le conseil d'ami que je vous ai donné
Vers un meilleur chemin vous aura retourné.

TALMAY.

Vous vous imaginez que c'est votre défense
Qui m'a fait renoncer à mon impertinence?

RAYMOND.

Elle ne vous en a du moins pas empêché,
Et je m'en applaudis; car j'eusse été fâché
Que, par un point d'honneur à transgresser mon ordre,
Vous eussiez entre nous amené du désordre.
Je croyais ce respect pour le fruit défendu
Parmi les jeunes gens entièrement perdu.

TALMAY.

Vous paraissez chercher un prétexte à vous battre,
Cher monsieur; qu'à cela ne tienne: en voici quatre.

LE DUC, à part.

S'ils pouvaient revenir tous deux estropiés !

TALMAY.

J'ai parfaitement mis vos ordres sous mes pieds,
Et je suis bien en règle avec votre insolence;
Un. — Philiberte m'a pardonné mon offense;
Deux. — Vous êtes forcé de donner votre voix
A notre mariage ou d'être absurde; trois.
Enfin, et pour l'appoint, je vous déclare en face
Que vous êtes un sot qu'il faut mettre à sa place.

RAYMOND.

Bien.

Au duc.

Vous attesterez que je suis l'insulté.

LE DUC.

Volontiers.

RAYMOND.

Je connais un endroit écarté,
Dans le parc, bien uni, bien sablé, long et large,
Un endroit fait exprès enfin pour qu'on s'y charge.

TALMAY.

Allons.

RAYMOND, au duc.

Monsieur veut-il nous servir de témoin ?

LE DUC.

C'est selon, mes enfants. Votre endroit est-il loin ?

RAYMOND.

Au fond du parc.

LE DUC.

C'est trente arpents pour aller; trente
Pour revenir; or trente et trente font soixante;
Plus soixante ans que j'ai font au total cent vingt.
Bien obligé! — D'ailleurs, je vous suivrais en vain;
Vous êtes gens d'honneur et, pour tomber en garde.
Vous n'avez pas besoin que quelqu'un vous regarde.

TALMAY.

Vous parlez d'or.

RAYMOND.

Monsieur!...

TALMAY.

Montrez-moi le chemin.

SCÈNE VI

LE DUC, seul.

Ils ne se feront pas grand mal. j'en suis certain.
Dans le fond Philiberte à Raymond s'intéresse.
Mon neveu, fine lame, aura la maladresse
De lui tirer un peu de sang et, par ma foi,
Le troisième larron pourrait bien être moi.
Palsambleu! ce n'est pas une petite gloire
D'emporter à mon âge une telle victoire!
Quand je pense, grand Dieu! qu'un instant j'ai songé
A sa mère, à ce front par le temps saccagé.
Et que cette union, sage et désagréable,
Ne m'avait pas paru d'abord impraticable!

SCÈNE VII

LE DUC, JULIE, D'OLLIVON.

JULIE.

Où sont donc ces messieurs, et ma mère, et ma sœur?
On nous laisse tout seuls avec notre bonheur.
Et monsieur d'Ollivon trouve que l'étiquette
Souffre déjà beaucoup d'un si long tête-à-tête.

D'OLLIVON.

Vous vous moquez de moi! Pouvez-vous supposer?...

JULIE.

Vous n'êtes pas du tout forcé de m'épouser,
Vous savez.

D'OLLIVON.

Je le suis par mon amour extrême.

JULIE.

Non, vous ne m'aimez pas comme je veux qu'on m'aime!
Je vous en avertis, j'ai la prétention
De plaire à mon mari jusqu'à la passion,
Comme ma sœur. C'est bien la peine d'être belle
Pour ne pas attirer autant d'hommages qu'elle!

LE DUC.

Mais, mon enfant, monsieur vous aime tant qu'il peut.

JULIE.

Ah! oui, c'est un glaçon qui de rien ne s'émeut.

D'OLLIVON.

Si je ne montre pas ces éclats de tendresse
Qui mettent une femme au rang d'une maîtresse,
Croyez que mon amour n'en est pas moins profond,
Et votre sœur n'est pas plus adorée au fond.

JULIE.

Enfin ! sur ce fond calme il faut bien me rabattre.

Au duc.

Où sont ces deux messieurs ?

LE DUC.

Ils sont allés se battre.

JULIE, à d'Ollivon.

Vous voyez bien, monsieur ! vous ne vous battez pas.

D'OLLIVON.

Contre qui ? Désignez un rival à mon bras.
Si les moulins à vent me disputaient votre âme,
Je les provoquerais pour vous prouver ma flamme.

JULIE.

Oui, je suis une sotte et vous avez raison.

LE DUC, à part.

Il a réponse à tout, ce prétendu glaçon.

JULIE.

Mais ce vilain combat passe la raillerie :
Il le faut empêcher.

D'OLLIVON.

Pourquoi donc, je vous prie ?
Ces messieurs sont rivaux et se battent : eh bien,
C'est dans l'ordre ; il ne faut les déranger en rien.

JULIE.

Ah ! je vous croyais froid, mais non pas méchant homme.

LE DUC.

Monsieur dit vrai, ma chère, et parle en gentilhomme.

SCÈNE IX

LES MÊMES, RAYMOND.

JULIE, avec joie.

Raymond !

LE DUC.

Et mon neveu ?

RAYMOND.

Rassurez-vous ; je crois
Qu'il pourra déposer l'écharpe avant un mois.
Il fait mettre une bande à son égratignure.

LE DUC.

Je respire. Ma foi, c'est drôle, la nature !
J'ai cru ce vaurien mort... ça m'a fait froid et chaud !
Je ne me croyais pas si bon oncle, il s'en faut.

D'OLLIVON, à Raymond.

Je vous fais compliment : votre main, cher beau-frère.

LE DUC, à part.

Diantre !

RAYMOND.

Me croyez-vous, monsieur, si téméraire

Qu'aspirer à la dot de votre belle-sœur ?

LE DUC, à part.

Très bien.

D'OLLIVON.

Alors, pourquoi vous battre en son honneur ?

RAYMOND.

Elle était offensée, et j'ai pris sa défense.

D'OLLIVON.

A quel titre, monsieur, vengez-vous son offense ?

RAYMOND.

Comme ami, voilà tout.

D'OLLIVON.

J'étais là pour ce soin ;
Du bras d'un étranger ma sœur n'a pas besoin.
C'est afficher des droits sur une demoiselle,
L'ignorez-vous, monsieur ? qu'embrasser sa querelle.
Vous l'avez compromise : il la faut épouser.

RAYMOND.

J'en suis fâché, monsieur, mais je dois refuser.

LE DUC, à part.

Parfait.

D'OLLIVON.

Alors, monsieur, comme elle n'a ni père,
Ni frère qui me prime en toute cette affaire,
Que je suis le seul mâle enfin de la maison,
C'est à moi, s'il vous plaît, que vous rendrez raison.

LE DUC.

Votre déduction, mon cher, en un point cloche :

Elle a pour la défendre un défenseur plus proche,
Son mari, dont le choix à monsieur est remis.

RAYMOND, à part.

Oh ! ceci !

D'OLLIVON.

Tant mieux donc, nous resterons amis,
Car je puis avouer la franche sympathie
Que pour vous, dès l'abord, monsieur, j'ai ressentie ;
Et puisque je n'ai plus de raison à tirer,
Nous n'en viendrons aux mains que pour nous les serrer.

Ils se donnent la main.

SCÈNE IX

Les Mêmes, TALMAY.

LE DUC.

Eh bien, vaincu ?

TALMAY.

Vaincu, ma défaite m'est chère
Car Philiberte à qui monsieur tient lieu de frère
Eût repoussé ma main couverte de son sang.

LE DUC.

Tandis que tu te crois assez intéressant !

SCÈNE X

Les Mêmes, LA MARQUISE, PHILIBERTE, LE NOTAIRE.

LE DUC.

Ah! voici les contrats !... les deux, chère marquise?

LA MARQUISE.

Les deux. Ma complaisance est peut-être sottise ;
Mais Philiberte a su si bien m'envelopper,
Qu'en cette extravagance il m'a fallu tremper.
J'en rougis.

TALMAY.

Pourquoi donc ? vous l'auriez accordée,
Au premier de nous deux qui l'aurait demandée.
Je suppose.

LA MARQUISE.

Il est vrai, monsieur.

TALMAY.

Par conséquent
Lui permettre le choix n'est pas extravagant.

LA MARQUISE.

Puisqu'il vous plaît ainsi, je n'ai plus rien à dire.
Mais c'est donc vrai, messieurs, qu'elle a su vous séduire?

LE DUC.

Êtes-vous donc la seule à n'apercevoir pas
De quelle grâce elle est pleine et de quels appas?

LA MARQUISE.

Elle n'est plus si mal ; voilà tout, ce me semble.

TALMAY.

C'est modestie à vous, car elle vous ressemble...

LE DUC.

Oui, vraiment.

LA MARQUISE.

Vous trouvez ?

TALMAY.

Regardez donc ces yeux !

LE DUC.

Cette bouche !

JULIE.

Ce front !

LA MARQUISE.

C'est ce qu'elle a de mieux.

LE DUC.

Pour nous plaire, il suffit de cet air de famille.

LA MARQUISE.

C'est possible, après tout. Embrassez-moi, ma fille.

PHILIBERTE.

O ma mère, merci !

LA MARQUISE, à part.

Très gentille, en effet :
Je ne sais vraiment pas comment cela se fait !

LE DUC, à part.

Voilà comme l'on force à parler la nature.

LA MARQUISE.

Asseyons-nous, messieurs ; on va donner lecture
Des contrats.

LE NOTAIRE.

Il y manque un article important.
Car j'ai laissé le nom d'un des époux en blanc.

PHILIBERTE, à Raymond.

Dites le nom qu'il faut écrire, je vous prie.

RAYMOND.

C'est pousser un peu loin cette plaisanterie.
Finissons.

JULIE.

Vous avez raison, finissons-en.

Au notaire.

Et vous, monsieur, mettez Raymond de Taulignan.

LE DUC.

Hein?

TALMAY.

Bah !

LA MARQUISE.

Sans mon aveu, monsieur?

RAYMOND.

Sans le mien, même.

PHILIBERTE.

Si vous ne m'aimez pas, Raymond, moi je vous aime ;
Depuis que je connais mon cœur, il est à vous,
Et n'a pas souhaité d'avoir un autre époux.
Je n'ai jamais été bien heureuse en ce monde :

A l'âge où tant d'espoir chez les autres abonde,
Je ne me croyais pas d'autre rêve permis
Que la compassion de quelques vrais amis.
Et je me dévouais à vous dans ma pensée
Sans même désirer d'être récompensée.
Vous voyez bien, Raymond, qu'il faut être moins fier
Contre une pauvre fille à qui tout fut amer,
Et ne pas lui fermer, par la rancune impie,
La seule porte ouverte au bonheur de sa vie.

RAYMOND.

Oh! misérable orgueil! Oh! parle, parle encor!
A mes yeux éblouis étale mon trésor!
La seule pauvreté qui maintenant m'accable,
C'est celle de mon cœur, créature adorable!

Il tombe à ses pieds.

LE DUC, bas, à la marquise.

Ainsi, vous consentez?...

LA MARQUISE.

Après un tel éclat
Il le faut bien.

Raymond se relève et baise la main de la marquise.

LE DUC, à part.

Allons! je suis échec et mat!

Se ravisant.

Non pas!

Haut.

Je perds sa main, mais j'en demande une autre.
Marquise, qui dépend de vous seule... la vôtre.

LA MARQUISE.

Vous êtes fou!

LE DUC.

Non pas, marquise ! Je l'étais,
Je rentre en mon bon sens.

LA MARQUISE.

Mieux vaut tard que jamais.
Nous en reparlerons.

LE DUC.

Reparlons tout de suite :
A mon âge, on n'a pas le temps d'aller moins vite.
Eh bien ?...

LA MARQUISE.

Si j'acceptais, cher duc, en vérité,
Ce serait seulement pour voir Sa Majesté.

LE DUC.

Je ne me flatte pas qu'un autre espoir vous tente...

TALMAY, à part.

Elle me donnera peu de cousins, ma tante.

Haut.

Les trois noces pourront se faire dans huit jours.

D'OLLIVON.

Qu'ils me sembleront longs !

LE DUC, à part.

Qu'ils me sembleront courts !

TALMAY, à part.

Ils vont tous s'attabler ! Je suis le seul qui jeûne.

LE DUC, à part.

Ah ! que l'on a raison de se marier jeune !
Je serais veuf, monsieur, je serais libéré !

TALMAY, à part, regardant les trois couples.

Un bonheur général.... dont je me suis tiré !

FIN DE PHILIBERTE

LA JEUNESSE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

EN VERS

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Odéon, le 6 février 1858, et reprise à la Comédie-Française.

A

LA MÉMOIRE DE MES CHERS AMIS

CHARLES REYNAUD ET HENRI THÉNARD

PERSONNAGES

		Acteurs qui ont créé les rôles.
PHILIPPE HUGUET.	MM.	FECHTER.
HUBERT.		TISSERANT.
JOULIN.		KIME.
MAMIGNON.		THIRON.
MADAME HUGUET.	Mmes	LACRESSONNIÈRE
MATHILDE		PERIGA.
CYPRIENNE.		THUILLIER.
LE PIÉTON DE LA POSTE.		
LE PORTIER.		
LA CUISINIÈRE.		
UN COMMISSIONNAIRE.		

La scène se passe de nos jours à Paris, chez madame Huguet, pendant les quatre premiers actes ; à la campagne, au cinquième.

LA JEUNESSE

ACTE PREMIER

Un salon fané chez madame Huguet. L'ameublement date de vingt ans. — A droite au fond, dans un pan coupé, la porte qui conduit à l'antichambre; au premier plan, sous tenture, celle qui conduit à la chambre de madame Huguet; dans le pan coupé de gauche, celle qui conduit aux autres pièces. — Cheminée au fond, entre deux fenêtres. A la droite de la cheminée, un grand canapé; à la gauche, un fauteuil. — Au milieu du salon, une table ronde à dessus de marbre.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME HUGUET, CYPRIENNE.

Elles sont occupées à faire un bonnet d'après un modèle, et travaillent pendant toute la scène.

MADAME HUGUET.

Tâchons que mon bonnet soit fini pour dîner.

CYPRIENNE.

Gare à tes invités! tu vas les fasciner.

Mais le bonnet que t'a prêté madame Andelle
Est bien découragé de servir de modèle.

MADAME HUGUET.

Elle peut bien payer d'une coiffure ou deux
L'honneur d'être en commerce avec les Champsa...

Elle se retourne avec inquiétude.

CYPRIENNE.

...bleux!
Tu peux continuer : il n'est pas aux écoutes;
Il est sorti.

MADAME HUGUET.

Qui donc?

CYPRIENNE.

Celui que tu redoutes,
Ma tante.

MADAME HUGUET

Tu fais là son éloge en un mot.

CYPRIENNE.

Ah! permets...

MADAME HUGUET.

Non! non! non! mon gendre n'est qu'un sot!
Ne prends pas son parti. Sa présence empoisonne
Les quinze jours par an que ma fille me donne.

CYPRIENNE.

S'est-il jamais permis un mot...?

MADAME HUGUET.

Non, mais ses yeux
Ont des regards taquins qui me sont odieux,

Moqueurs silencieux qu'on ne peut pas confondre!
Qu'il s'explique, mon Dieu! j'ai de quoi lui répondre.
Mon mari s'appelait Huguet, je le sais bien!
J'ai joint après sa mort mon nom de fille au sien :
Je suis de Champsableux, du chef de mon grand-père.

CYPRIENNE.

Il s'appelait Coquart!

MADAME HUGUET.

Mais il avait un frère,
Et, pour se distinguer, ils avaient pris tous deux
Des noms de métairie : Orpierre et Champsableux...
C'était l'usage alors parmi la bourgeoisie.
Tu vois donc que mon nom n'est pas de fantaisie,
Et les prétentions des nobles d'aujourd'hui
N'ont pas pour la plupart d'autre titre à l'appui.
D'ailleurs, c'est pour mon fils, non par sotte faiblesse,
Que je me pare ainsi d'un semblant de noblesse;
Car l'ombre même en est une protection.
Oui, mon enfant, malgré la Révolution!
On a d'abord traité gaîment ma particule;
Mais tout passe à Paris, même le ridicule;
Et, lassant les rieurs, qui n'ont pu la lasser,
La voilà qui commence enfin à me classer.
Que répondrait mon gendre à cela, je te prie?
Rien de bon, quelque froide et vieille raillerie
Propre à ces roturiers de jugement tortu,
Pour qui noblesse est vice et roture vertu.
Au surplus, son avis vaut-il tant que j'y tienne?
J'ai l'approbation de mon fils, j'ai la tienne.
N'est-il pas vrai?

CYPRIENNE.

La mienne est de si peu de poids!

MADAME HUGUET.

Qu'entends-tu par ces mots? L'ai-je ou non, une fois?

CYPRIENNE.

Mon Dieu, ma bonne tante...

MADAME HUGUET.

Est-ce que tu me blâmes?

CYPRIENNE.

Te blâmer? N'es-tu pas la meilleure des femmes?
Quand je me voyais seule au monde avec effroi
Ne m'as-tu pas reçue orpheline chez toi,
Et ne m'as-tu pas fait, adoptant ma détresse,
Plus qu'une part de nièce en ta chère tendresse?

MADAME HUGUET.

Tu veux, en câlinant, te tirer d'embarras.
Tu me blâmes donc bien?

CYPRIENNE.

Ne me consulte pas;
Je suis un mauvais juge.

MADAME HUGUET.

Allons! quand je t'en prie!

CYPRIENNE.

Non, je pousse l'horreur de la supercherie,
Vois-tu, jusqu'à blâmer ce bonnet d'avoir l'air,
Tout en ne coûtant rien, de te coûter très cher.

MADAME HUGUET.

Mon Dieu, ma chère enfant, lorsque l'on n'est pas riche,
Pour soutenir son rang il faut bien que l'on triche.
Mes petits procédés, qui n'ont rien de romain,

Ont aidé ton pauvre oncle à faire son chemin.
Serait-il devenu, d'humble surnuméraire,
Chef de division au bout de sa carrière,
S'il n'eût toujours mené, grâce à ma gestion,
Un train d'homme au-dessus de sa position?
Car pour un employé rien n'est plus efficace
Que de n'avoir pas l'air de vivre de sa place;
Ses protecteurs n'ont pas l'espoir de l'asservir
Et le servent d'autant qu'ils croient moins le servir.
Une femme peut seule opérer ce miracle!
Mon industrie ainsi nous eût mis au pinacle,
Si la mort de ton oncle, en une heure enlevé,
N'eût détruit l'édifice encore inachevé.
Mais, comme la fourmi que rien ne décourage,
Je me suis aussitôt remise à mon ouvrage,
Et j'ai recommencé sur-le-champ pour le fils
Ce que pendant vingt ans pour le père je fis.

CYPRIENNE.

Mais ton point de départ est plus haut, je suppose?

MADAME HUGUET.

Mon Dieu! la différence, en somme, est peu de chose.
Nous avions eu chacun cinquante mille francs.
Moi de ma dot, Huguet du bien de ses parents;
Après les miens, j'en eus encore autant; ajoute
Une épargne à peu près égale; somme toute,
C'est deux cent mille francs que mes enfants et moi
Eûmes à partager après sa mort : sur quoi
Ma fille a pris sa dot. — Ta petite fortune
Est venue, il est vrai, combler cette lacune;
Mais tu l'emporteras avec toi tôt ou tard,
Je ne la compte pas. Donc, les points de départ
Se valent : car Huguet gagnait la différence,
Et Philippe ne vit encor que d'espérance.

Seulement, il nous reste un ménage monté,
Un mobilier...

CYPRIENNE.

Qui touche à sa majorité.

MADAME HUGUET.

J'en conviens; mais cela n'a pas mauvaise mine,
Marquant à notre luxe une ancienne origine.
Qu'il dure seulement, ce brave mobilier,
Jusqu'à ce que mon fils trouve à se marier.

CYPRIENNE.

Philippe y pense-t-il?

MADAME HUGUET.

Pas encore, j'espère;
Il faut d'abord chercher une riche héritière.

CYPRIENNE, à part.

Hélas!

MADAME HUGUET.

Nous trouverons. Dieu sait quand et comment;
Mais j'ai foi. Dieu me doit ce dédommagement.

CYPRIENNE.

De quoi?

MADAME HUGUET.

Comment de quoi? du tort qu'à la famille
A fait le mariage absurde de ma fille.

CYPRIENNE.

N'est-elle pas heureuse?

MADAME HUGUET.

Heureuse! oui, parlons-en!
Ma propre fille heureuse avec un paysan?

Est-ce que c'est possible? Heureuse à la campagne,
En hiver, loin de tout, au fond de la Champagne...
Pouilleuse!

CYPRIENNE.

Tous les ans, elle vient à Paris.

MADAME HUGUET.

Pour quinze jours.

CYPRIENNE.

Elle a le meilleur des maris.

MADAME HUGUET.

Il faudrait voir qu'il eût un mauvais caractère,
Ce monsieur qui n'est bon qu'à cultiver la terre.

CYPRIENNE.

Tu ne t'y connais plus, ma tante! il est charmant.

MADAME HUGUET.

Avant d'être un lourdaud, c'était un garnement,
Un mauvais employé sans aucune aptitude,
Rempli d'impertinence et d'inexactitude,
Qu'Huguet portait à dos...

CYPRIENNE.

Qu'il aimait cependant.

MADAME HUGUET.

Qu'il aimait!... s'il eût pu prévoir que l'impudent
A la main de sa fille osât un jour prétendre...
Mais j'ai tort d'en parler; c'est fait, il est mon gendre!
Mathilde était majeure et je n'y pouvais rien.
Le mariage a-t-il amendé le vaurien?
Je l'espérais. Mais non! Sa place était petite,
Et proportionnée enfin à son mérite :

Il n'a pas même su la garder! il s'est fait
Un beau jour renvoyer pour un dernier méfait...

CYPRIENNE.

Un cartel à son chef.

MADAME HUGUET.

Oui. Quelle inconvenance!

CYPRIENNE.

Son chef n'avait-il pas dit une impertinence?

MADAME HUGUET.

Qu'importe! quand on a trois enfants à nourrir,
Ne doit-on pas baisser la tête et tout souffrir?

CYPRIENNE.

C'est pour donner du pain à ces enfants qu'il aime
Qu'il a pris le parti de le semer lui-même,
Et de personne ainsi n'étant le courtisan...

MADAME HUGUET.

Enfin, comme son père, il s'est fait paysan.

CYPRIENNE.

Le grand mal! cultivant le bien héréditaire,
Il vit comme un seigneur, libre et fier, sur sa terre.

MADAME HUGUET.

C'est ce que je réponds quand on parle de lui;
Mais je ne ressens pas dans le fond moins d'ennui.

CYPRIENNE.

En un mot, tu l'as pris en grippe.

MADAME HUGUET.

Outre mesure!

Tout en lui me déplaît, m'agace... Je suis sûre
Qu'il va redemander des truffes à dîner.

CYPRIENNE, montrant le bonnet modèle qu'elle a fini d'arranger.

Madame Andelle au moins pourra te pardonner;
Son bonnet a repris une espèce de forme.

SCÈNE II

LES MÊMES, PHILIPPE, entrant par la porte de droite Il jette son portefeuille et son chapeau sur un meuble et s'assied sur le canapé.

MADAME HUGUET.

D'où viens-tu?

PHILIPPE.

Du Palais, parbleu ! de dessous l'orme
Où j'attends tous les jours mon superbe avenir.

MADAME HUGUET.

Rien encor?

PHILIPPE.

Rien du tout ! je ne vois rien venir.

MADAME HUGUET.

Patience.

PHILIPPE.

Oui, le baume à toutes les blessures!
Depuis bientôt trois ans que j'use mes chaussures
Dans la salle des pas perdus... quel nom fatal!
Poursuivant sans l'atteindre un client idéal,
J'ai gagné neuf cents francs, sans compter les centimes,
A plaider la broutille et défendre les crimes!

Mais, quant au vrai client... qui paie, au vrai chaland,
Je l'ignore, et pourtant j'ai beaucoup de talent.

Il se lève.

CYPRIENNE.

Certe ! et la modestie au talent intéresse

PHILIPPE

Allons donc ! c'est un luxe, un genre de paresse
Propre à ceux dont l'orgueil entouré de prôneurs
Pour se servir lui-même a trop de serviteurs.
Mais le mien, qui n'est pas encore un personnage,
En est réduit, ma chère, à faire son ménage :
Et j'entends désormais qu'il le fasse avec soin,
Car je commence à voir que j'en ai grand besoin.

CYPRIENNE.

Plaisantes-tu ?

PHILIPPE.

Non pas ! toutes les modesties
Et toutes les pudeurs, je les jette aux orties;
Robe chaste et traînante, attirail d'embarras
Où le marcheur se prend les pieds à chaque pas.
A partir d'aujourd'hui, morbleu ! je me retrousse,
J'entre dans la cohue à corps perdu, je pousse,
M'accroche, me faufile et rampe s'il le faut...
Quitte à me redresser en arrivant en haut.

MADAME HUGUET.

Il ne faut pas ramper : c'est une maladresse.

CYPRIENNE.

Tu veux répudier la foi de ta jeunesse ?

PHILIPPE.

La jeunesse ? aujourd'hui, ma chère, où la prends-tu ?
C'est un mot.

CYPRIENNE.

Un beau mot qui veut dire vertu,
Désintéressement, courage. conscience..

PHILIPPE.

Oui. tant qu'il signifie en outre insouciance.
Mais qui change de sens dès qu'on se donne un but,
Et signifie alors impuissance et début !
Alors. son culte voit déserter ses apôtres,
Et c'est là que j'en suis... Je fais comme les autres.

CYPRIENNE.

Pauvre Philippe !

MADAME HUGUET.

Il est dans le vrai : seulement,
La chose est inutile à dire aussi crûment.

PHILIPPE.

Pourquoi donc m'en cacher? après tout, que la honte,
S'il en est là dedans, à sa source remonte !
Je m'en lave les mains, moi ! je n'y suis pour rien !
C'est le vice du siècle, en somme. et non le mien !
Des excès de l'argent voilà ce qui résulte :
Dès l'âge de raison on nous dresse à son culte,
Et dans le monde ainsi nous entrons convaincus
Qu'il n'est rien ici-bas de vrai que les écus !
Quand on a de richesse enfiévré tous nos rêves,
On nous glace au réveil par ces paroles brèves :
« Tâche de n'avoir plus besoin de tes parents;
Ils n'ont pas trop pour eux du pain que tu leur prends. »
Et, nous mettant aux mains un diplôme, arme vaine,
On nous pousse au milieu de la mêlée humaine,
Apres, seuls, impuissants, à percer résolus...
Et l'on s'étonne après que nous ne dansions plus!

MADAME HUGUET.

Danser est quelquefois très utile.

CYPRIENNE.

Il me semble
Qu'on pourrait être jeune et sérieux ensemble;
Songer, puisqu'il le faut, à gagner de l'argent,
Mais par le travail seul et non par l'entregent.

PHILIPPE.

Alors, fais-nous, ma chère, un monde où le mérite
Se fasse jour lui-même et perce tout de suite.

CYPRIENNE.

Êtes-vous si pressés?

PHILIPPE.

Oui, car nous sommes prêts.
A qui la faute? à ceux qui hâtent nos apprêts.
On nous bourre l'esprit d'études; on le vide
De tout ce qu'il pouvait contenir de candide;
Aux plaisirs de notre âge on nous fait dire adieu,
Ranger notre cervelle, éteindre notre feu;
Et nos paquets finis, nos passeports en poche:
« Ce n'est pas aujourd'hui, messieurs, que part le coche;
Repassez demain soir. » Et si le voyageur
Prend un bidet de poste, on le trouve rageur?
Quelle plaisanterie! — A cheval, mon bonhomme,
Et pique devant toi! tout chemin mène à Rome.

CYPRIENNE.

O Philippe! comment, toi que j'ai connu fier,
Courageux et loyal, toi qui l'étais hier...

PHILIPPE.

Tu me flattes, j'étais simplement imbécile.

CYPRIENNE.

Que la plaisanterie est triste et puérile,
Quand tu mets de tes mains ta jeunesse au linceul !
Quel rêve peut valoir ce sacrifice ?

PHILIPPE.

Un seul.
Oui, je mets au tombeau ma jeunesse blêmie ;
Mais comme Juliette, elle n'est qu'endormie,
Et son sommeil de plomb la garde à Roméo.

MADAME HUGUET.

Quel galimatias !

PHILIPPE.

Je parle à mon écho.
Qu'il porte mon message à l'oreille inquiète
De quiconque prendrait le deuil de Juliette.
Roméo, s'il existe, en fera son profit.

MADAME HUGUET, à Cyprienne.

Comprends-tu ?

CYPRIENNE, se levant.

Non, je vais dans ma chambre.

PHILIPPE, à part.

Il suffit.

Cyprienne sort.

SCÈNE III

PHILIPPE, MADAME HUGUET.

MADAME HUGUET.

Que nous chantes-tu donc ?

PHILIPPE.

Rien du tout... des bêtises.
Aurons-nous à dîner des choses très exquises ?
Voilà la question.

MADAME HUGUET.

Des truffes ; mais tu sais...

PHILIPPE.

Je ne les aimerai que s'il en reste assez.
As-tu pris chez Chabot un aspic de laitance ?

MADAME HUGUET.

Ma foi, non, c'est trop cher.

PHILIPPE.

Pas pour la circonstance,
Diable ! monsieur Joulin est un homme à soigner.

MADAME HUGUET.

Je sais bien un moyen plus sûr de le gagner.

PHILIPPE.

Et lequel ?

MADAME HUGUET.

Ce serait de recevoir sa femme.

PHILIPPE.

Ah non ! C'est bien assez de monsieur sans madame.
Personne ne la voit.

MADAME HUGUET.

C'est justement pourquoi.
Si nous donnions l'exemple, il serait tout à toi.

PHILIPPE.

Mais il a renoncé lui-même à la produire.

MADAME HUGUET.

Oui, jusqu'à ce qu'il trouve accès pour l'introduire.
Il cherche un patronage appuyé d'un beau nom,
Et c'est sur nous qu'il a jeté les yeux.

PHILIPPE.

Eh non !

MADAME HUGUET.

Sois sûr que c'est le prix qu'il met à ses services.

PHILIPPE.

En tout cas, je suis prêt à bien des sacrifices,
Dont ma candeur imberbe aurait jadis frémi,
Mais pas à celui-là.

MADAME HUGUET.

Pourquoi donc, mon ami?
Ne coudoyons-nous pas tous les jours dans le monde
Des femmes contre qui la médisance abonde ?

PHILIPPE.

Mais on ne fait pas même à madame Joulin
L'honneur du mot couvert et du propos malin;
On en parle tout haut. Tout Paris l'a connue
Maîtresse de Joulin, maîtresse entretenue

De Joulin marié, qu'elle grugeait très bien,
Et qui, veuf, l'épousa pour rattraper son bien.

MADAME HUGUET.

S'il était vrai, Joulin ne vaudrait pas mieux qu'elle,
Et tu ne devrais rien accepter de son zèle.
— Une bonne habitude à prendre est de ne point
Penser de mal des gens dont nous avons besoin.
— Pour madame Joulin, moi, je vois qu'elle signe
Le nom d'un honnête homme et veux l'en croire digne;
Quel que soit son passé, rien n'en reste debout;
Le mariage a fait table rase de tout;
Et pour le demeurant, si quelque chose y cloche,
L'indulgence est le droit des femmes sans reproche.
C'est le mien.

PHILIPPE.

Tu diras tout ce que tu voudras,
C'est une lâcheté que je ne ferai pas.
Je ne veux exposer ni ma sœur ni ma mère
Au contact flétrissant de cette aventurière.

MADAME HUGUET.

Ta sœur part dans huit jours, et, moi, j'ai cinquante ans.

PHILIPPE.

Et ta nièce? — En un mot, je ne veux pas.

MADAME HUGUET.

J'entends.

PHILIPPE.

D'ailleurs, monsieur Joulin n'y songe pas lui-même,
Et nous le séduirons sans ce moyen extrême.

MADAME HUGUET.

C'est ton seul protecteur, mon enfant; songes-y.
Et ne le laisse pas échapper.

SCÈNE IV

LES MÊMES, HUBERT, MATHILDE, entrant par la droite, puis CYPRIENNE, par la gauche.

MATHILDE.

Nous voici,

Maman, très fatigués.

MADAME HUGUET.

T'es-tu bien amusée ?

MATHILDE.

Énormément. Hubert m'a montré le Musée.

HUBERT.

Qu'à ma grande surprise elle n'avait pas vu,
Tant le Parisien d'apathie est pourvu
Pour toutes les beautés de sa ville immortelle !
Je voudrais bien savoir ce qu'il adore en elle,
Et comment il n'est pas pour le Parisien
De salut hors Paris, dont il ne connaît rien.

MADAME HUGUET.

Si c'est à moi que va cette fine satire...

HUBERT.

Non, madame, non pas, diable ! Je la retire.
— Va-t-on bientôt dîner ? Je meurs de faim.

MADAME HUGUET, à part.

Toujours !

Entre Cyprienne.

HUBERT.

En l'honneur de quel saint, cousine, tant d'atours?

MATHILDE.

Tu sais bien que maman a du monde.

HUBERT.

C'est juste.

MADAME HUGUET.

Vous me faites songer qu'il faut que je m'ajuste.

Elle sort.

HUBERT, *à Philippe.*

Mets-moi donc au courant des convives, mon cher;
Que je ne fasse pas, comme on dit, un impair.

PHILIPPE.

L'un, monsieur Mamignon, ex-entrepositaire
De l'Inde, maintenant quasi millionnaire...

HUBERT.

Bon vieillard!

PHILIPPE.

Qui te dit que ce soit un vieillard?

HUBERT.

Son million, parbleu!

MATHILDE, *à Philippe.*

Hubert est en retard:
Il attribue encor l'amour à la jeunesse,
Les soins à l'âge mûr, l'argent à la vieillesse.
Il vit toujours d'après les anciens almanachs...
Cher homme primitif! ne comprendras-tu pas
Que l'ordre des saisons, dans le siècle où nous sommes
Comme pour la nature est changé pour les hommes?

HUBERT.

On a tant déboisé, de fait, tant cultivé,
Qu'en ce pauvre univers on a tout dépravé!
— Quel âge peut avoir ton jeune homme en retraite?

PHILIPPE.

Quarante ans environ.

HUBERT.

Et sa fortune est faite?
Que sa jeunesse a dû joyeusement passer
Et quel parfum charmant dans son âme laisser!

PHILIPPE.

Ne t'en moque pas tant; moi, je lui porte envie.
Le voilà libéré des ennuis de la vie;
Il n'a plus à songer maintenant qu'à jouir
Et dans son opulence il peut s'épanouir.

HUBERT.

La jeunesse te semble, à ce compte, un légume
Que l'on peut comprimer sous un mince volume,
Et qui, remis dans l'eau deux ou trois ans après,
Pourra s'épanouir et se retrouver frais?
Gageons que ton monsieur Mamignon sent le rance.

PHILIPPE.

Je ne l'ai pas senti, mais j'en crois l'apparence:
Il s'amuse beaucoup, oui! loge à l'Opéra,
Grande chère, chevaux... et les *et cætera*.

MATHILDE.

Enfin, il a gagné de quoi faire l'emplette
D'une félicité bien montée et complète.

CYPRIENNE.

Il n'a rien épargné pour meubler ses loisirs:

Seulement, il n'a pas les clefs de ses plaisirs.
Il a cru qu'il suffit en fermant sa boutique
D'aller à l'Opéra pour aimer la musique,
D'avoir des gants glacés pour s'amuser au bal,
Des chevaux de pur sang pour monter à cheval...
Si bien que le pauvre homme a l'air d'une âme en peine
Dans le luxe au milieu duquel il se promène.

HUBERT.

Bref, ses goûts ont manqué leur éducation
Et restent au-dessous de sa position.
Voilà comme et pourquoi maint parvenu s'ennuie.
— Il doit être ennuyeux, le tien !

CYPRIENNE.

Comme la pluie.

HUBERT, à Philippe.

Qu'en fais-tu ?

PHILIPPE.

Tais-toi donc. Il est cousin germain
D'un administrateur du chemin de Louvain :
Et la route par lui pourra m'être aplanie
Au poste d'avocat près de la compagnie.

HUBERT.

Est-ce un poste important ?

PHILIPPE.

Ce serait mon salut !
Le pied à l'étrier !

La porte de droite s'ouvre, et un domestique en habit noir, cravate blanche et gants de coton blanc, reste sur le seuil.

HUBERT.

Tiens, c'est le portier.

PHILIPPE.

Chut !

Entre madame Huguet.

LE PORTIER, annonçant.

Monsieur de Mamignon, — Monsieur de Joulin

HUBERT, bas, à Mathilde.

Peste !

La noblesse se gagne ici comme la peste.

SCÈNE V

LES MÊMES. MAMIGNON et JOULIN.

MADAME HUGUET, donnant la main aux deux convives.

Voilà des gens exacts !

MAMIGNON.

Chez vous, nulle autre part.

JOULIN.

Ici. c'est se voler que se mettre en retard.

MADAME HUGUET.

Charmant ! — Vous allez faire un dîner de famille.
Messieurs. Je vous présente et mon gendre et ma fille.

JOULIN.

Cette surprise a droit à nos remercîments,
Et nous sommes heureux...

MADAME HUGUET.

Trêve de compliments,

Messieurs ; asseyons-nous.

On s'assied.

JOULIN, à Hubert.

Vous habitez vos terres,

Monsieur?

HUBERT.

Je n'en ai qu'une.

MADAME HUGUET.

Il fait comme ses pères.

HUBERT.

Ah ! ne le mettez pas non plus au pluriel.

MADAME HUGUET.

Mon gendre a de l'esprit.

JOULIN.

Un péché véniel.

PHILIPPE.

Heureusement pour vous.

JOULIN.

L'avocat m'amadoue.

HUBERT.

Monsieur est magistrat ?

JOULIN.

Avoué, je l'avoue.

Pardon du jeu de mots.

PHILIPPE.

J'en sais de plus mauvais.

JOULIN.

Je voudrais bien savoir lesquels?

PHILIPPE.

Ceux que je fais.

JOULIN.

Détestable flatteur, présent le plus funeste
Que fasse aux avoués la colère céleste !

MADAME HUGUET.

Ce serait un flatteur platonique en tout cas,
Car, vous en conviendrez, vous ne le gâtez pas.

JOULIN.

Croyez-vous que je fais tout ce que je veux faire ?
Aux ordres du client il faut que je défère ;
S'il s'en rapporte à moi du choix d'un avocat
Mon rôle à son égard devient très délicat ;
Je ne puis disposer en faveur d'un jeune homme
Que des rebuts piteux de ceux que l'on renomme.

PHILIPPE.

C'est-à-dire en un mot qu'en ce temps saugrenu,
Pour se faire connaître il faut être connu.

JOULIN.

Le cercle est vicieux, c'est vrai.

MADAME HUGUET.

Quel parti prendre ?

JOULIN.

Compter sur le hasard, être aux aguets...

PHILIPPE.

Attendre !

JOULIN.

Nous pouvons quelquefois disposer d'un procès
Petit par l'honoraire et grand par le succès,

Qui soulève aux débats des questions brillantes
À propos de valeurs presque insignifiantes.

PHILIPPE.

C'est un coup de partie, un semblable début.
Morbleu ! je donnerais dix ans pour qu'il m'échût !

MADAME HUGUET, à Joulin.

Ne trouverez-vous pas moyen qu'il vous le doive ?

MAMIGNON, à part.

Je ne dis rien... J'ai peur qu'on ne s'en aperçoive.

JOULIN.

Je le voudrais... mais quoi ! ce n'est pas très commun
Ce genre de procès. J'en ai cependant un...
Une captation de testament étrange.

MADAME HUGUET.

Ce cher monsieur Joulin ! il est notre bon ange.

JOULIN.

Hélas ! mon bon vouloir pour Philippe est bridé :
Ma femme me tourmente, et me l'a demandé
Pour le fils d'une amie intime.

MADAME HUGUET, regardant Philippe qui baisse les yeux.

C'est trop juste.

JOULIN.

Le jeune homme n'a pas l'épaule très robuste ;
Mais ma femme est têtue, et ce que femme veut,
Madame, vous savez fort bien...

MADAME HUGUET.

Qu'elle le peut...
Et surtout quand elle est de son seigneur et maître
Si tendrement aimée et si digne de l'être...

Car madame Joulin est charmante, dit-on.

JOULIN.

Elle a surtout l'esprit modeste et le cœur bon.

MADAME HUGUET.

Je me plains d'en parler encor par ouï-dire.

JOULIN.

Elle n'est pas beaucoup d'humeur à se produire.

MADAME HUGUET.

Mais, sans la prodiguer, il vous serait permis
De la faire connaître à vos meilleurs amis.
Je me croyais du nombre, et suis fort dépitée
De voir que je m'étais mal à propos flattée.

JOULIN.

Vous me mettez, madame, à la confusion.
Je n'ai péché d'ailleurs que par discrétion ;
Mais je veux réparer mes torts, et je m'engage
A vous mener demain ma petite sauvage.

MADAME HUGUET.

A la bonne heure ; ainsi l'on peut vous pardonner.

MAMIGNON, à part.

Ne placerai-je pas un mot avant dîner?

HUBERT.

Comme Philippe est pâle !

PHILIPPE.

Un peu de névralgie.

JOULIN.

Cela passe en mangeant.

MAMIGNON.

L'eau...

LE PORTIER, ouvrant la porte de gauche.

Madame est servie.

MAMIGNON.

L'eau sédative...

MADAME HUBERT, à Mamignon.

Allons, offrez-moi votre bras.

MAMIGNON.

Oui, comme le grand roi, le dîner n'attend pas.

A part.

J'ai dit mon mot.

Il donne le bras à madame Hubert, Joulin à Mathilde, Hubert à Cyprienne. Ils sortent. Philippe reste seul un moment.

PHILIPPE.

N'importe! il faut que je parvienne!
Mon but est mon excuse... O chère Cyprienne!

Il sort.

ACTE DEUXIÈME

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE

CYPRIENNE, MATHILDE.

MATHILDE.

Sais-tu que nous avons doublé notre sejour,
Allongeant la courroie ainsi de jour en jour?

CYPRIENNE.

Ton mari. n'ayant plus d'affaire qui l'arrête,
Est gentil de rester pour souhaiter sa fête
A ma tante.

MATHILDE.

Ajoutons que c'est la tienne aussi,
Et qu'à le retenir j'aurais moins réussi
Si maman par bonheur n'était pas ta marraine,
Car il t'aime beaucoup, petite Cyprienne.

CYPRIENNE.

Et je le lui rends bien ! quel cœur intact et chaud !
Quel bon sens généreux! quel esprit droit et haut !

Quel tranquille dédain sans faste et sans grimace
De tout ce que la foule en se baissant ramasse !

MATHILDE, l'embrassant.

Es-tu gentille, va ! — C'est vrai qu'à quarante ans
Il est plus jeune encor que tous nos jeunes gens.
Il fait un beau contraste avec monsieur mon frère !

CYPRIENNE, d'un ton de reproche.

O Mathilde !

MATHILDE.

Quoi donc ! diras-tu le contraire ?
Philippe t'a-t-il l'air d'un héros de roman ?
Il est bien, celui-là, l'élève de maman !

CYPRIENNE.

Hélas !

MATHILDE.

La pauvre femme a cru faire merveille
De verser sa prudence en cette jeune oreille ;
Et, ne comprenant pas que ce cœur incertain
Avait plutôt besoin d'être allumé qu'éteint,
Elle s'est empressée à grand renfort de pompes...

CYPRIENNE, vivement.

Tu te trompes, Mathilde, oh ! certes, tu te trompes !
Philippe est violent, plus violent qu'Hubert
Peut-être, et c'est par là justement qu'il se perd.
Mais ce n'est pas une âme aux lâchetés sujette !
Elle n'y glisse pas, regarde ! elle s'y jette !
Il semble qu'au sommet lasse de se raidir
Elle se précipite afin de s'étourdir,
Et qu'à son idéal renonçant avec rage
Sa fureur contre lui se retourne et l'outrage...
Mais cet emportement, le mépriseras-tu ?
C'est la jeunesse encor, c'est encor la vertu...

C'est sa convulsion, si tu veux, mais qu'importe?
Elle en peut revenir, tant qu'elle n'est pas morte.

MATHILDE.

Cyprienne?

CYPRIENNE, baissant les yeux sous le regard de Mathilde.

Quoi donc?

MATHILDE, lui prenant la main et l'attirant à elle.

Et lui, t'aime-t-il?

CYPRIENNE, très bas.

Oui.

MATHILDE.

Alors, il ne faut pas désespérer de lui.
J'en crois l'amour qu'il sent et celui qu'il inspire.
Mais pourquoi n'as-tu point usé de ton empire
Pour ramener au bien son esprit égaré?
Il n'est si bon sermon que d'un jeune curé.

CYPRIENNE.

Hélas! sa grande hâte aux chemins de traverse,
Cette ardeur d'arriver haletante et perverse,
J'en suis la cause.

MATHILDE.

Toi?

CYPRIENNE.

Puisque j'en suis le but.

MATHILDE.

Et tu reçois à gré ce singulier tribut?

CYPRIENNE.

Le crois-tu? non! Je suis humiliée et triste
De la métamorphose à laquelle j'assiste.

L'insensé! comme il joue avec notre bonheur
Quand pour nous enrichir il s'appauvrit le cœur,
Comme si la richesse et le luxe suprême
N'étaient pas de pouvoir admirer ce qu'on aime!

MATHILDE.

Eh bien, dis-lui cela.

CYPRIENNE.

Je n'ose pas.

MATHILDE.

Pourquoi?

CYPRIENNE.

Depuis que j'ai compris ses sentiments pour moi,
Je ne sais quelle honte intimide mon blâme...
Mais je crains d'avoir l'air de me croire sa femme,
Et mes anciens, mes doux privilèges de sœur
Ainsi qu'une caresse à présent me font peur.

MATHILDE.

Ne vous êtes-vous pas engagés l'un à l'autre?

CYPRIENNE.

Il ne m'a pas encor parlé.

MATHILDE.

Le bon apôtre!
Que ne te parle-t-il? qu'a-t-il à ménager?
Ne vois-tu pas qu'il craint déjà de s'engager,
Et qu'il admet le cas où, pour être plus leste,
Il lui faudra jeter l'amour comme le reste?

CYPRIENNE.

Non, tu lui fais injure.

MATHILDE.

Alors il parlera.

CYPRIENNE.

Quoi! veux-tu le forcer à s'expliquer?

MATHILDE.

Oui-da.
Que je le calomnie ou non, rompons la glace,
Soit pour guérir ton cœur et le remettre en place,
Soit pour te donner droit de crier casse-cou
Sur la pente fatale où court ce pauvre fou.
— Repose-toi sur moi de ta dignité sauve.

LA CUISINIÈRE, entre-bâillant la porte.

C'est monsieur Mamignon.

MATHILDE.

Mon adorateur chauve.
— Faites entrer. — Tu fuis?

CYPRIENNE.

Je ne suis pas en train
De causer.

MATHILDE.

Va chez toi dorloter ton chagrin.

Cyprienne sort par la gauche. Mamignon entre par la droite.

SCÈNE II

MATHILDE, MAMIGNON.

MAMIGNON, à part

Seule!

MATHILDE.

Bonjour, monsieur.

MAMIGNON, à part.

C'est un coup de partie!

Haut.

Madame votre mère est, m'a-t-on dit, sortie;
Mais cela ne m'a pas empêché de monter,
Au contraire!

A part.

Voilà lestement débuter.

MATHILDE.

Vous êtes plus poli pour moi que pour ma mère,
Savez-vous?

MAMIGNON.

Ce n'est pas que je ne la vénère;
Mais le respect n'est rien auprès...

MATHILDE.

Quel temps fait-il?

MAMIGNON.

Très froid.

MATHILDE.

Voyez un peu! nous sommes en avril!
Chauffez-vous donc.

MAMIGNON.

Merci. — J'avais l'honneur de dire
Que le respect n'est rien...

MATHILDE.

Il n'en faut pas médire;
C'est un bon sentiment.

MAMIGNON.

Mais bien froid, bien banal

Auprès...

MATHILDE.

Auprès de quoi?

MAMIGNON.

De l'amour...

Elle le regarde; il ajoute en baissant les yeux :

filial.

MATHILDE, souriant.

Ils sont proches parents.

MAMIGNON, à part.

Brute! animal stupide!

MATHILDE.

Ils devraient l'être au moins; mais par ce temps...

MAMIGNON, troublé.

Humide,
Madame, très humide.

MATHILDE.

Approchez-vous du feu.

MAMIGNON, se chauffant avec fureur, à part.

Je n'oserai jamais lui faire mon aveu.

MATHILDE, à part.

Pourquoi se chauffe-t-il? Pauvre homme! il est en nage
Tant sa timidité lui tient chaud.

MAMIGNON, à part.

A mon âge!
Lorque je la tiens là, seule, sans importun!
Non, morbleu! je me dois...

Prêtant l'oreille.

Enfin, voilà quelqu'un.
Ce n'est plus de ma faute à présent : on me gêne !

SCÈNE III

Les Mêmes, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Ah! monsieur Mamignon! Quel bon vent vous amène?

MAMIGNON.

La démarche, mon cher, dont vous m'avez requis.
Je quitte mon cousin ; il vous est tout acquis.

PHILIPPE.

Je reconnais bien là vos bontés ordinaires.

MAMIGNON.

Seulement, il doit compte à ses actionnaires.
« Le choix d'un avocat touche à trop d'intérêts
Pour que la faveur seule en fasse tous les frais,
M'a-t-il dit, et j'attends que ton protégé plaide
Un procès dont l'éclat ici me vienne en aide. »

PHILIPPE.

Et le procès scabreux que m'a donné Joulin,
Ne l'ai-je pas gagné l'autre jour tout en plein ?

MAMIGNON.

Il vous a fait honneur au Palais, je n'en doute,
Mais il n'est pas de ceux que le public écoute,
Car son indifférence est un genre d'huis clos
Acquis à tout débat dont l'enjeu n'est pas gros.

PHILIPPE.

Que faire?

MAMIGNON.

Adressez-vous à votre Providence,
A Joulin, qui peut seul vous mettre en évidence ;
Mon cousin m'a promis de réserver vos droits :
Il faut quatre avocats, il n'en nomme que trois.
Vous n'êtes qu'ajourné.

MATHILDE, à part.

Le voilà dans sa sphère :
Il ne parle pas mal, quand il parle d'affaire.

PHILIPPE.

Patience! et merci.

Il lui serre la main.

MAMIGNON.

Bah! je suis de loisir,
Et les commissions pour moi sont un plaisir.
C'est tout profit : je rends service et le temps passe...
Ainsi madame m'a l'autre jour fait la grâce
De vouloir le roman nouveau... Donc, le voici.

Il tire un livre de sa poche.

MATHILDE.

Je l'avais oublié moi-même. Grand merci.

MAMIGNON.

Il est un peu gaillard.

MATHILDE.

Je ne suis pas bégueule.

MAMIGNON, bas.

Vous lirez le dernier chapitre toute seule,
Toute seule, il le faut.

MATHILDE, à part.

Pourquoi?

MAMIGNON, à part.

C'est étonnant
Comme devant un tiers je suis entreprenant.

SCÈNE IV

LES MÊMES, HUBERT, entrant par la droite.

MAMIGNON, à part.

L'époux!

HUBERT.

Bonjour, monsieur.

MATHILDE, à Hubert.

Eh bien?

HUBERT.

Salle complète;
Tout est loué. Ma foi, tant pis pour *le Prophète;*
Nous ne l'entendrons pas.

MAMIGNON.

Vous désiriez le voir,
Monsieur? J'ai justement ma loge pour ce soir.
Heureux de la pouvoir mettre à votre service.
On dit le plus grand bien de la nouvelle actrice.

HUBERT.

Mille fois bon, monsieur; mais je ne voudrais pas
Vous priver...

MAMIGNON.

Laissez donc! ce m'est un débarras...
Je veux dire par là que j'ai certaine affaire
Sur laquelle, ce soir, il faut que je confère,
Et qui même m'oblige à vous quitter.

PHILIPPE.

Déjà?

MAMIGNON.

Voici votre coupon; allez à l'Opéra.

HUBERT.

Puisque vous le voulez...

MAMIGNON.

Seulement, je m'invite...
Si je trouve un moment pour vous rendre visite.

A Mathilde.

Adieu, madame.

PHILIPPE.

Adieu.

HUBERT.

Mille grâces.

MAMIGNON.

C'est trop :
Je n'en accepte qu'une, et m'en vais au galop.

MATHILDE, à part, pendant que les deux hommes accompagnent Mamignon jusqu'à la porte de droite.

Quel mystère fait-il de ce dernier chapitre?
Vite, allons voir.

Elle sort par la gauche.

SCÈNE V

HUBERT, PHILIPPE, redescendant la scène.

HUBERT.

Il est obligeant, ce bélître.
Mathilde n'est plus là? — Parlons peu, parlons bien.
Je viens de découvrir, mon cher, et t'en prévien,
Car encor plus qu'à moi la nouvelle t'importe,
Que madame Joulin est à mettre à la porte.

PHILIPPE, froidement.

Bon! je sais que Joulin a beaucoup d'ennemis.

HUBERT.

Non pas, mon cher. Le doute ici n'est pas permis.
Il paraît que la chose est en tous lieux connue,
Hors chez toi. Cette femme était entretenue...
Et, parbleu! je le tiens de son vingtième amant.

PHILIPPE.

Ce monsieur s'est vanté.

HUBERT.

Voilà de quoi vraiment!

PHILIPPE.

J'aime mieux n'en rien croire.

HUBERT.

Eh quoi!...

PHILIPPE.

Comme ma mère

Me le disait avec son bon sens ordinaire,
Une bonne habitude à prendre est de ne point
Croire de mal des gens dont nous avons besoin.

HUBERT.

C'en est une meilleure et plus aisément prise,
De n'avoir pas besoin des gens que l'on méprise.
Au surplus, il suffit, calomniée ou non,
Que madame Joulin ait un mauvais renom,
Pour que d'honnêtes gens...

PHILIPPE, très sec.

Veux-tu que je te dise?
Laisse-moi gouverner ma famille à ma guise.
Brouille-toi, si tu veux, avec tous tes soutiens,
Mais fais le don Quichotte à tes frais, non aux miens.
Est-ce clair?

HUBERT.

Assez clair pour me faire comprendre
Que tu savais déjà ce que j'ai cru t'apprendre.
J'en suis fâché pour toi... monsieur de Champsableux!
Ton pauvre nom d'Huguet était plus scrupuleux.

PHILIPPE, dédaigneux.

Qu'a donc ma particule, à tes yeux, qui les blesse?

HUBERT.

Au contraire! respect à la fausse noblesse!
Sur l'autre volontiers je lui donne le pas;
L'autre oblige, et la tienne au moins n'oblige pas.

PHILIPPE.

Permis à toi, mon cher, de la croire usurpée.

HUBERT.

Je m'en garderais bien! les Coquart sont d'épée.
N'est-ce pas? Ils portaient jadis sur leur pennon...

PHILIPPE.

Imbécile, qui crois que je crois à mon nom!
C'est l'étiquette au sac! — J'appartiens par principe
Au faubourg Saint-Germain.

HUBERT.

Toi?

PHILIPPE.

Moi-même. Philippe
Huguet de Champsableux.

HUBERT.

Et depuis quand?

PHILIPPE.

Depuis
Que j'observe le monde et cherche mes appuis.
J'ai beaucoup réfléchi là-dessus. — Quel chapitre
De morale pratique on ferait sous ce titre :
« Importance du choix d'une conviction
Pour un homme au début de sa position. »
Tant pis pour le niais, tant pis pour l'imbécile
Qui n'a pas pris d'abord l'opinion utile!

HUBERT.

Mais je ne vois pas trop de quelle utilité...

PHILIPPE.

Il faut être ici-bas d'une minorité :
Qui dit minorité dit camaraderie,
Comprends-tu?

HUBERT.

Je comprends : vive la coterie!
Mais pourquoi celle-là plus qu'une autre, mon fils?

PHILIPPE.

Non, tu ne comprends pas. — J'y fais doubles profits :

Elle donne à mon nom un air de bonne race.
Et mon nom dans ses rangs me conquiert une place.

HUBERT.

Et tu n'es pas honteux du métier que tu fais?

PHILIPPE.

Mon cher, les préjugés roturiers, je les hais.
Ne les invoque pas.

HUBERT.

Eh ! sois aristocrate
A ton gré, libéral ou même démocrate,
J'y consens! Liberté de conscience à tous...
Pourvu qu'on en ait une et qu'on en soit jaloux.
Quoi donc! les vérités généreuses et fortes
Que le monde adorait sont-elles si bien mortes,
Que la jeunesse même en ait quitté le deuil
Et plante bravement ses choux sur leur cercueil ?
Jeunes gens qui prêtez aux maximes sordides
Les lèvres du sourire et de l'amour candides,
Quel âge a votre esprit?

PHILIPPE.

Notre esprit n'est pas neuf,
Car il fut engendré vers l'an quatre-vingt-neuf.
Quand ils ont aboli le noble droit d'aînesse,
Nos pères ont du coup aboli la jeunesse.

Geste d'étonnement d'Hubert.

L'âge viril commence à l'instant, quel qu'il soit,
Où l'on ne compte plus sur d'autre appui que soi :
Eh bien, en décrétant, du haut de leurs tribunes,
La médiocrité de toutes les fortunes,
N'ont-ils pas décrété l'impuissance aux parents
De garder les enfants à leur charge longtemps,
Et pour les fils, nourris dans cette perspective,

Les précoces soucis et la raison hâtive?

HUBERT.

Silence, enfant, silence! ou parle chapeau bas
De ces grands ouvriers que tu ne comprends pas.
Ce sont eux qui t'ont mis assez haut pour te croire
L'héritier des abus qu'a détruits leur victoire,
Et, comme un fief perdu, regretter le donjon
Dont les matériaux composent ta maison.
Fils rebelles déjà des sauveurs de la France,
Rebelles au contrat de votre délivrance.
Vous portez comme un joug la médiocrité
Qui sert de piédestal à votre égalité!
Mais, si la pauvreté vous trouve sans courage,
C'est que vous n'avez pas les vertus de votre âge,
C'est que votre jeunesse, en son cœur indigent,
N'a pas les vrais trésors... qui méprisent l'argent!

PHILIPPE.

C'est la société qui nous force d'être hommes
A vingt-cinq ans : tant pis pour elle! nous le sommes.

HUBERT.

Non! vous ne l'êtes pas, sois-en bien convaincu;
Vous êtes des vieillards qui n'avez pas vécu.
Votre perversité n'est pas l'expérience,
Tas de gamins grimpés sur l'arbre de science,
Maraudeurs maladroits qui franchissez les murs
Et dérobez des fruits véreux pour des fruits mûrs!
Vous comprendrez trop tard, imprudents que vous êtes,
Que le meilleur calcul est encor d'être honnêtes.
Je pourrais t'en citer de ces jeunes roués
Que la nature avait prodiguement doués,
Mais qui, pour parvenir plus tôt à la fortune,
Ont pris à travers champs, par une nuit sans lune.
Et, premiers arrivés dans le temple promis,

Sont trop crottés pour être aux premiers rangs admis.

PHILIPPE, vivement.

Ah çà ! me crois-tu près de tomber dans la boue ?

HUBERT.

A la bonne heure donc ! regimbe et me rabroue !
Que je sente vibrer une fois dans ce cœur
Quelque chose de mieux que le doute moqueur !
La colère est un peu sœur de l'enthousiasme.

PHILIPPE, tristement.

Laisse-moi me griser de mon propre sarcasme !
J'ai besoin, m'irritant contre mes vrais instincts,
Que le bien et le mal ne me soient plus distincts.
Il est heureux, Hubert, celui que rien ne force
A faire avec soi-même un douloureux divorce,
Ou qui, répudiant sa meilleure moitié,
Ne ressent ni regrets, ni remords, ni pitié !

HUBERT.

Mais qui t'oblige, toi?...

PHILIPPE.

Je ne peux pas le dire...
Mais sois sûr cependant que le but où j'aspire
Est d'un homme de cœur, et que, l'ayant atteint,
Je me redresserai.

HUBERT.

Je n'en suis pas certain ;
Lorsque l'échine humaine a trop fait la courbette,
Elle en garde le pli, quoi que l'on s'en promette.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADAME HUGUET, en costume de ville.

HUBERT.

N'est-ce pas votre avis, madame ?

MADAME HUGUET.

Quel avis?

HUBERT.

Vous me voyez en train de prêcher votre fils,
Et de lui démontrer qu'aucune orthopédie
Aux déviations du cœur ne remédie.

MADAME HUGUET.

Vous pourriez bien garder pour vous vos almanachs.

HUBERT.

Et ne pas débaucher Philippe, n'est-ce pas?
Rétorquez mon sermon, je vous cède la chaire ;

Tirant sa montre.

J'ai pour l'heure qu'il est un rendez-vous d'affaire.

MADAME HUGUET, à part.

Je ne vous retiens pas.

HUBERT, fausse sortie.

Un mot : si par hasard
Madame Joulin vient avant notre départ,
Faites-moi le plaisir d'escamoter ma femme.

MADAME HUGUET.

Pourquoi donc, s'il vous plaît?

HUBERT.

Vous le savez, madame.

Il sort par la droite.

SCÈNE VII

PHILIPPE, MADAME HUGUET, puis MATHILDE.

MADAME HUGUET, s'asseyant au coin du feu.

Il a donc entendu quelques méchants propos
Sur cette pauvre damo? Ah! que les gens sont sots!
Comment faire? Elle vient tout à l'heure me prendre :
Si ce monsieur la trouve, il peut faire une esclandre!
Bah! je la recevrai dans ma chambre à coucher...
Mon gendre n'aura pas le droit de se fâcher.
Mais à quoi penses-tu, Philippe?

PHILIPPE, relevant la tête.

A rien, ma mère

MADAME HUGUET.

Ce fou ne t'a-t-il pas prêché quelque chimère?

PHILIPPE.

Non.

MADAME HUGUET.

Prends garde, il n'est pas homme de bon conseil.

Entre Mathilde par la gauche.

A Mathilde.

Tiens, voilà ton ruban; on n'a plus de pareil.

Que veux-tu ! tu mettras ce soir ton chapeau rose.

MATHILDE.

Je n'irai pas ce soir à l'Opéra — pour cause.

MADAME HUGUET.

Hubert n'a pas trouvé de places ?

MATHILDE.

Mon Dieu, non
Et nous en avons eu par monsieur Mamignon :
Il nous donne sa loge.

MADAME HUGUET.

Eh bien donc, quel obstacle
T'empêche de venir avec nous au spectacle ?

MATHILDE.

Ce serait accepter sa déclaration.

MADAME HUGUET, se levant.

Il t'a fait... ?

PHILIPPE, furieux.

L'insolent !

MADAME HUGUET.

Là là ! sans passion.

PHILIPPE.

Comment, sans passion ? quand ma sœur insultée
Par un drôle...

MADAME HUGUET.

Toujours cette tête exaltée !

PHILIPPE, prenant son chapeau.

C'est trop fort !

MADAME HUGUET.

Où vas-tu?

PHILIPPE.

Le souffleter, pardieu!

MADAME HUGUET, lui ôtant son chapeau.

Un duel? tu n'iras pas! réfléchissons un peu...

A Mathilde.

Le bon Dieu te bénisse avec ta confidence!

MATHILDE.

Qui pouvait soupçonner Philippe d'imprudence?

MADAME HUGUET.

Eh! ne le pique pas!... — Voyons, mon cher enfant...
Le duel est immoral et la loi le défend.

PHILIPPE.

Rends-moi mon chapeau.

MADAME HUGUET.

Non! ne fais rien par colère.
Qu'est-ce donc? à ta sœur Mamignon cherche à plaire?
N'y réussissant pas, il est assez puni,
Et l'honneur de ta sœur n'en reste pas terni.

PHILIPPE.

Mais la seule entreprise est une atteinte au nôtre,
Que je dois supporter de lui moins que d'un autre;
Car il est d'autant plus insolent en ceci,
Qu'il peut par l'intérêt me croire à sa merci.
Boutiquier enrichi! paltoquet! plate engeance
Qui veut singer chez moi les mœurs de la Régence,
Je vais te faire voir avec quatre soufflets
Que le monde n'est pas composé de valets!

MATHILDE.

Bien, Philippe, très bien !

MADAME HUGUET.

Voilà qu'elle le flatte !
— Fais battre ton mari si tu veux qu'on se batte !
C'est son affaire, en somme, à cet époux chéri.

PHILIPPE.

C'est l'affaire du frère autant que du mari.

MADAME HUGUET.

Hubert l'aura mordu, pour sûr. Il déraisonne !

MATHILDE, à madame Huguet.

Rassure-toi, ce n'est l'affaire de personne,
Et j'aurais apaisé Philippe tout d'abord
Si je n'avais pas pris plaisir à son transport.
— Mon frère, donne-moi ta main, que je la serre
Mais il faut rengainer : tu n'as pas d'adversaire.
La déclaration que tu veux châtier
Est faite de façon à se pouvoir nier.
Si piteuse en un mot, si timide et cafarde
Que j'aurais fort bien pu ne pas y prendre garde,
Si son modeste auteur ne m'eût ouvert les yeux
Au moyen d'un avis non moins mystérieux.
Bref, sa témérité consiste en un passage
De roman, souligné pour mon petit usage.
Ce n'est pas là matière à lui percer le flanc.

PHILIPPE.

A force d'être bête, il est moins insolent.
Je me contenterai de lui dire à l'oreille...

MADAME HUGUET.

Fais-t'en un ennemi, va ! Je te le conseille !

Tu ne sais qu'inventer pour te nuire aujourd'hui.
Après monsieur Joulin, c'est ton plus sûr appui ;
Et, puisqu'il n'a rien fait qui vaille un coup d'épée,
Ayons l'air d'ignorer sa petite équipée.

PHILIPPE.

Je ne veux pourtant pas qu'il se mette en l'esprit
Que ma sœur, ayant lu son livre, n'a rien dit.

MATHILDE.

Point ne faut pour cela casser la moindre vitre.
La déclaration est au dernier chapitre ;
Le roman n'aura pas été fort de mon goût,
Et je n'aurai pas pu le lire jusqu'au bout.

PHILIPPE, contrarié.

A la bonne heure.

MADAME HUGUET.

On dirait qu'il regrette
Cette solution pacifique et discrète.

PHILIPPE.

Mon regret, chère mère, est d'une autre façon :
Je trouve que j'entends trop aisément raison :
Je ne suis pas assez absurde pour mon âge.

MADAME HUGUET.

Un beau sujet de plainte! et c'est vraiment dommage.

PHILIPPE.

Tu ne me comprends pas. Va, c'est un grand malheur
Lorsque l'on a l'esprit moins jeune que le cœur.

MADAME HUGUET.

Ah çà! mon cher enfant, je suis presque inquiète
De te voir à ce point hors de ton assiette.

LA CUISINIÈRE, entre-bâillant la porte de droite.

C'est madame Joulin.

MADAME HUGUET.

Faites entrer chez moi.
J'y vais. — Vois-tu, le sang te tourmente, je croi.

Elle sort par la droite.

SCÈNE VIII

PHILIPPE, MATHILDE.

PHILIPPE.

Elle se doute peu de ce qui me tourmente.

MATHILDE.

Mais je m'en doute, moi. Cyprienne est charmante.

PHILIPPE.

Eh bien, oui, je l'adore! et d'un amour ardent,
D'un amour enfermé, muet, sans confident...
Tiens, chère sœur, merci, de m'avoir ouvert l'âme,
Merci! j'avais besoin d'une issue à la flamme!
J'ai besoin d'épancher le dernier sentiment
Qui me sépare encor de l'avilissement!
Oui, toute ma jeunesse est là réfugiée :
C'est à ce noble amour que je l'ai confiée;
C'est lui qui me la garde! il n'est pas mon bonheur
Seulement, mais encor ma vertu, mon honneur!
— Aussi je le dérobe aux conseils de ma mère
Comme au souffle du nord une plante de serre...

MATHILDE.

Pourtant, un jour ou l'autre, il faudra lui parler.

PHILIPPE.

Oui, mais quand il sera trop tard pour reculer.
Quand son travail sur moi n'aura plus le passage
Entre ma confidence et notre mariage.

MATHILDE.

Eh bien, parle aujourd'hui; mariez-vous demain.

PHILIPPE.

Y penses-tu, ma sœur?

MATHILDE.

Pourquoi pas ?

PHILIPPE.

Et du pain?

MATHILDE.

Vous auriez à vous deux cinq mille francs de rente.

PHILIPPE.

Juste de quoi loger au fond d'une soupente.

MATHILDE, souriant.

L'amour est un palais.

PHILIPPE.

Palais vite écroulé
Quand le besoin s'y trouve avec nous installé.

MATHILDE.

Pour être heureux, Philippe, en bonne conscience,
Il ne te manque rien... qu'un peu d'imprévoyance.

PHILIPPE.

Je donnerais beaucoup pour en savoir moins long,
J'en conviens. Ma jeunesse a perdu son aplomb,
Et marche désormais d'une allure douteuse

Entre la passion et la raison boiteuse.
Il ne me reste plus qu'à les mettre d'accord;
C'est le but où je tends d'un patient effort,
Et je demanderai la main de Cyprienne
Le jour où je tiendrai ma fortune en la mienne,
Mais pas avant; je suis sur ce point affermi.

LA CUISINIÈRE, entrant par la droite.

Une lettre pour vous.

Elle sort.

PHILIPPE.

De Joulin.

Il lit.

« Cher ami,
L'affaire Durousseau pousse une belle tige :
J'apprends qu'en dépouillant l'héritage en litige
On trouve des valeurs pour six cent mille francs.
Bonne aubaine pour vous comme pour les parents;
Votre adversaire appelle... » Ah! ma fortune est faite!
J'ai le pied sur l'échelle et peux monter au faîte!
Cette fois, le procès retentira partout.
Eh parbleu! je franchis deux échelons d'un coup,
Car, au Palais posé, je deviens sans conteste
Avocat du chemin de Louvain... et le reste!
Hein, dis-donc! Si j'avais souffleté Mamignon!
Mais comprends-tu ma joie? O mon procès mignon!
Je puis avant un an épouser Cyprienne!

MATHILDE.

Pourquoi pas sur-le-champ?

PHILIPPE.

Tu reprends ton antienne.
Mais, chère sœur, il faut nous assurer d'abord
Que ce bon coup de vent durera jusqu'au port.

MATHILDE.

Et, s'il ne dure pas, ta passion renonce?

PHILIPPE.

Elle attend.

MATHILDE.

Est-ce là ta dernière réponse?

PHILIPPE.

Oui, certe, et je la tiens pour conforme au bon sens.

MATHILDE.

Engage l'avenir, du moins.

PHILIPPE.

Oh! j'y consens,
Et je vais de ce pas... Non, c'est une sottise!
Autant vaut sur-le-champ la conduire à l'église;
Le mot d'amour lâché nous y mène tout droit,
Nous voyant tous les jours, vivant sous même toit,
Et la position serait tellement fausse
Qu'il faudrait l'abréger en avançant la noce.

MATHILDE.

Tu recules?

PHILIPPE.

Je peux m'engager autrement.
C'est sa fête demain...

MATHILDE.

Et celle de maman.

PHILIPPE.

Oui. Je vais acheter une bague pour elle,
Pour ma mère un bijou quelconque, une dentelle...
Elle saura par toi, mais par toi seulement,

Que la bague à mes yeux est un engagement.
Nous pourrons de la sorte attendre l'échéance
Sans être embarrassés de notre contenance.

MATHILDE.

Ton bon sens éternel à rien ne fait quartier.

PHILIPPE.

Va trouver Cyprienne.

MATHILDE.

Et toi le bijoutier.

La toile tombe.

ACTE TROISIÈME

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE

Madame Huguet est assise au premier plan à droite dans un fauteuil et lit. Mathilde entre par la droite en toilette de ville, s'approche de madame Huguet, et regardant par-dessus sa tête :

MATHILDE.

Quoi! tu lis ce roman où Mamignon...?

MADAME HUGUET.

Sans doute ;
Autant en profiter pour ce que cela coûte.

MATHILDE, *jetant son manchon sur le canapé.*

Oui, c'est toujours cela de pris sur l'ennemi.
Est-il réellement ennuyeux?

MADAME HUGUET.

A demi.
C'est brutal, c'est trop vrai ; ça vous attriste presque.

MATHILDE, *déposant son châle et son chapeau sur la table.*

Oui, n'est-ce pas, pour peu que l'on soit romanesque?

MADAME HUGUET.

Ma fille jette aussi sa pierre en mon jardin?
Laisse à monsieur Hubert ce mauvais ton badin.

MATHILDE.

Injuste! quand s'est-il permis même un sourire
A ton encontre?

MADAME HUGUET.

On sait ce que parler veut dire.
Tu ne prétendras pas qu'il raffole de moi?

MATHILDE.

Que ta prévention est de mauvaise foi!
Voyons! invite-t-on les gens qu'on n'aime guère
A passer avec soi tout l'été dans sa terre?

MADAME HUGUET.

C'est le moins qu'il m'admette ainsi de temps en temps
A rendre mes devoirs à mes petits-enfants.

MATHILDE.

Tiens, on ne sait comment ni par quel bout te prendre!
Dis franchement qu'il a le tort d'être ton gendre,
Et n'en parlons plus.

MADAME HUGUET.

Soit.

MATHILDE, l'embrassant.

Va, méchante maman!
Tout cela, c'est la faute à ce maudit roman.
Renvoie à Mamignon ce fauteur de querelles.

MADAME HUGUET.

Je pense qu'il viendra savoir de tes nouvelles
J'ai fondé ton absence hier à l'Opéra

Sur la migraine...

MATHILDE.

Alors, il est sûr qu'il viendra.
Je lui rendrai son livre et son cœur.

MADAME HUGUET.

Mais, ma fille,
Ne va pas le froisser.

MATHILDE.

Ne crains rien.

MADAME HUGUET.

Sois gentille.
Au contraire.

MATHILDE.

Ah! non, non!

MADAME HUGUET.

Pourquoi donc, mon enfant?
Est-ce en se gendarmant toujours qu'on se défend?
La vertu qui sourit sied bien aux lèvres roses.

MATHILDE, très sérieuse.

Il ne faut pas jouer avec certaines choses.

MADAME HUGUET, gravement.

Vraiment? — Si c'est ainsi, tu fais bien, bats-lui froid.

MATHILDE.

C'est mon intention, chère mère, et mon droit.

MADAME HUGUET.

Ajoute : et ton devoir. — Ma pauvre sensitive!
J'avais depuis longtemps prévu ce qui t'arrive.

MATHILDE.

Que m'arrive-t-il donc ?

MADAME HUGUET.

Je le savais bien, moi,
Que cet agriculteur n'était pas fait pour toi.
Que tu ne l'aimes plus, je le comprends de reste !
Mais, fût-il cent fois plus pesant, plus indigeste,
Je te dirais encor comme je te le dis :
Songe que son honneur est celui de tes fils.
Courage, mon enfant : notre rôle est immense !
Où le bonheur finit, notre vertu commence.

MATHILDE.

Courage, son honneur, le bonheur, la vertu...
Quel galimatias de tout cela fais-tu ?
J'adore mon mari.

MADAME HUGUET.

Ton mari ! tu plaisantes ?

MATHILDE.

Nullement.

MADAME HUGUET, se levant.

Qu'est-ce donc alors que tu me chantes ?
Du moment que ton cœur est si bien prémuni,
User et s'amuser d'un fat, c'est pain bénit.
C'est en tirant parti d'une pareille offense
Qu'une femme d'esprit sait en tirer vengeance.
Que te demande-t-on d'ailleurs ? Tout simplement
De laisser le plaisir de se croire charmant
A ce pauvre bonhomme.

MATHILDE.

Il me semble inutile
De faire aucun plaisir à ce vieil imbécile.

Je le trouve plaisant, ce galant très peu vert,
D'oser ne pas me croire amoureuse d'Hubert,
De se le figurer ainsi qu'un pauvre sire
A qui le ridicule irait comme de cire!
Je ne veux pas l'aider dans cette opinion.

MADAME HUGUET.

Au jugement d'un sot tu fais attention?

MATHILDE.

Je n'admets pas qu'un homme au monde, par ma faute,
Ne tienne pas Hubert en estime très haute;
N'est-ce pas être mal fidèle à son mari
De faire bon visage à quiconque en a ri?

MADAME HUGUET.

Il faut savoir parfois relâcher d'un principe.
Tu comprends bien qu'ici l'intérêt de Philippe...

MATHILDE.

Mais c'est uniquement pour notre cher garçon
Qu'à monsieur Mamignon j'épargne une leçon.

MADAME HUGUET.

Belle avance, ma foi, si tu lui fais la mine!

MATHILDE.

Je n'ai jamais été femme qui se domine.

MADAME HUGUET.

On sonne. — J'aime mieux que tu rentres chez toi
Que de le malmener.

MATHILDE.

Je l'aime aussi mieux, moi.

Elle sort par la gauche.

SCÈNE II

MADAME HUGUET, MAMIGNON.

MADAME HUGUET, lui tendant la main.

Je vous ai deviné, rien qu'au coup de sonnette

MAMIGNON.

J'ai donc une façon de sonner?...

MADAME HUGUET, s'asseyant sur le canapé.

Ferme et nette,

Comme il sied à la main d'un véritable ami.

MAMIGNON, s'inclinant.

Madame votre fille a-t-elle bien dormi?

MADAME HUGUET.

Très mal. La pauvre enfant a la tête si lourde,
Qu'elle est restée au lit.

MAMIGNON, regardant le châle et le manchon que Mathilde a laissés sur la table.

Ah! vraiment!

A part.

Quelle bourde!

MADAME HUGUET, suivant les yeux de Mamignon.

Son châle et son chapeau sont là depuis hier.

MAMIGNON.

Oh! je n'en doute pas.

MADAME HUGUET. a part.

Il en doute, c'est clair.

Haut.

Je pense qu'elle dort, et cependant j'hésite
A la priver ainsi d'une bonne visite.

MAMIGNON. très pincé.

Je connais à son mal un remède excellent,
Et je vais la guérir...

MADAME HUGUET.

Comment?

MAMIGNON.

En m'en allant.

MADAME HUGUET.

Ces jeunes gens! toujours quelque soin les réclame,
S'il s'agit de rester près d'une vieille femme!
Tenez, c'est très vilain; je veux vous faire affront.
Vous êtes tous taillés sur le même patron!

MAMIGNON, flatté.

Mais, madame...

MADAME HUGUET.

Je sais que votre ami Philippe
A ce travers du temps comme vous participe;
Je l'en gronde souvent, mais ne le retiens pas.
Allez à vos plaisirs, allez, enfants ingrats.

MAMIGNON.

Je vous jure, madame...

MADAME HUGUET, se levant.

Oh! je ne vous demande
Aucune confidence après ma réprimande.

Mais, pour moi, si j'étais un mari, je sais bien
Que je vous fermerais ma porte, cher vaurien.

MAMIGNON, à part.

C'est bon signe déjà que la mère me craigne.
Si la migraine était un mensonge de duègne?

MADAME HUGUET, à part.

Il s'en ira charmé de lui-même : il suffit.

Haut.

Tenez, je prends pitié de votre air déconfit.
Adieu.

Elle lui tend la main.

MAMIGNON, à part.

Si par hasard Mathilde allait paraître,
Je me sens d'une audace à lui glisser ma lettre.

Haut.

Vous croyez qu'on m'attend?

MADAME HUGUET.

Oui, mon cher Mamignon.
Je le crois.

MAMIGNON, se rasseyant.

En restant, je vous prouve que non.

SCÈNE III

LES MÊMES. CYPRIENNE. entrant par la gauche.

CYPRIENNE.

Mathilde a laissé là... — Monsieur!

MAMIGNON.

Mademoiselle!

A part.

Elle est charmante aussi.

MADAME HUGUET.

Mathilde? que veut-elle?

CYPRIENNE.

C'est un manchon. Elle a quelque chose dedans.

MADAME HUGUET.

Quoi donc?

CYPRIENNE.

Probablement son mouchoir et ses gants :
Elle ne m'a rien dit, et, le jour de ma fête,
Je n'interroge pas de peur d'être indiscrète.

MAMIGNON. à part, prenant le manchon sur le canapé.

Voilà mon messager.

Il y fourre une lettre et le donne à Cyprienne.

Tenez.

CYPRIENNE.

Merci.

MADAME HUGUET.

Fais voir.

CYPRIENNE.

Non! tu n'aurais plus l'air surpris qu'il faut avoir.

MADAME HUGUET. cherchant à prendre le manchon.

Donne donc.

CYPRIENNE, se défendant.

Non, non!

MAMIGNON, à part.

Diable!

CYPRIENNE.

Au secours!

SCÈNE IV

LES MÊMES, HUBERT, par la droite.

HUBERT.

Quel vacarme!

CYPRIENNE, courant à lui, et se retournant vers madame Huguet.

Viens me dévaliser devant le bon gendarme!

MADAME HUGUET.

J'y renonce.

HUBERT.

Respect à la loi.

MAMIGNON, à part.

Brave époux,
Vers sa femme escortant la poste aux billets doux!

HUBERT, à Mamignon.

Mon intervention ayant la paix conclue
J'abdique mes pouvoirs, monsieur, et vous salue.

MAMIGNON.

Moi-même, j'attendais que justice eût son cours...

CYPRIENNE.

Vous attendiez aussi pour me porter secours.

MADAME HUGUET.

Cyprienne est bien gaie aujourd'hui.

CYPRIENNE.

C'est ma fête,
Chère tante, il faut bien que je me la souhaite.

HUBERT.

Et pourquoi voulez-vous qu'elle affecte un air froid ?
La gaîté lui sied bien.

CYPRIENNE.

Comme une bague au doigt !
C'est le mot... c'est le mot ! J'emporte mon trophée...
Adieu, messieurs.

HUBERT.

Adieu, chère petite fée.

Elle sort.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins CYPRIENNE.

MAMIGNON, *saluant pour s'en aller.*

Madame...

HUBERT.

Vous fuyez ?

MAMIGNON, *lui serrant la main.*

Au revoir.

HUBERT.

Non, adieu ;
Car nous partons demain.

MAMIGNON.

Demain?... quoi! vous, bon Dieu!
Si vite!

A part.

Maudit soit le départ qui m'évince!

HUBERT.

Vous ne saviez donc pas que je vis en province?

MAMIGNON.

Je vous croyais ici pour la saison au moins.

HUBERT.

Diable, mon cher monsieur, et mes blés? et mes foins?

MAMIGNON.

Je suis abasourdi, monsieur, de la nouvelle.

A madame Huguet.

La séparation doit vous être cruelle.

MADAME HUGUET.

Non, je pars avec eux.

MAMIGNON.

Vous nous quittez aussi?
Voilà Paris désert!

MADAME HUGUET.

Le mot est doux : merci!

MAMIGNON, à part.

Parbleu! je suis bien bête! Il faut que l'on m'invite.

Haut.

Que je voudrais, madame, être de votre suite,
Et pouvoir respirer l'air des champs près de vous!

HUBERT.

Bah! vous vous ennuîriez dans ce pays de loups.

MAMIGNON.

Quoi qu'il en soit, je vois partir toute ma joie
Pour ce vilain pays. — Est-ce loin?

HUBERT.

Près de Troye.

MAMIGNON.

En Champagne?

HUBERT.

Oui, monsieur. L'autre a péri, dit-on.

MAMIGNON.

Palsambleu! la rencontre est plaisante!

HUBERT.

En quoi donc?

MAMIGNON.

J'y dois aller moi-même avant peu. Mon notaire
Veut dans les environs que j'achète une terre.
J'hésitais, je l'avoue, à me mettre en chemin;
Mais dès que j'ai l'espoir de vous serrer la main...

HUBERT.

Nous serons très heureux, monsieur, de la visite.

MAMIGNON.

Eh bien, c'est convenu. Vous voyez : je m'invite!

HUBERT.

Je n'aurais point osé...

MAMIGNON.

Moi, je suis sans façon.

Pas de cérémonie au moins pour un garçon ?

HUBERT.

Soyez tranquille.

A madame Huguet.

Où donc est Mathilde ?

MADAME HUGUET.

Chez elle.

MAMIGNON.

Avec une migraine !...

HUBERT.

Ah ! mauvaise nouvelle !
Je vais la voir. — Adieu, monsieur.

MAMIGNON.

Non, sans adieu.

Hubert sort par la gauche.

SCÈNE VI

MAMIGNON, MADAME HUGUET.

MAMIGNON, à part.

Ma foi, j'ai manœuvré comme un vrai Richelieu.

MADAME HUGUET, à part.

Ah ! vous vous invitez sans façon chez mon gendre !
Je vais vous dégoûter, vieux fat, de vous y rendre.

MAMIGNON.

Charmant homme ! — Ce n'est qu'aux champs, en vérité,
Qu'on a cette franchise et cette aménité !

MADAME HUGUET.

Ne vous y fiez pas ; il n'est pas si champêtre
Ni si doux qu'au premier abord il peut paraître.

MAMIGNON. souriant.

Sa politesse est donc un masque ?

MADAME HUGUET.

Non. mon cher.
C'est un gant de velours sur une main de fer.

MAMIGNON. inquiet.

Quoi ! ce cultivateur... ?

MADAME HUGUET.

Est un vrai personnage
De roman ; le dernier baron du moyen âge :
Grand chasseur. grand tireur d'armes. grand batailleur...
Dans un salon. du reste. agréable railleur,
Mais n'entendant pas bien lui-même raillerie ;
Bref, modèle accompli de la chevalerie.

MAMIGNON. à part.

Diable ! dans un guêpier me serais-je engagé ?

SCÈNE VII

Les Mêmes. HUBERT.

HUBERT.

Vous êtes encor là ?

MAMIGNON.

Non !... je prenais congé.

HUBERT, lui montrant un siège.

Tout à l'heure.

MAMIGNON, à part, s'asseyant.

C'est vrai qu'il n'a pas l'air commode.

HUBERT.

Vous m'avez fait l'honneur, vous, un homme à la mode,
De vous prier chez nous...

MAMIGNON.

Oui, monsieur... oui... je croi...

A part.

Il a l'épaule énorme... il est plus fort que moi !

HUBERT.

Je viens d'en annoncer la nouvelle à ma femme,
Pour la réjouir.

MAMIGNON, à part.

Oui ! comptez-y, belle dame !
Moi ne pas me commettre avec ce sanglier !

HUGUET, tirant une lettre de sa poche.

Elle m'a répondu par ce petit papier...
Je ne sais ce qu'il chante, ou plutôt ce qu'il pleure.
Voyez.

MAMIGNON, à part.

Ciel !

MADAME HUGUET.

Quoi ?

HUBERT, lui donnant la lettre.

Lisez.

MAMIGNON, à part.

Voici ma dernière heure !

MADAME HUGUET, à part.

L'impertinent!... Comment prévenir un éclat?

HUBERT, à Mamignon.

Je suis doux par nature autant que par état,
Monsieur; je n'aime pas le tapage...

MAMIGNON, à part.

Il prélude
A la férocité par la mansuétude!

HUBERT.

Mais il est cependant des choses...

MAMIGNON, à part.

L'y voilà!

HUBERT.

Où l'homme le plus doux doit mettre le holà.

MAMIGNON, à part.

Ah! je vois dans ses yeux qu'il a réglé mon compte!

MADAME HUGUET.

Mathilde est à se croire offensée un peu prompte:
Je ne vois qu'un billet sans adresse.

MAMIGNON, à part.

Sauvé!

HUBERT.

Parbleu! dans son manchon ma femme l'a trouvé!

MAMIGNON.

Mais qui le lui portait ce manchon, je vous prie?

MADAME HUGUET.

Cyprienne.

MAMIGNON.

Eh bien donc ?

HUBERT.

Quelle plaisanterie !
Vous prétendez, monsieur, que ce billet d'amour
Etait pour ma cousine ?

MAMIGNON.

Oui, monsieur.

HUBERT.

Mais quel tour
Donnerez-vous... ?

MADAME HUGUET, à Mamignon.

Comment ! vous aimiez Cyprienne ?

HUBERT.

Allons donc ! qu'il nous montre un seul mot qui convienne.

MAMIGNON, prenant vivement la lettre entre les mains de madame Huguet.

Ah ! permettez ! chacun écrit à sa façon,
Et je ne souffre pas là-dessus de leçon.

MADAME HUGUET.

Mais, monsieur, ce système étrange de défense
Ne fait, envers nous tous, que changer votre offense ;
Si vos projets étaient honorables, pourquoi
Ne vous en être pas d'abord ouvert à moi ?
Glisse-t-on des billets aux filles qu'on respecte ?

MAMIGNON.

Ma conduite a peut-être été peu circonspecte ;
Mais mes intentions sont pures, c'est certain.
J'adore votre nièce et demande sa main.

A part.

Bah ! je trouverai bien moyen de m'en dédire.

MADAME HUGUET.

Qu'en dites-vous, Hubert ?

HUBERT.

Permettez-moi d'en rire :
Je ne me croyais pas si terrible.

MADAME HUGUET.

Comment ?

HUBERT.

Monsieur, pour m'échapper, va jusqu'au sacrement !

MAMIGNON.

Quoi ! monsieur !

MADAME HUGUET.

Vous doutez qu'il adore ma nièce ?

HUBERT.

Non pas ! mais d'un amour d'une nouvelle espèce,
D'un amour dont la peur aura fait tous les frais.

MADAME HUGUET.

C'est donc bien surprenant qu'il aime tant d'attraits ?

MAMIGNON, à Hubert.

Oui !

MADAME HUGUET.

Son bonheur ici n'a-t-il pas tous les gages ?

MAMIGNON.

Là !

MADAME HUGUET.

N'est-ce pas le lot d'un homme entre deux âges
Qu'une femme où l'on voit cet accord précieux
D'une jeunesse en fleur et d'un cœur sérieux?

MAMIGNON.

Ah! mais!...

MADAME HUGUET.

La pauvre fille, à douze ans orpheline,
A subi du malheur la rude discipline;
Et son esprit, maté par la vie au début,
Aux chimères du cœur n'a pas payé tribut.

MAMIGNON, à part.

Tiens, tiens!

MADAME HUGUET.

Elle s'est fait un programme modeste
Où le devoir tient plus de place que le reste,
Et les moindres bonheurs qui lui viendront en sus,
Comme grâces d'en haut seront d'elle reçus.

MAMIGNON, à part.

Par ma foi, si c'est vrai, je joue à qui perd gagne.

MADAME HUGUET.

C'est une véritable et sincère compagne,
Et monsieur Mamignon ne peut mieux s'engager.

MAMIGNON, à Hubert.

Le fait est qu'il est temps bientôt de me ranger.

HUBERT.

Ah! certes!

MAMIGNON.

Je suis las de courir l'aventure.

HUBERT.

Je le crois.

MAMIGNON, *s'animant peu à peu.*

J'ai besoin d'une affection pure ;
J'ai trop longtemps suivi ces sirènes sans foi
Qui prenaient mon argent et se moquaient de moi.
J'aime mieux rendre heureuse une jeune personne
Sage, bien élevée, aussi belle que bonne,
Chez qui, pour mon argent, je trouverai du moins
De la fidélité, des enfants... et des soins.

HUBERT.

Il est vrai.

MAMIGNON.

Sans compter l'honneur d'une alliance
Qui donne à ma fortune un vernis d'élégance,
Chère tante !

MADAME HUGUET.

Un moment ! vous avez mon aveu,
Mais ce n'est pas assez pour être mon neveu.

MAMIGNON.

Intercédez pour moi, madame, aujourd'hui même.

MADAME HUGUET.

Oui, je vous le promets.

MAMIGNON.

Mon bonheur est extrême.
Je me sens rajeuni, je me sens plein de feu !
Je reviendrai demain savoir mon sort. Adieu.

Il sort par la droite.

SCÈNE VIII

MADAME HUGUET, HUBERT.

MADAME HUGUET.

Voilà pour la famille une bonne fortune!

HUBERT.

A sa mésaventure il ne tient pas rancune.

MADAME HUGUET.

Comment?

HUBERT.

Il aurait droit d'être contrarié ;
Entrer en séducteur et sortir marié!

MADAME HUGUET.

Mathilde se trompait : il aime Cyprienne.
Je n'en veux pas douter.

HUBERT.

C'est d'une âme chrétienne.
Au surplus. il le croit lui-même. bon garçon.
Vous l'avez empaumé de la belle façon!

MADAME HUGUET.

Empaumé!

HUBERT

C'est le mot.

MADAME HUGUET.

Je ne suis pas très prude,
Mais je ne conçois pas cette étrange habitude,

Puisqu'en somme les mots ne sont qu'un vêtement,
De n'en pas habiller les choses décemment.

HUBERT.

Je n'y reviendrai plus, et retiens le précepte.
Mais vous flatteriez-vous que Cyprienne accepte ?...

MADAME HUGUET.

Un parti magnifique, inespéré, parfait ?
Ne lui croyez-vous pas le cœur libre ?

HUBERT.

Si fait.
Mais est-ce une raison pour se vendre?

MADAME HUGUET.

Se vendre?
Mon Dieu, quel Patagon vous êtes, mon cher gendre!
Quel homme subversif des usages reçus!
N'allez pas sur ce ton la prêcher là-dessus,
Je vous prie.

HUBERT.

Il n'est pas besoin que je la prêche :
Elle est de sa nature aux bassesses revêche.

MADAME HUGUET.

Bassesses! — Non, tenez, ne vous en mêlez point.

HUBERT.

Je ne demande, moi, qu'à rester dans mon coin.

SCÈNE IX

LES MÊMES, PHILIPPE, entrant par la droite.

MADAME HUGUET.

Philippe!... Pas un mot!

PHILIPPE, très gai.

Que vois-je? oh! l'indiscrète!
En plein salon!

MADAME HUGUET.

Eh bien, quoi?

PHILIPPE.

Le jour de ta fête?
Mais a-t-on jamais vu? Passez votre chemin,
Curieuse!

Il la prend par la taille et la pousse vers sa chambre.

MADAME HUGUET, se débattant.

Philippe!... es-tu fou?... grand gamin!

SCÈNE X

HUBERT, PHILIPPE, revenant en scène.

PHILIPPE va à la porte de droite et fait entrer un commissionnaire chargé de pots de fleurs.

Mettez ça là.

HUBERT.

Des fleurs!

PHILIPPE.

Semons-en l'existence!

Le commissionnaire sort.

Arrangeons ce jardin.

HUBERT.

Tu t'es mis en dépense.

PHILIPPE.

Dis que je ne suis pas un fils délicieux,
Un modèle de fils!

HUBERT.

Mais point respectueux.
Tu traites un peu trop ta mère en camarade.

PHILIPPE, arrangeant les fleurs sur la table.

Ah! mon cher, le respect filial est malade,
Et notre siècle en est bien déshabitué!

HUBERT.

Est-ce quatre-vingt-neuf aussi qui l'a tué?

PHILIPPE.

Certe! en émancipant follement la jeunesse
Par l'abolition du susdit droit d'aînesse:
La discipline a fui la famille sans chef...
Mais ne rabâchons pas là-dessus derechef!
Passe-moi ce rosier. — Il n'est plus de bastilles,
Nargue du droit d'aînesse et mangeons des lentilles!
Du respect de son fils un père exproprié
Touche une indemnité d'ailleurs en amitié!

HUBERT.

Je ne conseille pas à mes fils ce commerce.

PHILIPPE.

Eh bien, moi, si j'en ai, des fils... et je me berce

De l'espoir d'en avoir...

A part.

Dans un an et demi.

HUBERT.

Eh bien, que feras-tu?

PHILIPPE.

Je serai leur ami.

HUBERT.

Ami, soit; mais ami respecté.

PHILIPPE.

Par le diable!
Pour être respecté, serai-je respectable?

HUBERT.

Pourquoi pas?

PHILIPPE.

Ce n'est plus très facile aujourd'hui
Que l'on vit pêle-mêle en un même réduit.

HUBERT.

Bah!

PHILIPPE.

Que peut devenir la majesté des pères
Quand ils ont forcément leurs enfants pour compères
Dans les mille tracas, les mille expédients
Qui du luxe bourgeois sont les ingrédients?
C'est ainsi, que veux-tu!

HUBERT.

Je veux que nul n'affiche
Un faste ridicule alors qu'on n'est pas riche.

PHILIPPE.

Oui! depuis qu'il n'est plus de démarcations,
Tâche de mettre un frein à nos prétentions!
On a le rang qu'on tient en l'absence de caste,
Mon bon; le classement s'établit sur le faste,
Et, du moment qu'on est tout ce que l'on paraît,
Chacun veut ardemment paraître plus qu'il n'est,
C'est tout simple! aussi vois comme le luxe gagne!

HUBERT.

Que j'ai raison alors de vivre à la campagne!

PHILIPPE, montrant la table où il a arrangé les fleurs.

L'autel est prêt, allons chercher la sainte.

HUBERT.

Allons!

Ils se dirigent vers la chambre de madame Huguet.

SCÈNE XI

LES MÊMES, JOULIN, entrant par la droite.

JOULIN.

Deux mots, Philippe.

PHILIPPE, à Hubert, sur la porte.

Va, je suis sur tes talons.

Hubert sort, Philippe rentre en scène.

Quelle mine lugubre!

JOULIN.

Ah! mauvaise nouvelle!

PHILIPPE.

Comment! n'est-il pas sûr que l'adversaire appelle?

JOULIN.

Si fait, mais il a pris le bâtonnier.

PHILIPPE.

Tant mieux!
Le combat en sera d'autant plus glorieux,
Et, vainqueur ou vaincu, l'honneur de cette lutte
Achève de poser un homme qui débute.

JOULIN.

Oui; mais votre client, vous craignant inégal
A ce rude jouteur, a pris Léon Duval.

Philippe s'assied accablé.

Courage, mon ami, courage! ce déboire
Des jeunes avocats est la commune histoire.
Le coup est difficile à porter, c'est certain!
Mais c'est votre jeunesse et non vous qu'il atteint.

PHILIPPE, se relevant violemment.

Ma jeunesse! — Quand donc finira ma jeunesse?

JOULIN.

Cela n'empêche pas qu'on ne vous reconnaisse
Un vrai talent; on sait tout ce que vous valez,
Et c'est pour mieux sauter qu'ici vous reculez.

PHILIPPE.

Non! ne me leurrez pas de fausses espérances.
Faites-moi nettement le bilan de mes chances
J'ai besoin de savoir juste à quoi m'en tenir.

JOULIN.

J'ai foi dans votre force et dans votre avenir.

PHILIPPE.

Vous ne répondez pas.

JOULIN.

Que voulez-vous qu'on dise?...

PHILIPPE.

C'est vrai; ma question est vague. Je précise :
Supposez que l'on m'offre une position
En dehors du Palais... l'administration,
Par exemple; au barreau faut-il que je renonce?

JOULIN.

Vous l'offre-t-on?

PHILIPPE.

Je dois rendre aujourd'hui réponse.

JOULIN.

Eh bien, n'hésitez pas, acceptez haut la main.

PHILIPPE, avec angoisse.

Je n'ai donc nul espoir de faire mon chemin?

JOULIN.

Dame! si vous n'avez pour salut d'autre planche
Que moi...

PHILIPPE, avec un sourire forcé.

Votre amitié branlerait-elle au manche?

JOULIN.

Non pas... mon amitié vous restera toujours.
Mais les événements peuvent prendre tel cours,
Il peut se présenter telle vicissitude...
Enfin, je puis songer à vendre mon étude.

PHILIPPE.

Mais d'ici là...

JOULIN.

Mon Dieu, s'il faut vous dire tout...

PHILIPPE.

Vous êtes en marché?

A part.

Voilà le dernier coup.

JOULIN.

Ça, mon cher, c'est encore un secret; inutile
De vous recommander...

PHILIPPE, accablé.

Oui, oui, soyez tranquille.

JOULIN.

Il nous reste à régler le mode de paîment,
Et nous terminerons demain, probablement.
Pour vous, puisqu'on vous ouvre autre part une porte...

PHILIPPE.

Eh! l'on ne m'ouvre rien!

JOULIN.

Le diable vous emporte!
On ne tend pas aux gens un traquenard pareil!
— Ce que je vous ai dit n'est d'ailleurs qu'un conseil
Que vous ne devez pas prendre au pied de la lettre;
J'étais dans l'hypothèse où vous vouliez me mettre;
J'ai cru... mais du moment qu'il n'en est rien... Morbleu!
Pourquoi me tendre un piège! Arrangez-vous! Adieu.

Il sort.

SCÈNE XII

PHILIPPE, seul. Après un silence.

O jeunesse! âge heureux, âge de la victoire,
Dont notre siècle a fait un cas rédhibitoire!
Tes prénoms étaient Force et Domination,..
Aujourd'hui, c'est Faiblesse, Obstacle, Exclusion!
— Je suis perdu!

SCÈNE XIII

PHILIPPE, MADAME HUGUET, MATHILDE, CYPRIENNE, HUBERT.

MADAME HUGUET.

Philippe, eh bien?...

PHILIPPE.

Ah! oui... la fête!

CYPRIENNE, à part.

Comme le cœur me bat!

PHILIPPE, remettant un petit écrin à sa mère.

Tiens. Je te la souhaite
Bien heureuse!

MADAME HUGUET, l'embrassant.

Merci, mon cher enfant, merci.

PHILIPPE, donnant un écrin à Cyprienne.

Et je te la souhaite à toi, cousine, aussi,

CYPRIENNE, ouvrant l'écrin, bas, à Mathilde.

Ce n'est pas une bague...

MATHILDE, bas.

Il s'est trompé de boîte.

MADAME HUGUET, à Philippe.

Ta bague, mon ami, m'est un peu trop étroite.

MATHILDE.

C'est qu'elle est pour un doigt plus mince.

PHILIPPE, avec effort.

Tu pourras

La changer pour une autre.

CYPRIENNE, bas, à Mathilde.

Il ne se trompait pas!

La toile tombe.

ACTE QUATRIÈME

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE

MATHILDE, CYPRIENNE, HUBERT.

HUBERT, à Cyprienne.

Si la position qu'il attend de pied ferme
Tarde trop, il faut bien que l'attente ait son terme ;
Se soumettra-t-il pas de guerre lasse, un jour,
A faire un mariage étranger à l'amour ?

MATHILDE, de même.

Mais qu'il atteigne ou non le but qu'il veut atteindre,
Le même résultat me paraît fort à craindre.
Une fois enrichi, son appétit d'argent
N'aura-t-il pas grandi, comme on dit, en mangeant ?
Et trouvera-t-il pas la tendresse importune,
Qui voudrait l'empêcher de doubler sa fortune ?

HUBERT.

Mais, sans nous occuper de ce double péril,
Quelle position maintenant te fait-il ?

Demandée aujourd'hui, demain contremandée,
Comment acceptes-tu d'être ainsi marchandée?

MATHILDE.

Il n'attend pas de toi grande félicité,
S'il croit la trop payer d'un peu de pauvreté.

HUBERT.

Qu'il s'explique. S'il t'aime et sans toi ne peut vivre,
C'est lui qu'il faut sauver des combats qu'il se livre ;
Et, s'il n'est pas au fond autrement amoureux,
C'est toi qu'il faut sauver d'un espoir dangereux.

MATHILDE.

L'occasion, d'ailleurs, vient sans qu'on la commande :
De monsieur Mamignon soumets-lui la demande,
Comme une sœur qui cherche un conseil fraternel.
Certe, à sa loyauté ce n'est point faire appel ;
Tu laisses à son choix entière latitude,
Et ne contrains par là que son incertitude.

HUBERT.

S'il te dit d'accepter ou refuse conseil,
— C'est tout un, n'est-ce pas, en un sujet pareil ? —
Tu sais sur quoi compter, tu sais quel parti prendre.

MATHILDE.

L'instant est bien choisi pour rompre sans esclandre,
Notre départ étant pour ce soir arrêté.

HUBERT.

Au lieu de ne passer chez nous qu'un mois d'été,
Tu restes, tout est dit ; et, si quelqu'un y songe,
Madame Huguet se charge aisément d'un mensonge.

CYPRIENNE.

Vous êtes bons tous deux !

HUBERT.

Nous te consolerons !
Ce sera du malheur, si dans nos environs
Il ne se trouve pas quelque brave jeune homme
Plus noble au fond du cœur que ton faux gentilhomme.

CYPRIENNE.

Je ne me marîrai jamais, mes bons amis;
Je mourrai près de vous, si cela m'est permis,

A Mathilde.

Et laisserai mon bien à ta petite Edmée,
Afin qu'elle soit riche assez pour être aimée !
Mais nous calomnions peut-être mon cousin.

HUBERT.

Hum ! nous verrons bientôt.

LA CUISINIÈRE. entre-bâillant la porte de droite.

Voici monsieur Joulin.

MATHILDE.

Qu'il entre.

A Hubert.

Reçois-le.

A Cyprienne.

Viens achever nos caisses.

HUBERT.

Enfant ! je vois des pleurs dans ces yeux que tu baisses.
Du courage !

CYPRIENNE.

J'en ai... mais laissez-moi pleurer.

Elle sort avec Mathilde par la gauche.

SCÈNE II

HUBERT, puis JOULIN.

HUBERT, seul.

Philippe est un fier sot de ne pas l'adorer !

Entre Joulin.

Bonjour, monsieur.

JOULIN.

Je viens dans un moment critique :
Vous partez aujourd'hui, m'a dit la domestique ?

HUBERT.

C'est vrai.

JOULIN.

Philippe est-il du voyage ?

HUBERT.

Non, non.
Ces trois dames n'auront que moi pour compagnon.
Philippe dans huit jours nous rejoindra... peut-être.

JOULIN.

Je venais lui parler d'affaire, au jeune maître ;
Mais, puisqu'il ne part pas, je reviendrai demain.

HUBERT.

Le voici justement.

Entre Philippe par la droite.

Je vous serre la main.
Vous avez à causer ; ma malle me réclame...

JOULIN.

Bon voyage, monsieur. Mes respects à madame.

Hubert sort par la gauche.

SCÈNE III

JOULIN, PHILIPPE.

JOULIN.

Eh bien, comment vous va depuis hier, mon ami?
L'appétit est-il bon? avez-vous bien dormi?

PHILIPPE.

Vous êtes gai, monsieur.

JOULIN.

Parbleu, vive la joie!
Il est doux de sauver un homme qui se noie.

PHILIPPE.

Qu'entendez-vous par là?

JOULIN.

Je me fais recevoir
De la société des naufrages ce soir.

PHILIPPE.

Vous me faites mourir. Qu'apportez-vous?

JOULIN.

La perche.
Oui, mon cher, depuis hier je songe à vous : je cherche,
Et je viens de trouver.

PHILIPPE.

Mais quoi ?

JOULIN.

Votre salut.
Voici la chose enfin sans détour superflu :
Avec mon acquéreur je n'ai pas pu m'entendre
Sur les arrangements qui nous restaient à prendre ;
Il a voulu jouer au fin et barguigner ;
Bref, nous venons de rompre au moment de signer.

PHILIPPE.

Vous gardez votre étude ?

JOULIN.

Allons donc ! quelle idée !
A quitter le Palais ma femme est décidée ;
Je commence moi-même à le prendre en horreur.
Et nous avons en vue un nouvel acquéreur.

PHILIPPE.

Alors !...

JOULIN.

Attendez donc, impétueux jeune homme !
C'est un de vos amis intimes...

PHILIPPE.

Qui se nomme ?

JOULIN.

C'est un jeune avocat sans cause et sans argent,
Mais instruit, sérieux, actif, intelligent,
Dont j'ai su démêler la valeur peu commune
Et dont ma confiance aura fait la fortune.
Il est loin de prévoir ce coup miraculeux,
Et se nomme, en un mot, Huguet de Champsableux.

PHILIPPE.

Moi, monsieur, moi?

JOULIN.

Vous-même. Eh bien, mon camarade,
Est-il de votre goût, le mot de ma charade?

PHILIPPE.

Vous êtes mon Sauveur!

JOULIN.

Je le savais bien, moi!

PHILIPPE.

Non, vous ne savez pas tout ce que je vous doi!
J'étais au désespoir depuis hier en proie...
Je suis ivre à présent, je suis ivre de joie!

JOULIN.

O jeune ambitieux!

PHILIPPE.

Moi, de l'ambition?
Non, non! c'est de l'amour, c'est de la passion!

JOULIN.

Je comprends : les parents vous refusaient la fille,
Et maintenant...

PHILIPPE.

Mais non : elle n'a de famille
Que nous... C'est ma cousine.

JOULIN, très froid.

Elle n'a pas le sou?

PHILIPPE.

Que m'importe, à présent?

JOULIN.

Mon cher, vous êtes fou;
Il m'importe beaucoup, à moi vendeur. Mon gage,
Si vous prenez ma charge, est votre mariage.
En avez-vous un autre à m'offrir? Non? Eh bien,
Il est tout naturel que j'y tienne, et j'y tien.

PHILIPPE.

Vous aviez, disiez-vous, confiance!

JOULIN.

Absolue...
Mais diable! cet amour est une moins-value;
Le capital fictif que vous représentiez
Est amoindri par là d'une de ses moitiés.
De la plus promptement réalisable encore!
Le talent, le travail, c'est bien : je les honore;
Mais, en somme, on ne sait ni qui vit ni qui meurt,
Et si vous n'êtes pas une dot, serviteur!

PHILIPPE.

Alors, n'en parlons plus.

JOULIN.

Mon étude rapporte
Quarante mille francs en moyenne...

PHILIPPE.

Qu'importe!

JOULIN.

Je vous la vends trois cents : votre intérêt déduit,
C'est vingt-cinq mille francs nets qu'elle vous produit.

PHILIPPE.

A quoi bon ce détail?

JOULIN.

Je vous trouve une fille,
Là, de cent mille écus, suffisamment gentille ;
Vous me versez la dot ou moitié seulement
Si vous voulez garder un fonds de roulement.

PHILIPPE.

Mais puisque je vous dis que j'aime ma cousine !

JOULIN.

J'entends bien, j'entends bien. Sans vivre de lesine,
En plaçant tous les ans vingt mille francs au plus,
Vous rentrez, en douze ans, dans vos cent mille écus ;
Vous revendez alors, si le repos vous tente ;
Vous avez quarante ans, dix mille écus de rente,
Bon pied, bon œil, tout bon ! et vous vous amusez.
Voilà, mon cher ami, ce que vous refusez
Sur ce, bonsoir.

PHILIPPE.

Adieu !

JOULIN va jusqu'à la porte, s'arrête et revient à Philippe.

Mais, animal stupide...
Car c'est exaspérant un pareil suicide !
Quel est votre projet, votre espoir, votre plan ?
Je vous dis, à mon tour, faites votre bilan !

PHILIPPE.

J'attends tout du hasard et de ma patience.

JOULIN.

Innocent !... Croyez-en ma vieille expérience :
Le hasard ne peut pas en compte être passé.
Il vous faudra dix ans pour être un peu lancé,
Dix ans d'obscurité, de déboires, de gêne !
C'est par affection que je vous morigène...

Que vous preniez ou non mon étude, parbleu !
Le placement, mon cher, m'en embarrasse peu ;
J'ai vingt occasions à retrouver pour une
De vendre à des gaillards, comme vous, sans fortune,
Car, étant donnés l'âge et la position,
Je ne connais que vous de votre opinion.
Les autres savent bien qu'espérer autre chose
C'est se casser le nez contre une porte close,
Et qu'il n'est aujourd'hui de *Sésame ouvre-toi*.
Qu'une dot bien sonnante, avec ou sans remploi.
Aussi que cherchent-ils, tous les gens de votre âge ?
Que font-ils ? Regardez : un riche mariage !
Et cela seul devrait suffire à vous prouver
Que c'est le seul moyen pratique d'arriver.

PHILIPPE.

Cela ne prouve rien, sinon que dans leur âme
Ceux-là n'ont jamais eu le culte d'une femme.

JOULIN.

Ceux-là, que vous traitez d'esprits froids et prudents,
Sont jeunes comme vous et comme vous ardents.
Croyez bien qu'ils ont eu leur jeunesse mutine.
Et qu'ils ont commencé par aimer leur cousine ;
Car personne jamais n'a de gaîté de cœur
Rêvé le mariage en dehors du bonheur.
Et nous débutons tous par cette erreur commune
Que c'est un but, et non un moyen de fortune...
Mais la réalité, qui ne badine pas,
Vient nous prendre au collet et nous remettre au pas ;
On résiste, on se cabre, on s'insurge, on s'indigne ;
On jure, comme vous, de rester dans sa ligne ;
Le désir se cramponne à son illusion ;
Et, quand on a laissé fuir mainte occasion,
Comme vous, et perdu deux ou trois ans en lutte,
Atteint et convaincu, l'on cède, on s'exécute !

Nous avons tous passé par là : vous y passez ;
Mais, au lieu de finir comme nous, commencez !
Eh bien, vous avez l'air abasourdi.

PHILIPPE.

J'écoute ;
Vous m'ôtez mon dernier espoir, mon dernier doute ;
Et, puisqu'il faut choisir, que le choix est urgent
De vivre sans amour ou vivre sans argent,
Je n'hésite plus.

JOULIN.

Bien, mon cher, à la bonne heure !

PHILIPPE.

Plutôt que d'abdiquer mon amour, que je meure !
C'est lui qui me rachète à ma triste raison...
J'y tiens comme un captif à l'or de sa rançon !

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME HUGUET, en costume de voyage.

JOULIN, à madame Huguet.

Vous venez à propos.

PHILIPPE.

Silence devant elle !

MADAME HUGUET.

De quoi s'agit-il donc ?

JOULIN.

Oh ! d'une bagatelle !
Je propose à monsieur mon étude, une dot,

Bref, six cent mille francs de fortune au bas mot.
Il refuse.

MADAME HUGUET.

Comment ?

JOULIN.

Il aime sa cousine.

MADAME HUGUET.

Cyprienne ?

PHILIPPE.

Eh bien, oui, c'est vrai.

MADAME HUGUET.

Bonté divine !

JOULIN.

Monsieur veut être pauvre... il le sera, pardieu !
Il donne à la misère un beau denier à Dieu !

MADAME HUGUET.

A vingt-huit ans passés, ce n'est pas pardonnable !
Attendez quelques jours, il sera raisonnable.

JOULIN.

Il ne sera pas sourd peut-être à votre voix,
Madame ; j'attendrai jusqu'à la fin du mois
Sans chercher d'acquéreur.

PHILIPPE.

Merci, c'est inutile.
Mon dernier mot est dit.

JOULIN.

Bah ! l'homme est versatile.
Vous vous raviserez, je l'espère. Bonsoir,
Jeune premier... — Madame, adieu.

MADAME HUGUET.

Jusqu'au revoir.

Joulin sort.

SCÈNE V

PHILIPPE, MADAME HUGUET.

PHILIPPE.

Ma résolution, ma mère, est absolue,
Et toute remontrance est ici superflue.
Partant, épargnons-nous l'un à l'autre un débat
Qui nous irriterait tous deux sans résultat.

MADAME HUGUET.

Tu parles à ta mère.

PHILIPPE.

Oui, mais je suis en âge
De n'écouter que moi touchant mon mariage ;
Et, si tu veux ici me traiter en enfant,
J'aime mieux m'en aller que...

MADAME HUGUET.

Je vous le défend.
Restez, mon fils. — Ce ton de ma part vous étonne ?
Voulez-vous me punir d'avoir été trop bonne,
En ne me rendant pas, aux instants solennels,
Ce que j'ai relâché de mes droits maternels ?

PHILIPPE.

Pardon, mère, j'ai tort. Mais pourquoi cette lutte ?
A des conseils tardifs pourquoi me mettre en butte ?

MADAME HUGUET.

Quand je te nourrissais, malgré le médecin,
Cher ingrat, quelquefois tu refusais mon sein,
Et j'étais obligée à plus d'un artifice
Pour réconcilier l'enfant et la nourrice.
Eh bien, c'est mon conseil ici qui te déplaît ?
Je te le dois pourtant, comme autrefois mon lait !
Ne te détourne pas.

PHILIPPE.

Au nom du ciel, ma mère,
Fais grâce à ton enfant de ta sagesse amère !
Les secrets de la vie à mon cœur sont mauvais :
Ils ont désenchanté tout ce que je rêvais,
Ils ont découragé ma jeunesse d'éclore ;
Je n'en connais que trop... Garde ceux que j'ignore !

MADAME HUGUET.

Que je te laisse aller à l'abîme, au malheur ?

PHILIPPE.

C'est ton ambition qui parle, et non ton cœur.

MADAME HUGUET.

Ah ! mon ambition ! Oui, j'ai mis sur ta tête
Des espoirs orgueilleux dont je me faisais fête :
Mais le premier de tous, et le plus précieux,
N'en doute pas, mon fils, c'est de te voir heureux.

PHILIPPE.

Eh bien, je le serai, mère, par Cyprienne !
Je remplirai si bien ma vie avec la sienne,
Qu'il ne restera pas dans mes rêves secrets
De place aux vains désirs, non plus qu'aux vains regrets.
— Oh ! tu vas m'accabler de ta phrase éternelle,
Que la pauvreté froide à l'amour est mortelle ?
Si c'est vrai, ce ne l'est que pour les cœurs frileux

Qui n'ont pas un foyer assez puissant en eux :
Mais moi ! moi, je me sens ! je suis fils de mon père,
C'est son sang généreux qui bat dans mon artère,
Et je triompherai, comme il en triomphait,
Des angoisses du sort que je me serai fait.
J'ai pour m'encourager l'exemple de sa vie :
S'est-il pas marié comme je me marie ?
Tu n'étais pas, je pense, un plus riche parti
Que Cyprienne : eh bien, s'en est-il repenti ?
Oui. oui ! baisse les yeux ! Tu n'as rien à répondre,
Et ton exemple seul suffit à te confondre.

MADAME HUGUET.

Si jamais couple fier s'est vaillamment jeté
Dans ce rude labeur qu'on nomme pauvreté,
Ce fut ton père et moi. Nous pouvions l'un et l'autre
Former une union plus riche que la nôtre,
Et, pour nous épouser, nous avons, en vrais fous,
Refusé deux partis inespérés pour nous.
Comme nous nous aimions ! comme nous étions braves !
Quel superbe dédain des mesquines entraves !
Nous n'admettions alors, comme vous aujourd'hui,
Ni bonheur sans l'amour, ni malheur avec lui.
Aussi quel heureux temps de joie et de courage,
D'exquise pauvreté dans notre humble ménage,
D'élégance frugale. et de grâce, et de soin.
Le seul luxe, en effet, dont l'amour ait besoin !

PHILIPPE.

Ah ! je le savais bien, parbleu ! que ta jeunesse
Serait le démenti de ta fausse sagesse !
Le bonheur domestique est le premier des biens.
Courage, souviens-toi, mère !

MADAME HUGUET.

Je me souviens.

La maternité vint bientôt... Que te dirai-je ?
Les riches ont vraiment un noble privilège
Que leur doit envier tout être intelligent,
Et qui donne raison à l'orgueil de l'argent :
C'est de pouvoir exclure et tenir à distance
Les détails répugnants et bas de l'existence,
Et de ne pas laisser leur contact amoindrir
Les grandeurs que la vie à l'homme peut offrir.
Par exemple, une mère est chez eux une femme
Dont la maternité ne fait qu'étendre l'âme ;
Elle ne lui prend rien de son premier bonheur
Et le double, au contraire, en lui doublant le cœur.
C'est qu'elle a le loisir d'être encore une épouse ;
Elle reste charmante et de plaire jalouse ;
L'office maternel qu'elle s'est réservé,
C'est de gâter l'enfant... par d'autres mains lavé.
Chez nous, elle en devient l'esclave : elle abandonne
Les soins de son esprit et ceux de sa personne ;
La grâce disparaît d'elle et de sa maison,
Et l'amour suit la grâce, et l'amour a raison.

PHILIPPE.

Eh quoi ! mon père alors t'aurait-il moins aimée ?

MADAME HUGUET.

Non, le mot n'est pas juste. — Il m'a plus estimée.
Comprends-tu la nuance ?

PHILIPPE.

Oui.

MADAME HUGUET.

Notre affection
Perdit en peu de temps sa fleur d'illusion.

PHILIPPE.

Eh bien, elle en devint plus ferme et sérieuse.

C'est là surtout que c'est chose victorieuse
Cet amour conjugal, cet amour où les cœurs
Se donnent tous leurs fruits après toutes leurs fleurs.

MADAME HUGUET.

Deux ans après, ta sœur vint au monde. Ton père
Gagnait quinze cents francs alors au ministère,
Qui nous faisaient, avec nos revenus à nous,
Six mille cinq cents francs pour joindre les deux bouts.
Ma santé m'empêchant de remplir mon office,
Il fallut à l'enfant donner une nourrice.
Tu grandissais toi-même et coûtais déjà cher.
Pour nous commence alors la pauvreté de fer,
Non plus l'inélégance avec le nécessaire,
Mais la misère...

PHILIPPE.

Eh quoi...

MADAME HUGUET.

N'est-ce pas la misère,
La pire, celle-là qui vole à ses besoins
De quoi se déguiser aux regards des témoins,
Et qui sous peine, hélas! d'être une déchéance,
Doit rogner sur son pain pour nourrir l'apparence?
Lutte de tous les jours dans laquelle l'esprit
En menus désespoirs se fatigue et s'aigrit!

PHILIPPE.

Assez!

MADAME HUGUET.

Fatalement il change d'habitude:
De la parcimonie il se fait une étude;
Les petits intérêts qu'il méprisait jadis
L'absorbent peu à peu, par le besoin grandis;
Et les nobles élans, les sublimes chimères,

Qui nous ont amenés à ces heures amères.
Se trouvent remplacés au cœur désenchanté
Par un âpre regret de ce qu'ils ont coûté.
Un jour, ton père...

PHILIPPE.

Assez, de grâce ! — Un jour, mon père ?

MADAME HUGUET.

Ton père, un jour, rentra plus froid qu'à l'ordinaire,
Et d'un air singulier regardant mes habits :
« Prends donc plus soin de toi, me dit-il, tu vieillis... »
Il venait d'entrevoir, riche, heureuse et soignée,
La femme qu'autrefois il avait dédaignée !

PHILIPPE.

Au nom du ciel, tais-toi !

MADAME HUGUET.

Je ne l'accuse pas :
Ce fut sa seule plainte en vingt ans de combats !
Mais qu'importe la forme, hélas ! Ce dur reproche
De la désunion était le coup de cloche !

PHILIPPE.

Ce n'est pas vrai ! tu veux... Vous vous aimiez toujours !
Tu veux me détourner par tes sombres discours...
Mais contre ton récit tout mon être proteste ;
Ma Cyprienne ! un ange ! une fille céleste !
Non, non ! pour mon bonheur le ciel qui la forma...

MADAME HUGUET.

J'étais un ange aussi quand ton père m'aima.
Et je suis devenue, au souffle des misères,
Un être positif comme un homme d'affaires !
Ce que la pauvre enfant deviendrait, tu le vois !
Il ne me reste rien de mon cœur d'autrefois...

Hors l'amour maternel qu'aucun souffle n'effleure,
Et c'est lui seul qui parle et t'exhorte à cette heure !
Au nom de mes labeurs, au nom de mes ennuis,
Par tout ce que j'étais et par ce que je suis,
Ne t'aventure pas dans cette rude vie
Où mon âme à ce point s'est usée et meurtrie !
Enfin songe à tes fils ! affranchis-les, crois-moi,
Du joug que notre erreur appesantit sur toi,
Et qu'ils aiment un jour sans que leur pauvre mère
Leur doive les leçons d'une sagesse amère.
Ne leur prépare pas pour un moment pareil
Ce terrible récit, ce terrible conseil !

PHILIPPE.

Que tu me fais de mal !

MADAME HUGUET.

Je le sais, et j'en souffre...
Mais il faut, avant tout, te retirer du gouffre.
Sache souffrir un jour pour être heureux plus tard.
Quelle hésitation reste dans ton regard ?
Ne te sens-tu pas pris dans un cercle inflexible,
Quand ton amour te rend la fortune impossible,
Et que d'autre côté, par un cruel retour,
Ta pauvreté te rend impossible l'amour ?
Qui t'arrête ? la peur d'affliger Cyprienne ?
Mais sa vie est en jeu tout autant que la tienne !
Je parle pour tous deux, mon fils ! Vous ne serez
Et vous ne pouvez être heureux que séparés !

SCÈNE VI

LES MÊMES, CYPRIENNE, HUBERT, MATHILDE.

HUBERT, à madame Huguet.

L'heure avance : êtes-vous prête à partir, madame ?

MATHILDE.

Cyprienne d'abord de Philippe réclame
Un conseil qu'elle veut méditer en chemin.

PHILIPPE.

Quoi ?

CYPRIENNE.

Monsieur Mamignon a demandé ma main.

PHILIPPE.

Mamignon ?...

HUBERT.

Oui, chacun la presse en sens contraire.

CYPRIENNE.

J'hésite, et je m'adresse à toi comme à mon frère.

MATHILDE.

Départage-nous.

MADAME HUGUET.

Parle ! Elle hésite.

HUBERT.

Réponds !

Tous les regards sont fixés sur Philippe avec anxiété.

PHILIPPE, après un silence.

Je n'ai pas de conseil à lui donner.

HUBERT, saisissant le bras de Cyprienne.

Partons!

Mathilde prend l'autre bras de Cyprienne; ils la conduisent vers la porte. Madame Huguet s'approche de Philippe, qui est resté immobile et les yeux baissés; elle lui prend la main, mais il la repousse. Elle sort avec les autres. Philippe, resté seul, tombe sur un fauteuil en sanglotant.

ACTE CINQUIÈME

Une lisière de bois traversée par un ruisseau. Par une échappée au fond, on voit des plaines de blé en herbe en plein soleil.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME HUGUET. HUBERT. MATHILDE, CYPRIENNE.

MADAME HUGUET, regardant à sa montre.

La poste est en retard.

HUBERT.

Oui, d'une heure à peu près.
Le piéton prend courage à tous les cabarets;
Il retarde toujours d'un litre et d'une croûte.
Nous sommes embusqués au surplus sur sa route.

MATHILDE.

J'ai le pressentiment d'une lettre aujourd'hui.

MADAME HUGUET.

Nous laisser si longtemps sans nouvelles de lui!
Mon fils, si ponctuel, si soigneux d'habitude!

HUBERT.

Dame ! on n'achète pas tous les jours une étude.

MATHILDE, montrant Cyprienne qui s'éloigne.

Ne parlez pas de lui devant la pauvre enfant.

HUBERT.

Quand je vois sa douleur, morbleu ! mon cœur se fend.

MADAME HUGUET.

Le mien aussi. Mais quoi ! nul chagrin n'est durable,
Et la pauvreté seule est un mal incurable.

HUBERT.

Belle morale ! — Eh bien, c'est ainsi qu'à Paris
Sont contraints de penser les plus sages esprits ;
La cause ? Encombrement des carrières civiles !
La cause ? Emportement de nos champs vers les villes,
Des villes vers Paris ! — Le fermier de son *fieu*
Fait orgueilleusement un robin de chef-lieu ;
Le robin, enhardi par un succès facile,
Envoie imprudemment son fils dans la grand'ville ;
La France s'y bouscule ; et le Parisien
Après s'être épuisé pour vivre dit au sien :
« Je ne peux rien pour toi ; la route est obstruée :
Si tu n'es pas de force à faire ta trouée,
Il faut te faufiler, être mince et glissant,
Autour de toi ne rien garder d'embarrassant,
Et me crever d'abord toutes ces boursouflures
De jeunesse et d'amour qui gênent tes allures.
Courage, mon garçon ! de toi-même vainqueur,
Pour faire argent de tout, commence par ton cœur !
Soit malheureux plutôt que d'être misérable,
Car la pauvreté seule est un mal incurable. »

MADAME HUGUET.

Je déplore avec vous un tel encombrement ;

Mais trouvez un moyen d'en sortir autrement !

MATHILDE.

Et comment se fait-il. voilà ce que j'admire.
Qu'aucun père à son fils ne s'avise de dire :
« Paris est encombré de hardis compagnons :
Retourne aux champs déserts, aux champs d'où nous venons
Portes-y ta jeunesse et tes saines idées ;
Qu'elles jouissent là de leurs franches coudées,
Et qu'au lieu d'épuiser en d'arides travaux
La source des vrais biens pour en payer de faux,
Loin des servilités dont la ville te somme,
Tu puisses te donner le luxe d'être un homme ! »

MADAME HUGUET.

Veux-tu dire par là que Philippe aujourd'hui
Ferait mieux de placer en biens fonds... ?

HUBERT.

Cent fois oui.

MADAME HUGUET.

Mais il serait plus pauvre encore, car la terre
Ne rapporte que trois.

HUBERT.

A son propriétaire :
Plus quatre à son fermier. quelquefois cinq et plus ;
Ce qui fait huit ou neuf, s'il n'est pas trop obtus.

MADAME HUGUET.

Vous me croyez aussi par trop Parisienne ;
Quelle terre a jamais rendu neuf ?

HUBERT.

Mais... la mienne ;
Et j'en connais une autre à vendre qui la vaut.

MADAME HUGUET.

Tout cela n'entre pas très bien dans mon cerveau ;
Mais qu'il se fasse ici neuf mille francs de rente,
Jel'admets : à Paris, il s'en fera quarante.

MATHILDE.

Crois-tu qu'il en sera plus riche ?

MADAME HUGUET.

Oui, je le crois.

MATHILDE.

Sur nos neuf mille francs, nous en épargnons trois.

MADAME HUGUET.

Bah ?

MATHILDE.

Rien ne coûte ici des choses de la vie ;
Notre table est toujours abondamment servie :
C'est la chasse qui paye, avec la basse-cour.
Nous avons neuf chevaux, des chevaux de labour
Si tu veux, mais qui vont encore à la voiture,
Et même n'y font pas trop mauvaise figure.
Nous avons cinq valets, valets de ferme, soit !
Mais dont le dévouement à rien n'est maladroit.
Le pain se fait chez nous, et chez nous la lessive ;
Et la terre est si bonne envers qui la cultive,
Qu'elle nous donne encore, outre tous ses produits
Notre provision de bois, de vin, de fruits.
Enfin notre maison est assez spacieuse
Pour laisser croître en paix la plante précieuse,
Celle qui manque d'air sous vos plombs étouffants,
L'ornement du foyer, le respect des enfants.
Mon pauvre frère, avec le produit de sa charge,
Aura-t-il à Paris une vie aussi large ?

MADAME HUGUET.

Il n'est pas fait pour vivre en paysan… Pardon,
Le mot m'est échappé, cher Hubert.

HUBERT.

Faites donc !

MADAME HUGUET.

Il lui faut une vie élégante, une vie
Intellectuelle…

HUBERT.

Oui, qui lui sera servie.
Parlons-en !

MADAME HUGUET.

La fortune…

HUBERT.

Est un leurre en ce cas !
Sa femme aura du luxe et lui n'en aura pas.
Elle passe son temps, pour se tenir en joie,
A lire des romans sur des meubles de soie ;
Quant au pauvre avoué, son riche appartement
Ne lui sert que la nuit… à dormir seulement.
Il habite le jour dans un cabinet sombre
Que de sa nudité la paperasse encombre ;
Esclave d'un client ergoteur et mesquin,
Trop heureux s'il n'a pas à servir un coquin.
Il passe une moitié du jour en robe noire,
Triste harnais, et l'autre autour d'une écritoire ;
Enfin, par la fatigue au manœuvre pareil,
Quand il rentre le soir pour son riche sommeil,
Dans ce lit, sans amour, dont le luxe l'irrite,
Il se trouve indigent et s'endort au plus vite.

MADAME HUGUET.

A l'entendre, on dirait, ma parole d'honneur,

Qu'il vit d'oisiveté tout comme un grand seigneur.

HUBERT.

Non, madame ; mais, moi. je passe mes journées
A la fraîche senteur des terres retournées ;
Aux prochaines moissons travaillant avec Dieu,
Des puissances d'en bas je m'inquiète peu :
Toute servilité de ma vie est exclue,
Et mes blés mûriront sans que je les salue.
Comment le temps charmé passe-t-il ? Je ne sais !
Ma journée est trop courte à tout ce que je fais.
Je rapporte à ma femme heureuse et souriante,
La fatigue des champs saine et fortifiante,
Et, riche le matin, le soir plus riche encor,
Sur mon frais oreiller j'admire mon trésor.

MATHILDE, à madame Huguet.

Que réponds-tu ?

MADAME HUGUET.

Mon Dieu, vous me troublez la tête.
A ces discussions, moi, je ne suis pas prête.

MATHILDE.

Tu cherchais une issue à l'enfer de Paris ;
On t'en montre une et c'est la seule.

MADAME HUGUET.

A ton avis.

HUBERT.

N'en doutez pas, madame, et qu'un jour cette issue
De tous les bons esprits ne doive être aperçue.
Montrons-en le chemin à ce siècle emporté :
C'est là qu'est le salut de la société.
Remettez en honneur le soc de la charrue,
Repeuplez la campagne aux dépens de la rue ;

Grevez d'impôts la ville et dégrevez les champs,
Ayez moins de bourgeois et plus de paysans;
Alors...

MATHILDE.

De nos moutons c'est assez nous distraire.
O grand législateur! — Revenons à mon frère.

A madame Huguet.

Voyons : pour lui donner la femme de son choix.
Te contenterais-tu, ma mère, pour vous trois
De dix-huit mille francs de rente à la campagne?

MADAME HUGUET.

Si c'est, comme tu dis, un pays de cocagne...

MATHILDE.

C'est comme je le dis. — Vous avez entre vous
Deux cent mille francs?

MADAME HUGUET.

Oui.

MATHILDE, à Hubert.

Porte les derniers coups.

HUBERT.

La terre des Cormiers, qui touche à mon domaine,
Est à vendre à ce prix depuis une semaine.
On en trouverait plus pour peu qu'on attendît,
Mais le propriétaire est à bout de crédit;
Il lui faut de l'argent comptant. C'est une affaire
Superbe, un marché d'or : consentez à le faire.

MADAME HUGUET.

Mais...

MATHILDE.

Cyprienne meurt de chagrin sous tes yeux,

Et crois-tu que là-bas Philippe soit joyeux ?

MADAME HUGUET, à Hubert.

Eh bien, écrivez-lui, mon ami ; qu'il prononce.

HUBERT.

C'est fait depuis deux jours et j'attends sa réponse.

MADAME HUGUET.

Quoi ! sans me consulter ?

HUBERT.

Oui. — Voici le facteur.

Entre le piéton de la poste.

Bonjour. Je dois avoir une lettre.

LE PIÉTON, ouvrant sa boite.

Oui, monsieur.

Port franc. Salut, messieurs, mesdames, compagnie.

Il traverse la scène et sort.

HUBERT ouvre vivement la lettre, la lit et la froisse.

Tonnerre !

MATHILDE.

Qu'est-ce donc ?

HUBERT.

C'est son mauvais génie !

A Mathilde.

Tiens, lis.

A madame Huguet.

Il n'a reçu ma lettre que trop tard.
Il avait déjà fait un appel au hasard.
Il venait de Hombourg...

MADAME HUGUET.

Comment?

HUBERT.

Où la roulette
De tout ce qu'il possède a fait rafle complète.

MADAME HUGUET.

Le malheureux! Qui donc l'a pu conduire au jeu?

HUBERT.

Ah! vous le demandez? vos maximes, parbleu!

MATHILDE, lisant.

« Que risqué-je après tout, pensais-je? Si je gagne,
Me voilà riche assez pour choisir ma compagne;
Si je perds, je deviens assez pauvre, dès lors,
Pour accepter la dot qu'on m'offre, sans remords. »

HUBERT.

Il accepte en effet! Il vient chercher sa mère
Pour faire la demande à son futur beau-père...
Triple lâche!

MADAME HUGUET.

Pourtant, puisqu'il n'a plus un sou,
Il ne peut pas se mettre ici la corde au cou.

HUBERT.

Qu'a-t-il encor besoin de venir?

MADAME HUGUET.

Je redoute,
Et Philippe le sait, de me voir seule en route.

HUBERT.

Enfin n'en parlons plus. Voilà le nœud tranché,
Et votre fils, je crois, n'en est pas plus fâché.

Qu'il s'arrange à présent. En ce qui concerne,
Je ne m'en mêle plus. Je vais voir ma luzerne.

Il sort par le fond.

SCÈNE II

MATHILDE, MADAME HUGUET.

MADAME HUGUET.

Quand vient-il?

MATHILDE.

Il écrit de l'envoyer chercher
Aujourd'hui même.

MADAME HUGUET.

Eh bien, il faut se dépêcher.

MATHILDE.

Mais, maman, le retard du facteur me déroute;
Je pense que Philippe est maintenant en route.

MADAME HUGUET.

A pied?

MATHILDE.

Sans doute, à pied. N'est-il pas bon marcheur?
La station n'est pas très loin.

MADAME HUGUET.

Par la chaleur?
Pauvre garçon!

MATHILDE.

Veux-tu, malgré tout, qu'on attelle?

MADAME HUGUET.

Qu'on le rencontre au moins en chemin. Viens, ma belle.

Elles sortent par la droite. La scène reste vide un moment. Philippe entre par le fond.

SCÈNE III

PHILIPPE, seul.

J'approche!... arrêtons-nous sous ce bois un moment.
Je suis comme enivré d'air et de mouvement;
Il semble, traversant les campagnes sonores,
Que le printemps pénètre en moi par tous les pores!
Tout le long du chemin les beaux jours oubliés
Comme un vol de perdrix se levaient sous mes pieds;
Ici même... oui. c'est là, je reconnais la place,
C'est là qu'un soir d'été Cyprienne un peu lasse...
Comme elle se troubla lorsque je la surpris
Baignant dans le flot clair ses petits pieds meurtris!
Ce jour fit dans mon cœur une métamorphose,
Et je crois voir encor dans l'eau ce marbre rose!...
Est-ce pour m'accuser de lui manquer de foi
Que ma jeunesse ainsi se dresse devant moi?
Hélas! il est trop tard, laisse-moi, doux fantôme!
Aux basses régions j'ai choisi mon royaume.
— Allons, pas d'élégie! en route! Le printemps
N'est pas un conseiller à prendre en notre temps.

SCÈNE IV

PHILIPPE, CYPRIENNE.

PHILIPPE, à part.

Cyprienne!

CYPRIENNE, à part.

Ah! mon Dieu!

PHILIPPE.

Tu ne m'attendais guère.

CYPRIENNE.

Non, en vérité, non.

PHILIPPE.

Je viens chercher ma mère.

CYPRIENNE.

La maison est par là.

PHILIPPE.

Je sais bien. Je souffrais
De la chaleur du jour, et faisais halte au frais.

CYPRIENNE.

Je vais donc t'annoncer.

PHILIPPE.

Non... je reprends ma course.
Ce qui m'arrêtait là, regarde... c'est la source.
Te souvient-il?...

CYPRIENNE.

A quand ton mariage?

PHILIPPE.

Hélas!

Mon mariage!

CYPRIENNE.

Est-il prochain?

PHILIPPE.

Je ne sais pas.

CYPRIENNE.

Comment est la future?

PHILIPPE.

Oh! ni laide ni belle.

CYPRIENNE.

Mais très bonne, sans doute, et très spirituelle?

PHILIPPE.

Je l'ai vue une fois à peine.

CYPRIENNE.

Quelle dot?

PHILIPPE.

Cent mille écus.

CYPRIENNE.

Voilà beaucoup dire en un mot.
Avec cent mille écus, une jeune personne
Est, sans plus d'examen, aussi belle que bonne.
Ce mariage-là n'a rien d'aventureux.
Je te fais compliment. Tu seras très heureux.

PHILIPPE.

Tu me méprises!

CYPRIENNE.

Moi?

PHILIPPE.

Je pourrais me défendre,
Mais tu n'as pas assez vécu pour me comprendre.

CYPRIENNE.

Ah! je demande à Dieu de ne pas vivre assez
Pour comprendre jamais tes calculs insensés!
Va, mes illusions me font moins de mensonges
Que les réalités auxquelles tu te plonges;
Leurs déceptions même et leurs déchirements
Sont plus près du bonheur que tes contentements,
Car ce qu'il te convient d'appeler la sagesse
N'est que la cicatrice. hélas! de ta jeunesse.
Et tu me fais l'effet de ces lâches soldats
Qui, pour ne pas servir, se mutilent un bras!

PHILIPPE.

Ton mépris a raison. je suis un misérable!
Je pouvais épouser une fille adorable!
J'aimais, j'étais aimé... j'aurais pu l'être au moins!
J'avais de quoi suffire à nos premiers besoins.
De quoi même être heureux et riche à la campagne,
Puisqu'en effet Paris pour le pauvre est un bagne...
Dieu m'accordait ainsi plus qu'il ne m'était dû;
Mais j'ai voulu doubler mon lot, j'ai tout perdu!

CYPRIENNE.

Que veux-tu dire?

PHILIPPE.

Quoi! ne sais-tu rien encore?
N'aurait-on pas reçu ma lettre?

CYPRIENNE.

Je l'ignore.

PHILIPPE.

Eh bien, le jeu m'a pris — pris en un tour de main —
Cinquante mille francs, tout mon avoir, mon pain.

CYPRIENNE.

Quel besoin avais-tu de faire une fortune,
Puisque ton mariage allait t'en donner une?

PHILIPPE.

Je voulais me garder à celle que j'aimais,
Et je la perds ainsi, je la perds à jamais!

CYPRIENNE.

Vraiment, c'est un beau trait de tendresse et d'audace
Que de l'avoir ainsi jouée à pile ou face!
Mais ne regrette pas de n'avoir pas gagné :
Pour peu qu'elle soit fière, elle aurait dédaigné
Cet hommage d'un cœur qui consent à soumettre
Son amour au hasard plutôt que son bien-être.

PHILIPPE.

C'est vrai! J'étais un lâche et je m'en aperçoi!
Et moi qui croyais faire un grand acte de foi!
Moi qui m'imaginais payer à ce que j'aime
L'héroïque tribut d'une lutte suprême!

CYPRIENNE.

Le croyais-tu, Philippe?

PHILIPPE.

Ah! tu peux en douter!
C'est vrai! je t'ai donné droit de tout suspecter!

CYPRIENNE, après un silence, très émue.

Tu l'aimais donc vraiment, la pauvre abandonnée,

Pour avoir tant lutté contre sa destinée?
L'adieu désespéré que tu lui fais ainsi
Doit mettre un peu de baume à son cruel souci...
C'est bien! tu lui devais cette dernière preuve,
Fiancé de son cœur dont elle reste veuve;
Et dans sa solitude un noble souvenir
Du rêve mutuel pourra l'entretenir!

PHILIPPE.

Non, non, qu'elle m'oublie. En mon aveugle rage,
Contre mon amour seul j'ai trouvé du courage!
Insensé! le bonheur sur mon fatal chemin
Me demandait l'aumône en me tendant la main,
Et je ne reconnais le mendiant sublime
Qu'après avoir ouvert entre nous un abîme.
J'ai mérité mon sort, moi! — Mais ce cœur charmant
Sur qui par contre-coup tombe mon châtiment,
Puisse-t-il me haïr!

CYPRIENNE.

Te haïr! toi, mon frère?
O Philippe, ma part de bonheur sur la terre,
Je ne demande à Dieu que de te la donner!
Va! j'étais dès longtemps prête à te pardonner.
Puisse cette étrangère à qui tu t'associes
Faire mentir un jour mes tristes prophéties;
Près d'elle puisses-tu goûter quelque douceur,
Et je la chérirai comme ma propre sœur!
Tout mon amour éteint dans ce vœu se résume,
Et je viens d'épancher ma dernière amertume.
Je te parle à présent d'un cœur bien affermi :
Donne la main, Philippe, à ton meilleur ami.

Elle lui tend la main ; Philippe la prend en baissant les yeux, et, après un moment d'hésitation, attire Cyprienne dans ses bras.

PHILIPPE.

Cyprienne! ô mon âme, ô mon trésor céleste!

Je t'aime éperdument ; que m'importe le reste !

CYPRIENNE, se dégageant.

Laisse-moi !

PHILIPPE.

Non, non, non ! à toi de triompher.
C'est trop souffrir, c'est trop me vaincre et m'étouffer !
Que l'incendie éclate et qu'il me purifie
De tout ce qui n'est pas ta pensée, ô ma vie !
Ah ! quelle volupté, quel sauvage plaisir
De se jeter à corps perdu dans son désir !
Chère femme !

CYPRIENNE.

Tais-toi !...

PHILIPPE.

Je t'aime, oh ! oui, je t'aime !

CYPRIENNE.

Non... ne t'engage pas... es-tu sûr de toi-même

PHILIPPE, se jetant à ses pieds.

Regarde dans mes yeux si je mens !

CYPRIENNE, très troublée.

Lève-toi...
Allons-nous-en d'ici...

PHILIPPE.

Non, reste, réponds-moi...
Dis-moi que tu consens à devenir ma femme,
Ma Cyprienne !

CYPRIENNE.

Attends de voir clair dans ton âme.
Peut-être que, demain, tu le regretteras
Ce moment d'abandon...

PHILIPPE.

Jamais! jamais!

CYPRIENNE.

Hélas!
Je donnerais beaucoup pour te croire, et je n'ose.

PHILIPPE.

Quel serment te faut-il de ma métamorphose?
Eh bien, par la beauté de la terre et des cieux,
Par le printemps en fleurs, par l'été radieux...
Mais non, par ma jeunesse à la fin déchaînée...
Non, non! par tes douleurs, ô douce résignée,
Je jure qu'il n'est plus ce vieillard, ce pervers
Qui cherchait d'autres biens que toi dans l'univers!
Moi, je suis un jeune homme heureux et sans envie,
Ne demandant à Dieu que de gagner ta vie,
Et défiant le sort d'atteindre son bonheur
Enfoui désormais tout entier dans ton cœur.
Me crois-tu maintenant?

Elle lui tend la main en souriant.

Soyez témoins pour elle.
Bois pleins d'ombre et de mousse où rit la tourterelle!

CYPRIENNE.

Soyez témoins pour lui, vous qui portez conseil,
O champs laborieux sous le poids du soleil!

PHILIPPE.

Qu'ainsi soit notre vie à la fois rude et douce:
Je serai la moisson, toi l'ombrage et la mousse.

MADAME HUGUET, dans la coulisse.

Cyprienne!

CYPRIENNE.

On me cherche.

HUBERT, dans la coulisse.

Oh ! Cyprienne !

PHILIPPE.

Ici !

CYPRIENNE.

Allonsà leur rencontre.

PHILIPPE.

A quoi bon ? les voici.
Avant que l'on arrive, un baiser, ma chère âme !

CYPRIENNE.

Je ne suis plus ta sœur, et ne suis pas ta femme.

PHILIPPE.

Rien qu'un baiser au front doublement chaste et doux,
Un adieu pour le frère, un serment pour l'époux !

CYPRIENNE.

Le voici, cher Philippe, et c'est moi qui le donne.

Philippe met un genou en terre, Cyprienne l'embrasse au front. Entrent madame Huguet, Mathilde et Hubert.

SCÈNE V

Les Mêmes, HUBERT, MATHILDE, MADAME HUGUET.

HUBERT.

Ah ! le brave garçon !

CYPRIENNE, à madame Huguet.

O ma mère, pardonne !

Tu le voulais heureux autrement.

MADAME HUGUET.

Il est vrai.

PHILIPPE.

Pourvu que je le sois, mère !... et je le serai.

MADAME HUGUET.

Ce que tu n'osais pas faire avant ta ruine...

PHILIPPE.

Je le fais après, oui. Mais touche ma poitrine :
Il m'est revenu là de quoi me tenir chaud
Depuis que j'ai perdu l'argent de mon manteau.

HUBERT.

Bien, Philippe. Suivons l'ordre de la nature ;
Réglons nos vêtements sur la température ;
La jeunesse et l'été n'ont pas besoin d'habit,
Puisqu'ils ont le soleil et l'amour au zénith ;
Qu'ils gardent simplement les moutons dans la plaine,
La vieillesse et l'hiver trouveront de la laine.

MADAME HUGUET.

Ils vont recommencer ma vie !

MATHILDE.

Eh bien, après ?
Parmi tes souvenirs n'as-tu que des regrets ?
Quand ton bonheur n'aurait duré qu'une journée,
Il ne faudrait pas plaindre encor ta destinée ;
Car elle fut plus belle et meilleure d'un jour
Que celle des heureux à qui manqua l'amour.
De tes conseils d'ailleurs tu m'avais secourue ;
M'est-il mal advenu de ne t'avoir pas crue !

MADAME HUGUET.

Tu vis à la campagne, et lui n'a plus de quoi
Faire ce marché d'or qu'Hubert...

HUBERT.

Je suis là, moi !
Cinquante mille francs sont-ils la mort d'un homme?
J'hypothèque ma terre et lui prête la somme.

MATHILDE.

Es-tu bon !

PHILIPPE.

Cher Hubert !

HUBERT.

Bah ! je ne risque rien,
Tu peux me rembourser en cinq ans sur ton bien.
Allons à la maison terminer la journée.
Et chantons comme en Grèce : « Hyménée ! hyménée ! »

PHILIPPE, à madame Huguet.

Ne te désole pas.

MADAME HUGUET.

Je ne formais qu'un vœu.
C'était votre bonheur. Je m'en remets à Dieu.

FIN DE LA JEUNESSE

DIANE

DRAME EN CINQ ACTES

EN VERS

Représenté pour la première fois, à Paris, à la COMÉDIE-FRANÇAISE, le 19 février 1852.

A

MES SŒURS

PERSONNAGES

		Acteurs qui ont créé les rôles.
RICHELIEU.	MM.	GEFFROY.
LOUIS XIII.		MAILLART.
PAUL DE MIRMANDE.		DELAUNAY.
LE MARQUIS DE PIENNE.		BRINDEAU.
LE MARQUIS DE BOISY.		MIRECOUR.
LE COMTE DE CRUAS.		CHÉRI.
LE COMTE DE FARGIS.		*
GRANDIN.		PREVOST.
PARNAJON.		RÉGNIER.
LAFFEMAS.		L. MONROSE
LEJEAN, valet de chambre de M. de Pienne.		MATHIEN.
L'OFFICIER DE LA PORTE.		*
DIANE DE MIRMANDE.	Mmes	RACHEL.
LA DUCHESSE DE ROHAN.		JUDITH.
MARGUERITE GRANDIN.		FIX.

GENS DE POLICE. — MARÉCHAUSSÉE

La scène est à Paris, en 1636.

EXTRAIT

DES

MÉMOIRES DU CARDINAL DE RETZ

PREMIÈRE PARTIE

M. le cardinal de Richelieu devait tenir sur les fonts Mademoiselle (de Montpensier), qui, comme vous pouvez juger, était baptisée il y avait longtemps; mais les cérémonies du baptême n'avaient pas été faites. Il devait venir pour cet effet au Dôme (les Tuileries), où Mademoiselle logeait, et le baptême se devait faire dans sa chapelle. La proposition de la Rochepot fut de continuer de faire voir à Monsieur, à tous les moments du jour, la nécessité de se défaire du cardinal; de lui parler moins qu'à l'ordinaire du détail de l'action, afin d'en moins hasarder le secret; de se contenter de l'en entretenir en général et pour l'y accoutumer et pour lui pouvoir dire en temps et lieu qu'on ne la lui avait point celée; que l'on avait plusieurs expériences qu'il ne pouvait lui-même être servi qu'en cette manière; qu'il l'avait lui-même avoué à lui, la Rochepot; qu'il n'y avait donc qu'à s'associer de braves gens qui fussent capables d'une action déterminée; qu'à poster des relais sous le prétexte d'un enlèvement sur le chemin de Sedan; qu'à exécuter la chose au nom de Monsieur, et en sa présence, dans la chapelle, le jour de la cérémonie; que Monsieur l'avouerait de tout son cœur dès qu'elle serait exécutée, et que nous le mènerions de ce pas sur nos relais à Sedan, dans un intervalle où l'abattement des sous-ministres, joint à la joie que le roi aurait d'être délivré de son tyran, aurait

laissé la cour en état de songer plutôt à le rechercher qu'à le poursuivre. Voilà la vue de la Rochepot, qui n'était nullement impraticable, et je le sentis par l'effet que la possibilité prochaine fit dans mon esprit, tout différent de celui que la simple spéculation y avait produit.

J'avais blâmé peut-être cent fois avec la Rochepot l'inaction de Monsieur et celle de M. le comte à Amiens. Aussitôt que je me vis sur le point de la pratique, c'est-à-dire sur le point de l'exécution de la même action dont j'avais réveillé moi-même l'idée dans l'esprit de la Rochepot, je sentis je ne sais quoi qui pouvait être une peur. Je le pris pour un scrupule. Je ne sais si je me trompai ; mais enfin l'imagination d'un assassinat d'un prêtre, d'un cardinal, me vint à l'esprit. La Rochepot se moqua de moi, et il me dit ces propres paroles : « Quand vous êtes à la guerre, vous n'enlèveriez point de quartier de peur d'assassiner des gens endormis. » J'eus honte de ma réflexion ; j'embrassai le crime qui me parut consacré par de grands exemples, justifié et honoré par le grand péril. Nous prîmes et nous concertâmes notre résolution. J'engageai dès le soir Launoy, que vous voyez à la cour sous le nom du marquis de Pienne. La Rochepot s'assura de la Frète, du marquis de Boisy, de d'Estourville, qu'il savait être attachés à Monsieur et enragés contre le cardinal. Nous fîmes nos préparatifs. L'exécution était sûre, le péril était grand pour nous ; mais nous pouvions raisonnablement espérer d'en sortir, parce que la garde de Monsieur, qui était dans le logis, nous eût infailliblement soutenus contre celle du cardinal qui ne pouvait être qu'à la porte. La fortune, plus forte que la garde, le tira de ce pas, il tomba malade, ou lui ou Mademoiselle, je ne m'en ressouviens pas précisément. La cérémonie fut différée : il n'y eut point d'occasion. Monsieur s'en retourna à Blois, et le marquis de Boisy nous déclara qu'il ne nous découvrirait jamais ; mais qu'il ne pouvait plus être de cette partie, parce qu'il venait de recevoir je ne sais quelle grâce de M. le cardinal.

DIANE

ACTE PREMIER

Une grande salle au rez-de-chaussée, pauvrement meublée. Au fond, de larges fenêtres à petits carreaux sertis dans du plomb, fermées au dehors par des volets; à gauche, une porte. — A droite, un escalier qui monte le long du mur, aux deux tiers de la hauteur de la chambre, et se termine par un petit palier sur lequel s'ouvrent une porte, à droite, et au fond une fenêtre sans volets. — En bas de l'escalier, sur la scène, une petite table avec une lampe à bec. Tout le reste de la chambre est dans l'ombre.

SCÈNE PREMIÈRE

PARNAJON, DIANE.

Ils sont occupés autour de la table à coudre un pourpoint de velours noir. Une horloge au dehors sonne un coup.

PARNAJON.

Une heure.

DIANE.

Où peut-il être ? Il n'a pas l'habitude
De s'attarder ainsi.

PARNAJON.

Eh! pas d'inquiétude,
Demoiselle. La ville est sûre cette nuit ;
Car tout Paris entend la messe de minuit.

DIANE.

Au fait, Paul est peut-être entré dans quelque église.

PARNAJON.

Un calviniste ?

DIANE.

Eh bien, cela te scandalise ?
Tu n'as rien pardonné, toi. rien mis en oubli !
Et pourtant le travail du temps s'est accompli;
Dix ans de paix, depuis nos dernières révoltes.
A nos champs dévastés ont rendu leurs récoltes ;
Le sol fécond a bu le sang des deux partis
Et recouvert les morts d'une forêt d'épis.
L'homme doit oublier ce que la terre oublie,
Mon pauvre Parnajon ! tout se réconcilie.

PARNAJON.

Si la terre n'a pas de mémoire, j'en ai.

DIANE.

Mais le duc de Rohan. ton chef. a pardonné.

PARNAJON.

Ce n'est pas le plus bel endroit de son histoire :
En servant son vainqueur, il déserte sa gloire.

DIANE.

C'est la France qu'il sert et non le cardinal.

PARNAJON.

Il l'aurait mieux servie en restant plus loyal

Et ne faisant pas voir à la race nouvelle
L'exemple d'un grand homme à sa cause infidèle.
Un vaincu comme lui devait avoir l'orgueil
D'honorer sa défaite en en portant le deuil.

DIANE.

Qu'au linceul de sa cause un soldat s'enveloppe
Quand la France est aux mains avec toute l'Europe ?
Non ! Il est une chose au-dessus des partis.
Une chose sacrée aux grands comme aux petits,
Et qui doit réunir toutes haines en une :
C'est le danger pressant de la mère commune,
Et malheur à quiconque, en ce pressant danger,
Connaît des ennemis autres que l'étranger !

PARNAJON.

C'est du fruit bien nouveau pour ma vieille cervelle.
Moi, je serai toujours soldat de La Rochelle.
Dans mon temps, on était sur ce point affermi
De haïr l'étranger bien moins que l'ennemi ;
Mais tout change.

DIANE.

Pourquoi gardes-tu tes idées ?

PARNAJON.

Parce que je les ai jusqu'à présent gardées.
Mais votre frère est jeune, et ce nouvel honneur
Prendra facilement racine dans son cœur.

DIANE.

J'ai dû l'y déposer pour première semence :
Par l'amour du pays toute vertu commence.

PARNAJON.

Soit. Vous en avez fait un brave homme, en tous cas,
Et qui mérite bien d'être heureux.

DIANE.

N'est-ce pas ?

PARNAJON.

Mais il peut se vanter aussi d'être le frère
D'une femme, morbleu ! d'une sœur...

DIANE.

D'une mère.

PARNAJON.

Par ma foi ! c'est le mot. vous l'aimez comme un fils.

DIANE.

Quand notre père est mort...

PARNAJON.

C'était en l'an vingt-six.
Je n'y peux pas songer que mon cœur ne se fende.

DIANE.

Paul n'était qu'un enfant; moi, j'étais déjà grande.

PARNAJON.

Je crois vous voir encore et votre air sérieux...
Devant vous les valets n'osaient lever les yeux.

DIANE.

Oui. j'ai toujours eu l'âme assez peu féminine.
Élevée au milieu de la guerre intestine,
Tout mon sang bouillonnait au récit d'un combat :
Mon plus beau rêve était d'être un homme. un soldat !
Alors, j'accomplissais dans ma petite tête
Mainte action d'éclat qu'on n'avait jamais faite,
Et je me composais l'héroïque idéal
De ce que j'eusse été, sans mon astre natal.
— Ce travail insensé n'a pas été stérile.
Puisque Dieu me gardait une tâche virile.

Et que si tôt, hélas ! j'allais trouver l'emploi
Des méditations qui s'amassaient en moi.
— Te la rappelles-tu, la scène solennelle
Où mon père mourant...

PARNAJON.

Si je me la rappelle ?
Étendant une main sur l'enfant étonné :
« Diane, vous dit-il, sers-lui de frère aîné...

DIANE, continuant.

» Ma fille, enseigne-lui d'abord qu'un gentilhomme
» Plus il est pauvre et plus il doit tôt se faire homme,
» Plus pour porter son nom il lui faut de vertus ;
» Car, si noblesse oblige, indigence encor plus.
» Il n'a bientôt d'appui que ta jeune innocence,
» Mais, si tu fais son cœur égal à sa naissance,
» Contre tous les périls dont le monde est semé
» Tu l'auras défendu, car tu l'auras armé. »
Mon père alors se tut, mais sa parole austère
Était tombée en moi comme un grain dans la terre.
Il me fit dans ses mains baiser le crucifix,
Et quand je relevai le front, j'avais un fils.

PARNAJON.

Il est mort !.. ô mon maître ! ô mon compagnon d'armes !..
Bon ! je tache l'habit avec mes vieilles larmes !

Il essuie le pourpoint et ses yeux.

DIANE.

Tu pleures... c'est joli, pour un soldat !

PARNAJON.

Parbleu !
Un soldat, quand il coud, peut bien pleurer un peu.
Que de métiers il m'a fait faire, le jeune homme !
Maître d'armes, tailleur, écuyer, majordome,

Que sais-je ! En avons-nous cousu de ces habits,
Après avoir soupé d'un morceau de pain bis !

DIANE.

Nous cousons le dernier, je crois.

PARNAJON.

Dieu nous bénisse !

DIANE.

L'occasion est bonne à prendre du service,
Et le roi n'eut jamais plus besoin de soldats,
Car l'Espagnol menace encore ses États ;
Puis la guerre est partout, en Flandre, en Allemagne,
En Italie... Il faut triple armée en campagne,
Il faut des officiers. Mon frère, avec son nom,
Peut facilement être ou cornette ou guidon.

PARNAJON.

C'est le commencement. Le reste à son courage !

DIANE.

Le roi le trouvera demain sur son passage
Avec ce pourpoint neuf, le plus beau, le dernier
Que nous aurons cousu pour le cher écolier.

L'horloge sonne un coup au dehors.

Quelle heure ?

PARNAJON.

La demie.

DIANE, *tirant sa montre.*

Un peu plus à ma montre.

Elle se lève.

Pourvu qu'il n'ait pas fait de mauvaise rencontre !

PARNAJON, se levant aussi.

Si vous tremblez ainsi, que ferez-vous, morbleu !
Quand il tiendra campagne et qu'il verra le feu ?

DIANE.

Dieu mettra dans mon âme une force virile;
Mais je ne lui veux pas de danger inutile.
J'entends des pas, c'est lui !

Elle ouvre la porte du fond, une femme voilée se précipite dans la chambre, suivie de quatre seigneurs un peu débraillés.

SCÈNE II

DE FARGIS, DE BOISY, DE CRUAS, DE PIENNE, MARGUERITE, voilée, DIANE, PARNAJON.

MARGUERITE, en entrant.

Madame... sauvez-moi !

DE BOISY.

Nous la tenons.

DIANE, s'avançant.

Messieurs !...

DE FARGIS.

Eh bien, la belle, quoi ?

DE BOISY.

Nous forçons votre porte ? — Où que le gibier passe,
Le chasseur peut passer, c'est le droit de la chasse.

DE CRUAS, à Marguerite.

Allons, biche aux abois, acceptez notre bras.

MARGUERITE, se réfugiant derrière Diane.

Madame, au nom du ciel, ne m'abandonnez pas.

DIANE.

Calmez-vous, mon enfant. Je me croirais en faute,
Si ma pauvre maison ne défendait son hôte.
Messieurs, vous n'avez pas toute votre raison.

DE BOISY.

Elle est restée au fond du verre en pâmoison.

DIANE.

Eh bien, rappelez-la, messieurs, car je déclare,
Faute de ses clartés, que votre honneur s'égare;
Vous prenez un chemin qui conduit aux remords.
Regardez cette enfant, tremblant de tout son corps,
Et qui derrière moi se dérobe éperdue;
Est-ce là le maintien d'une femme perdue?
Est-ce là votre proie, ô généreux chasseurs?
Non, non! rappelez-vous vos mères et vos sœurs,
Et qui ne porte pas respect à sa famille
Attente le premier à cette jeune fille!

Moment de silence et d'hésitation parmi les seigneurs.

DU CRUAS, entonnant la chanson de Henri IV.

J'aimons les filles
Et j'aimons le bon vin...

DIANE.

Je suis chez moi! sortez, misérable, sortez!

DE CRUAS.

Ma princesse, il paraît que vous vous emportez.

DE BOISY.

Ah! voyez qu'elle est belle à se croire outragée!

DE FARGIS.

La protectrice vaut au moins la protégée.

DE CRUAS.

Si nous les emmenions toutes deux?

DE FARGIS.

Sur ma foi,

C'est dit.

DIANE.

Vous oseriez?...

DE CRUAS, *s'avançant vers elle.*

Nous oserions.

DIANE.

A moi,

Parnajon! Fais un mort du premier qui s'avance!

Parnajon se place devant elle, l'épée à la main.

Avant que d'arriver aux femmes sans défense.
Vous avez un vieillard à percer de vos coups:
La partie est complète et bien digne de vous!

PARNAJON.

Du courage, brigands! je suis seul contre quatre!
Ces affronteurs de femme, ils n'osent pas se battre,
Les lâches!

DE FARGIS, DE BOISY, DE CRUAS, *dégainant.*

Insolent!

DE PIENNE, *arrêtant leur épée avec sa canne.*

Trois contre un!

DE FARGIS.

Oui, c'est trop,

Laissez-moi châtier l'audace du maraud.

DE PIENNE.

Non ! n'ensanglantons pas notre folle équipée ;
Ma canne suffira contre une telle épée.
En garde, roi Priam !

PARNAJON.

Si vous croyez jouer,
Monsieur, je vous préviens que je vais vous tuer.

DE PIENNE.

Et je te préviens, moi, que ma canne en furie
Va donner sur les doigts à ta forfanterie.

DIANE.

Ne vous y trompez pas, c'est un rude jouteur.

DE PIENNE.

Nous verrons bien.

DIANE.

Monsieur, empêchez un malheur.

DE FARGIS.

C'est un trait de folie et non pas de courage.
Flamberge au vent, morbleu !

DE PIENNE.

J'aurais trop d'avantage.
Si le combat doit être inégal, il sied mieux
Que ce soit aux dépens du jeune que du vieux.

DE BOISY.

Tu mourras bêtement et seras ridicule.

DE PIENNE.

Parbleu ! je le serai bien plus si je recule.

D'ailleurs je ne suis pas encor sur le carreau.

Il pousse une botte à Parnajon.

MARGUERITE, à Diane.

Madame, empêchez-les !

DIANE.

Parnajon, au fourreau.

Elle passe entre lui et de Pienne.

Mademoiselle et moi, qui l'ai prise en ma garde,
Confions notre honneur à votre sauvegarde,
Et je vous crois, monsieur, le cœur placé trop haut
Pour ne pas accepter ce périlleux dépôt.

Les quatre seigneurs se découvrent respectueusement.

DE PIENNE.

Vous n'avez pas besoin de protecteur, madame ;
Votre vrai champion est votre grandeur d'âme.
De votre défenseur vous désarmez la main
Pour faire à ma retraite un honnête chemin ;
Je ne me cache pas que je vous dois la vie,
Et l'exposer pour vous est toute mon envie.
Mais quel est d'entre nous celui qui maintenant
Voudrait vous offenser d'un mot impertinent ?
Votre belle action nous gagnant tous les quatre
Vous fait sans ennemis que je puisse combattre,
Et je ne puis ici montrer un peu de cœur
Qu'en mettant bas l'orgueil aux pieds de mon vainqueur ;
Mais, s'il vous faut jamais le bras d'un gentilhomme,
Souvenez-vous que c'est de Pienne qu'on me nomme.

DE FARGIS, s'inclinant.

Moi, de Fargis.

DE BOISY, de même.

Et moi, de Boisy.

DE CRUAS, de même.

De Cruas.

DIANE.

Merci! mais j'ai le bras de mon frère.

PARNAJON.

Un bon bras,
Et qui connaît l'escrime avec toutes ses ruses.

DE PIENNE.

Il ne nous reste plus qu'à faire nos excuses
Du trouble que céans nous avons amené.

DIANE.

Si vous le regrettez, il vous est pardonné.

DE FARGIS.

Retirons-nous, messieurs, et saluons madame.

DE CRUAS, descendu à la gauche de Diane.

Ne saurai-je pas qui je salue?

DIANE.

Une femme.

Ils s'inclinent tous et sortent.

SCÈNE III

PARNAJON, DIANE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Ah! madame, pourquoi n'ai-je que des discours
Pour vous remercier d'un si noble secours?

Que vous êtes vaillante et bonne et tutélaire!

DIANE.

De telles actions ont en soi leur salaire.
C'est de Pienne, je crois, le nom de ce seigneur?

MARGUERITE.

Oui, de Pienne, en effet.

DIANE.

C'est un homme d'honneur.

PARNAJON.

C'est égal; celui-là vous doit un fameux cierge.
Car il allait sans vous tâter de ma flamberge.

DIANE.

Tu ne plaisantes pas, je le sais, Parnajon.

PARNAJON.

Vit-on jamais se mettre en garde avec un jonc?

MARGUERITE.

Au siège de Corbie, il en a fait bien d'autres.

DIANE, vivement.

Qu'a-t-il fait?

MARGUERITE.

On m'a dit qu'avec quatre des nôtres...

DIANE.

Que m'importe après tout! Ne me le dites pas.

PARNAJON.

Votre père en a bien fait d'autres à Privas.

MARGUERITE.

Qui vous accuserait d'être trop curieuse,

Son accusation serait calomnieuse.

DIANE.

Qui sait !

MARGUERITE.

Cela se voit pour ce jeune homme... et puis,
Vous ne me demandez pas même qui je suis.

DIANE, souriant.

Pardon ! je ne sais où j'ai l'esprit. — Je m'appelle
Diane de Mirmande ; et vous, mademoiselle ?

MARGUERITE.

Marguerite Grandin.

PARNAJON, à part.

Le nom est bien bourgeois.

MARGUERITE.

Mon père est le fermier des gabelles d'Artois...

PARNAJON.

Bon ! pour peu qu'il n'ait pas laissé sa ferme en friche,
Monsieur Grandin doit être assez riche.

MARGUERITE.

Très riche.

A Diane.

Mais demandez-moi donc aussi par quel hasard
J'étais seule aujourd'hui dans la rue, et si tard ?

DIANE.

Soit, je vous le demande.

MARGUERITE.

Et votre doux sourire
A des désirs d'enfant gâté semble souscrire ;

Pourtant, madame, après tout ce que je vous doi
Me peut-il être égal que vous doutiez de moi?

DIANE.

Vous avez une aimable et candide nature,
Mon enfant. — Contez-moi toute votre aventure.

Elles s'asseyent près de la table.

MARGUERITE.

Eh bien! que pensez-vous de ce vilain seigneur
Dont il sort des chansons quand on frappe à son cœur?

DIANE.

Rien de bon. Sur ses traits son âme se devine.

MARGUERITE.

Il veut avec ma dot réparer sa ruine,
Et, bien qu'il soit connu pour un méchant garçon,
Mon père, qui me veut heureuse à sa façon,
Et qui ne connaît pas de bonheur préférable
A celui de porter un nom considérable,
M'a déclaré d'un ton à ne répliquer pas
Que je serais demain comtesse de Cruas.
Le désespoir m'a prise, et pour rompre ma chaîne
Je me suis résolue à fuir chez ma marraine,
Madame de Rohan, dont la protection,
Jointe à pareil éclat, rompra mon union.
La messe de minuit favorisait ma fuite;
Je me suis égarée, en sortant, de ma suite;
Mais au bout de cent pas, jugez de mon effroi
Quand ces quatre seigneurs débouchent devant moi!
Je perds la tête et prends ma course; eux de me suivre
En riant, mais d'un pas engourdi sinon ivre,
Si bien que loin de moi je les eusse laissés
Sans la peur dont j'avais les pieds embarrassés.
Mais j'étais de fatigue et d'effroi demi-morte,
Quand par bonheur s'ouvrit devant moi votre porte.

— Je n'avais qu'à lever mon voile, et mon aspect
A ces audacieux eût rendu le respect;
Mais leur respect m'aurait reconduite à mon père
Et contrainte à l'hymen dont on me désespère;
Aussi voulais-je attendre à toute extrémité
Avant de m'immoler à votre sûreté.
Me pardonnerez-vous?

DIANE.

De vous avoir servie!

PARNAJON.

De vous remercier on a plutôt envie.
Le joli naturel de femme que voilà!

A part.

Dire qu'un financier a fait cette enfant-là!

MARGUERITE.

Écoutez donc, madame!... on ouvre la fenêtre.

Elle recule jusqu'à l'angle le moins éclairé de la chambre.

DIANE.

En effet... Parnajon!

PARNAJON.

Bah! c'est le jeune maître.

SCÈNE IV

MARGUERITE, *dans l'ombre;* DIANE, PARNAJON, PAUL, *enjambant la fenêtre en haut de l'escalier.*

DIANE.

Que veut dire cela, monsieur? Êtes-vous fou?

PAUL.

Plains-toi! Quand j'ai manqué de me casser le cou
Pour ne pas t'éveiller en frappant à la porte!
Ce sont là des égards, ou le diable m'emporte!

DIANE.

Pour ne pas m'éveiller! Croyez-vous que je dors
A ces heures de nuit quand je vous sais dehors!

PAUL.

Je t'ai dit en sortant de ne me pas attendre.

DIANE.

Hélas! c'est malgré moi; je ne peux m'en défendre.
D'où venez-vous?

PAUL.

Bonsoir.

Il ouvre la porte du palier.

DIANE.

Un moment! Descendez.

PAUL.

Si vous me dites *vous* et si vous me grondez,
C'est différent, je vais me coucher sans chandelle.

DIANE.

Mais j'ai besoin de vous.

PAUL.

Oui, pour une querelle.
Bonsoir! j'ai tant marché que j'en suis courbatu.

DIANE.

Paul, je t'en prie.

PAUL, il descend l'escalier.

Alors me voici.

DIANE.

D'où viens-tu?

PAUL.

Parbleu! de voir la messe.

DIANE.

A cette heure?

PAUL.

Sans doute.
Seulement je me suis un peu trompé de route.
Ce Paris. on s'y perd!

PARNAJON.

Oui-da : cela s'est vu.

PAUL.

C'est un hasard.

DIANE.

Hasard que vous aviez prévu,
Puisque vous m'aviez dit de ne pas vous attendre.
C'est bien! d'où vous venez je ne veux plus l'apprendre :
Quand vous n'êtes pas franc, je dois croire et je croi,
Paul, que la vérité n'est pas digne de moi.
Sans nous plus expliquer, il est une matière
Délicate à traiter même pour une mère;
Et, par respect pour moi. j'avais lieu de compter
Que vous m'épargneriez l'embarras d'en traiter.
Puisque vous n'avez pas cette délicatesse.
Je ne dirai qu'un mot, un mot plein de tristesse :
Pendant que vous cherchiez votre plaisir bien loin,
Moi, je passais la nuit à finir ce pourpoint.

PAUL.

Voilà de bien grands mots pour un bien petit crime,
Ma bonne sœur. Tu peux me rendre ton estime ;
Je viens tout simplement de faire le gala
Avec des écoliers de mon pays. Voilà !

DIANE.

Pourquoi tant de mystère alors et d'impostures?

PAUL.

Le cas me semblait grave avant tes conjectures ;
Mais tu m'as cru si noir que la comparaison
Me fait blanc comme neige et me donne raison.

DIANE, souriant.

C'est juste.

PAUL.

Embrasse-moi, puisque tu me pardonnes.

PARNAJON.

Au lieu de régaler ces petites personnes,
Mieux valait... Savez-vous quel trouble est arrivé,
Pendant que vous battiez si gaîment le pavé?
De vos débordements voilà ce qui résulte :
Quatre hommes sont entrés qui nous ont fait insulte.

PAUL, vivement.

A ma sœur ! qui ?

PARNAJON.

Des gens qui sortaient d'un gala,
Comme vous.

PAUL.

Une insulte, et je n'étais pas là !

DIANE, à part.

Par bonheur.

PAUL.

A ma sœur! ma sœur... tout ce que j'aime!
Les misérables! — Non! misérable moi-même,
Qui ne suis bon à rien, sinon l'épée au poing,
Et qui ne suis pas là quand elle en a besoin!
Mais je découvrirai les infâmes...

DIANE.

Qu'importe!
Je ne regrette pas qu'ils aient forcé ma porte;
Ils chassaient devant eux un ange épouvanté,
Qui pour fuir leur atteinte en mes bras s'est jeté.

A Marguerite.

Sortez de l'ombre, enfant, que mon frère vous voie,
Et rende grâce au ciel qui vers nous vous envoie;
Car, je n'en doute pas, vous porterez bonheur,
Ainsi que l'hirondelle, à mon toit protecteur.

MARGUERITE.

Que cette prophétie à s'accomplir soit prompte!
Je vous offre la main, monsieur, sans fausse honte.
Celle qui nous servit, à titres différents,
De mère à tous les deux, nous fait presque parents.

PAUL, lui baisant la main.

Charmante parenté, dont charmant est le gage.

DIANE.

Allons, l'heure avancée au repos nous engage.
Je crois qu'il est bien tard, ou plutôt bien matin
Pour entrer à l'hôtel de Rohan.

PARNAJON.

C'est certain.

DIANE.

Il faut que ma maison jusqu'au jour vous abrite;
Jetez-vous sur mon lit, ma belle Marguerite.

MARGUERITE.

Mais où dormirez-vous?

DIANE.

Oh! moi, je ne dors point
Avant d'avoir fini tout à fait ce pourpoint.

Elle allume une chandelle à la lampe, prend le pourpoint et entre dans sa chambre, à gauche, avec Marguerite.

SCÈNE V

PAUL, PARNAJON.

PARNAJON.

Montons chez nous, monsieur.

PAUL.

Une charmante fille,
Parnajon!

PARNAJON.

Pas trop laide.

PAUL.

Est-elle de famille?

PARNAJON.

En nous déshabillant, je vous conterai tout;
Mais, pour l'amour de Dieu! montons : je dors debout.

Ils montent l'escalier. — La toile tombe.

ACTE DEUXIÈME

Chez la duchesse de Rohan. — Riche salon.

SCÈNE PREMIÈRE

LA DUCHESSE, assise près d'une table, à gauche ; MARGUERITE.

LA DUCHESSE.

Et cette demoiselle est belle ?

MARGUERITE.

Oh ! ma marraine.
Belle dans le danger d'une beauté de reine !
Si vous aviez pu voir quels yeux étincelants
Et fiers elle opposait à ces quatre insolents !
Et comme ses regards devenaient au contraire
Tristes et caressants à gourmander son frère...
Un cavalier charmant, brave comme un lion,
Et tendre avec sa sœur dans sa soumission !
Il se laisse gronder comme un enfant par elle ;
Mais on voit bien que c'est par bonté naturelle !
Ah ! ces quatre messieurs s'en seraient mal trouvés,
S'il avait été là, quand ils sont arrivés !

LA DUCHESSE.

Où la beauté suffit, à quoi bon le courage?
La sœur mieux que le frère a conjuré l'orage.
— Alors tous ces messieurs l'ont trouvée à leur goût?

MARGUERITE.

Surtout monsieur de Pienne!

LA DUCHESSE.

Ah! de Pienne surtout?

MARGUERITE.

Il a mis le premier son bras à son service.

LA DUCHESSE.

C'est très chevaleresque. Et la belle novice
Sans doute a reçu l'offre avec empressement?

MARGUERITE.

Non, elle a refusé.

LA DUCHESSE.

Refusé? c'est charmant!

MARGUERITE.

Vous comprenez. marraine, avec un pareil frère,
Du bras d'un étranger elle n'aurait que faire.

LA DUCHESSE.

De Pienne offrait le sien sans doute avec transport?

MARGUERITE.

Avec respect.

LA DUCHESSE.

Respect? ce n'est pas là son fort.

MARGUERITE.

Diane est une femme à part.

LA DUCHESSE.

Si je l'invite.
Crois-tu qu'elle consente à me faire visite ?

MARGUERITE.

Certe ! A vous en prier j'avais quelque embarras.

LA DUCHESSE.

Pour te faire plaisir, que ne ferais-je pas ?
Sonne.

A part, en écrivant un billet, tandis que Marguerite va tirer le cordon d'une sonnette.

Je la verrai cette beauté royale,
Et je connaîtrai bien si c'est une rivale.

MARGUERITE, à droite de la duchesse.

Vous invitez aussi le frère ?

LA DUCHESSE.

Oui, mon enfant.
Mets l'adresse.

Marguerite écrit l'adresse ; la duchesse à un valet qui entre.

Portez ce billet sur-le-champ.

Le valet sort.

MARGUERITE.

Ma gouvernante dit que je naquis coiffée,
C'est tout simple, car j'ai pour marraine une fée.

LA DUCHESSE, se levant.

Attends la fin avant de me dire merci.
Ma baguette n'a pas grand'peine jusqu'ici ;

Mais, vois-tu, j'ai bien peur de la trouver de verre
Lorsque j'en frapperai le crâne de ton père.

MARGUERITE.

Ce crâne fut toujours de cire sous vos doigts :
Vous êtes son oracle.

LA DUCHESSE.

Oui, mignonne, autrefois.
Mais, depuis qu'il connaît Gondy, l'excellent homme
S'est coiffé jusqu'au cou des Romains et de Rome.
Il est surtout de feu pour les héros têtus;
Il voudrait condamner ses fils, comme Brutus,
Et, lorsqu'il dîne seul, il s'exerce, je gage,
A braver Porsenna, le poing sur son potage.

MARGUERITE.

Il brave Porsenna ?

LA DUCHESSE.

Si j'échoue, en tous cas,
Il nous reste un recours en monsieur de Cruas.

UN LAQUAIS, *annonçant.*

Monsieur Grandin.

LA DUCHESSE.

Va-t'en, fillette. En ton absence
J'aurai meilleur marché de son indépendance.

Marguerite sort par la droite.

Au laquais.

Qu'il entre.

SCÈNE II

GRANDIN, LA DUCHESSE, assise à droite.

GRANDIN.

Vous voyez un père furieux,
Madame. — La santé ? parfaite ? bon, tant mieux !
— Qui l'aurait jamais cru que la petite bête
Prendrait sous son bonnet un pareil coup de tête ?
Une enfant de seize ans me traiter en barbon !
— Et monsieur de Rohan ? toujours en Saxe ? bon !
— Par bonheur, c'est chez vous qu'elle a cherché refuge,
Et vous allez la rendre à son père, à son juge.

LA DUCHESSE.

Vous êtes en colère, à ce que je puis voir.

GRANDIN.

De bonne foi, madame, est-ce pas mon devoir?
Verrai-je le mépris des vieilles disciplines
Bouleverser les lois humaines et divines?
Chez les Romains, un père était un magistrat,
Et le braver était un public attentat;
Et de ces droits sacrés lâche dépositaire...

LA DUCHESSE.

Je ne vous croyais pas autant de caractère.

GRANDIN.

Moi, madame? je suis une barre de fer,
Je ne m'en cache pas.

LA DUCHESSE.

Savez-vous bien, mon cher,

Que vous avez le don de l'éloquence antique?
Vous êtes véhément.

GRANDIN.

Euh! euh!

LA DUCHESSE.

Et pathétique.

GRANDIN.

Madame la duchesse en juge obligeamment.

LA DUCHESSE.

Non; je ne flatte pas et dis mon sentiment:
Je n'ai jamais ouï de plus vive harangue.

GRANDIN.

Encore le respect m'enchaînait-il la langue;
Autrement je me fusse emporté bien plus loin.

LA DUCHESSE.

Or çà, mon bon ami, nous sommes sans témoin,
Parlons à cœur ouvert. — Vous aimez votre fille?

GRANDIN.

Oui, madame, je l'aime, en père de famille;
C'est-à-dire, je l'aime avec sévérité,
Beaucoup plus que le jour... moins que la liberté!

LA DUCHESSE.

Admirable réponse, à la fois simple et grande!
Plus vous vous révélez, et plus je me demande
Par quel secret mérite et par quelle grandeur
De Cruas près de vous s'est mis en bonne odeur.
La noblesse, à des yeux perçants comme les vôtres,
Ne peut être un mérite à n'en pas chercher d'autres?

GRANDIN.

Je ne sais de vraiment noble que la vertu.

LA DUCHESSE.

Votre prétendu gendre en est bien court vêtu,
Vous l'avouerez !

GRANDIN.

Madame, il s'agit de s'entendre;
Qu'est-ce que vous trouvez à dire dans mon gendre ?

LA DUCHESSE.

Lui ? c'est un homme noir.

GRANDIN.

Parce qu'on l'a noirci.

LA DUCHESSE.

Débauché!...

GRANDIN.

Le fût-il, César l'était aussi.

LA DUCHESSE.

C'est juste, et je me rends sans examen plus ample ;
Car dans quelque héros chaque vice a son temple,
Et vous compareriez, pour les trouver moins laids,
Le camus à Socrate et le borgne à Coclès.

GRANDIN.

Madame la duchesse à mes dépens s'égaie.

LA DUCHESSE, se levant.

Vaut-il mieux appliquer le doigt sur votre plaie ?
Vous êtes un poltron.

GRANDIN.

Madame!...

LA DUCHESSE.

C'est le mot.

GRANDIN.

Un poltron ne met pas son cou dans un complot.
Vous me pourriez au moins ménager l'épithète,
Quand le glaive est pendu par un fil sur ma tête.

LA DUCHESSE.

Oui, si le fil rompait, vous seriez en péril ;
C'est pourquoi vous voulez joindre un câble à ce fil.

GRANDIN.

Quel câble entendez-vous ?

LA DUCHESSE.

Jouez donc l'innocence !
Le comte de Cruas est à Son Éminence,
Mon cher. Si par malheur le complot tourne mal,
Il sera bon d'avoir un gendre au cardinal.

GRANDIN.

Vous supposez ?...

LA DUCHESSE.

Prenons les conjurés pour juges.

GRANDIN.

Jamais !

LA DUCHESSE.

Avouez donc, sans plus de subterfuges.

GRANDIN.

Je dois être honteux, madame, et je le suis ;
Mais ce maudit complot trouble toutes mes nuits.

LA DUCHESSE.

Pourquoi donc vous en mettre ?

GRANDIN.

Hélas ! vous pouvez croire

Que je n'y suis entré. madame. qu'après boire.
Un soir, après souper. Gondy s'imagina.
Parce que j'admirais Brute et Catilina,
Que j'étais un gaillard de la même encolure,
Et me fit du complot une entière ouverture.
Ne me voulait-il pas tuer le lendemain?
Je ne le désarmai qu'en faisant le Romain.

LA DUCHESSE.

Ah! ah! cet engoûment pour Rome n'est qu'un masque
Sous lequel se retranche un conspirateur...

GRANDIN.

Flasque,
Hélas! oui. c'est un masque. un costume. un maintien
Fatigant à tenir, croyez-le. Je sais bien
Que je peux m'en tirer en éventant la mèche;
Mais. outre un sentiment d'honneur qui m'en empêche,
Car je ne suis pas traître, et tant pis pour qui l'est!
J'ai des jours de courage où mon rôle me plaît,
Depuis surtout. depuis que par ma politique
J'ai fait provision d'un sauveur domestique.

LA DUCHESSE.

Oui, vous vous amusez au bord d'un casse-cou
A prendre le vertige avec un garde-fou.

GRANDIN.

Ne me trahissez pas!

LA DUCHESSE.

Mais rien pour rien. J'exige
Que vous rompiez l'hymen...

GRANDIN.

Eh! madame, le puis-je?
De Cruas ne peut plus me rien être à demi;

S'il n'est mon protecteur, il est mon ennemi.
Jugez de mon état, si pendant la tempête
Ma planche de salut me tombe sur la tête !

LA DUCHESSE.

C'est trop vous demander, mon cher, je le vois bien ;
Mais ne pourrait-on pas prendre un terme moyen ?
Si Cruas retirait sa parole lui-même ?

GRANDIN.

Ce serait différent ; mais voilà le problème.

LA DUCHESSE.

Je m'en charge, mon cher ; n'en prenez pas souci.

Un laquais ouvre la porte.

Quoi ?

UN LAQUAIS, annonçant.

Messieurs de Fargis, de Pienne, de Boisy.

GRANDIN.

Pas un mot là-dessus à ces folles cervelles !

LA DUCHESSE.

C'est convenu.

SCÈNE III

DE FARGIS, LA DUCHESSE, DE PIENNE, DE BOISY, GRANDIN.

LA DUCHESSE.

Bonjour, messieurs. Quelles nouvelles ?
A l'endroit de Monsieur qu'avez-vous décidé ?

DE FARGIS.

Qu'envers lui le secret devait être gardé.

DE BOISY.

C'est un homme qu'il faut servir sans qu'il le sache.

GRANDIN.

Je ne sais pas mâcher les mots. moi : c'est un lâche !

LA DUCHESSE.

Mais il vous faut son nom.

DE PIENNE.

Eh ! mon Dieu, doutez-vous,
Si nous réussissons, qu'il ne soit avec nous?
Et, fût-il engagé, si l'entreprise échoue,
Madame, doutez-vous qu'il ne nous désavoue?

DE BOISY.

Tuons le cardinal ; une fois le coup fait,
Nous irons à Rethel en attendre l'effet.

LA DUCHESSE.

Ainsi, vous le tuerez vous-même ?

DE BOISY.

Oui, nous-mêmes.
On ne lui doit pas moins que ces honneurs suprêmes.

LA DUCHESSE.

C'est un assassinat, messieurs, en vérité.

DE PIENNE.

Le cardinal s'est mis hors de l'humanité.
Qui montra, sinon lui, le grand chemin des crimes?
Avez-vous oublié les noms de ses victimes ?

DE FARGIS.

Il fait arme de tout pour tuer un seigneur,
Il nous rend tout mortel, jusques à notre honneur !

DE BOISY.

Il punit le duel d'un ignoble supplice.

LA DUCHESSE.

Le jugement de Dieu déplaît à sa justice.

DE PIENNE.

Ne vous y trompez pas, son plan est très profond :
Il veut raser l'honneur, — notre dernier donjon, —
Et pour mieux assurer ses conquêtes infâmes,
Ainsi que nos châteaux, battre en brèche nos âmes.

DE BOISY.

Mort au tyran !

GRANDIN.

Plus bas !

DE BOISY.

Avez-vous peur ?

GRANDIN.

Non pas.
Mort au tyran ! — Mais, quoi ! l'on peut crier plus bas.

DE PIENNE.

Encore si c'était à force de génie
Qu'il fait peser sur nous sa sombre tyrannie !
Mais voyez tous ses plans au désastre aboutir ;
Sur le peuple épuisé l'impôt s'appesantir ;
Les coffres de l'État, que la guerre ruine,
Vidés par les revers, remplis par la famine ;
Partout le paysan par la misère armé,

Effroyable révolte où le peuple affamé
Vers le pain qu'il a fait et qu'on lui prend se rue,
Brandissant comme un droit le fer de sa charrue;
Les maux intérieurs au dehors redoublés;
Nos envahissements contre nous refoulés,
Le territoire ouvert, l'ennemi dans Corbie,
Tant de sang répandu, tant de honte subie,
Voilà ce que l'on doit à cet homme fatal.
Voilà de quels malheurs est fait son piédestal.

LA DUCHESSE.

Pourquoi le secourir, quand pâlissait son astre?

DE PIENNE.

Parce qu'il entraînait la France en son désastre!

DE BOISY.

Je vous le dis, madame, il n'est pas de milieu :
C'est nous qui périssons, si ce n'est Richelieu.
Qui perd du temps perd tout contre un tel adversaire;
Sa mort est juste enfin, puisqu'elle est nécessaire.

GRANDIN, à part.

Hélas!

DE BOISY.

Point de soupirs.

GRANDIN.

Je ne soupire point!
Ma haine des tyrans s'exhale dans un coin.
Qu'il me tarde, cordieu! de secouer ma chaîne.

DE BOISY.

L'occasion viendra.

GRANDIN.

La croyez-vous prochaine?

LA DUCHESSE, allant à Grandin.

On vient, mon bon Grandin, contenez votre ardeur.

UN LAQUAIS, annonçant.

Monsieur le baron Paul de Mirmande et sa sœur.

LA DUCHESSE.

C'est bien.

GRANDIN.

Je prends congé, madame, avant qu'on entre.

LA DUCHESSE.

Bonsoir.

Bas, à Grandin qui lui baise la main.

Il vous tardait de sortir de cet antre.

Diane et Paul paraissent sur la porte. Grandin échange un salut avec eux et sort.

SCÈNE IV

DE FARGIS, DE BOISY, PAUL. LA DUCHESSE, DIANE, DE PIENNE.

LA DUCHESSE, à Diane.

Bonjour. mademoiselle. Il me fait grand plaisir
De vous voir accéder si vite à mon désir.
Mon invitation, un peu brusque peut-être,
Prouve l'empressement que j'ai de vous connaître,
Vous augmentez encore, en l'acceptant ainsi.
Les obligations qu'on vous avait ici.

DIANE.

Vous ne m'en avez plus, et tant de bonne grâce

Vous acquitte au delà, madame, et m'embarrasse ;
Je crains d'y mal répondre, et ne vois que l'aveu
De mon sot embarras qui le rachète un peu.

LA DUCHESSE.

Il le rachète au point que cette gaucherie
Pourrait bien n'être au fond qu'une coquetterie.

A de Pienne.

Remerciez-moi donc, monsieur le stupéfait.

DE PIENNE.

La rencontre me charme et m'étonne, en effet ;
Mais qui vous a conté l'aventure ?...

LA DUCHESSE.

L'étoile
Que vous suiviez hier tremblante sous son voile.

PAUL, à part.

Ah ! voilà ces messieurs qui m'ont hier visité ?
Je vais leur dire un mot.

Il passe entre de Boisy et de Pienne.

Haut.

Messieurs, j'ai regretté
De n'être pas chez moi dans cette après-soupée,
Pour faire les honneurs moi-même.

DE PIENNE.

A coups d'épée ?

PAUL.

Précisément.

DE PIENNE.

Alors, monsieur, permettez-moi.

Quoi que votre rencontre ait d'honorable en soi,
De ne pas partager vos regrets. — Votre absence
A des droits éternels à ma reconnaissance,
Car elle m'a permis un libre repentir,
Qui devant votre épée eût eu peine à sortir.

Se tournant vers Diane.

Le respect que la sœur m'inspire est si sincère
Qu'il doit en amitié retomber sur le frère.

DE BOISY.

Comme dans le respect nous sommes de moitié.
Nous voulons l'être aussi, monsieur, dans l'amitié.

LA DUCHESSE, à Diane.

Vous êtes leur idole à tous.

DE FARGIS.

Sans flatterie.

DE BOISY.

Et nous sommes très fiers de notre idolâtrie.

DIANE.

Ah! messieurs... traitez-moi de mortelle. Je sens
Que je perds contenance au milieu de l'encens.

LA DUCHESSE.

Le fait est qu'ils ont l'air tous trois des trois rois mages.

DE BOISY.

D'autant mieux qu'une étoile a conduit nos hommages.

DE FARGIS.

Ah! duchesse, à propos! vous qui la connaissez,
Vous nous direz son nom.

LA DUCHESSE.

Êtes-vous si pressés ?
Vous le saurez bientôt.

DE FARGIS.

Pourquoi pas tout de suite?

LA DUCHESSE.

Il nous manque un témoin dont j'attends la visite.

A part, et regardant de Pienne.

Le perfide! des yeux il ne la quitte pas.

La porte du fond s'ouvre.

Tenez, c'est lui.

UN LAQUAIS, annonçant.

Monsieur le comte de Cruas.

SCÈNE V

DE FARGIS, DE BOISY,
LA DUCHESSE. DE CRUAS. DE PIENNE.
DIANE. PAUL.

LA DUCHESSE.

Monsieur le comte!...

Au laquais.

Allez avertir ma filleule.

A Cruas.

Vous êtes étonné de ne pas me voir seule?

DE CRUAS.

En effet, j'aurais cru, d'après votre billet...

LA DUCHESSE.

Il nous manque quelqu'un pour être au grand complet.

DE CRUAS.

De quoi donc s'agit-il?

LA DUCHESSE.

Oh! d'une bagatelle.
Monsieur. Mais saluez d'abord mademoiselle.

DE CRUAS.

Mademoiselle ici!

LA DUCHESSE.

Sans demander comment.
Gardez pour autre chose un peu d'étonnement.

DE CRUAS.

Autre chose?

LA DUCHESSE.

Oui, monsieur. Votre beauté voilée.
D'hier soir, va paraître aux yeux de l'assemblée.

DE BOISY.

Ah! duchesse, c'est trop nous tenir en suspens...

SCÈNE VI

DE FARGIS, DE BOISY, DE CRUAS, LA DUCHESSE, MARGUERITE, PAUL, DIANE, DE PIENNE.

LA DUCHESSE, allant à Marguerite.

La voici.

DE CRUAS, sombre.

Ma future !... Ah ! c'est un guet-apens ?

LA DUCHESSE.

Non, c'est un tribunal.

A Marguerite.

Explique ta conduite.

DE CRUAS.

Je ne souffrirai pas...

LA DUCHESSE.

Vous répondrez ensuite,
Monsieur, si vous pouvez ; mais sachez, en tout cas,
Que lorsqu'un Rohan parle, on ne l'interrompt pas.

A Marguerite.

Raconte comme à fuir lui-même il t'a forcée,
Comme à sa loyauté tu t'étais adressée
Pour obtenir de lui qu'il rompît un hymen
Où ton cœur ne pouvait accompagner ta main :
Comment cette démarche est restée inutile,
Et comment tu venais me demander asile.

DE CRUAS.

Votre but est atteint et votre effet produit,
Car je n'épouse pas les coureuses de nuit.

LA DUCHESSE.

Tout beau ! parlez-en mieux.

DE CRUAS.

Tant pis pour qui s'en fâche.

PAUL, descendant entre Cruas et la duchesse.

Insulter une femme est l'action d'un lâche.

DIANE.

Messieurs !

DE PIENNE, à Diane.

Ne craignez rien.

DE CRUAS. à Paul.

Votre âge vous défend;
Je ne ramasse pas l'insulte d'un enfant.
Si l'un de ces messieurs veut la prendre à son compte...

PAUL, à de Pienne qui fait un mouvement.

Ah ! marquis, n'allez pas me faire cette honte !
Si monsieur ne veut pas se baisser, mon affront
Peut grandir tout à coup et lui monter au front.

DE CRUAS.

Quand votre précepteur saura votre équipée...

PAUL.

C'est la plume d'un paon qui vous tient lieu d'épée ?

DE PIENNE, allant à Paul.

Bien !

DE CRUAS.

Je suis patient, mais un homme est de chair :
Ne m'échauffez donc pas les oreilles, mon cher.

PAUL.

Je vous les couperai quand elles seront chaudes !

DE CRUAS.

On punit les enfants avec des chiquenaudes...

Il fait le geste d'en donner une à Paul, qui le soufflette avec son gant.

Sang-Dieu !

DE PIENNE, à Paul.

Bien répondu ! Nous serons vos témoins.

DIANE, à part.

Le malheureux enfant !

DE CRUAS, à Paul.

Êtes-vous noble, au moins ?

PAUL.

Je me demande, à voir ma conduite et la vôtre,
Lequel peut soupçonner la noblesse de l'autre.

DE CRUAS.

Ce ne sont que des mots. Avez-vous un garant ?

DE PIENNE.

Moi !

PAUL.

Merci !

DE CRUAS.

Vous, marquis ? alors c'est différent.
Dans une heure, à Vincenne.

Il salue la duchesse et sort.

SCÈNE VII

DE FARGIS, DE BOISY, PAUL, DE PIENNE, DIANE, LA DUCHESSE, MARGUERITE.

DIANE.

Ô mon frère ! mon frère !

DE PIENNE, bas.

Ne lui laissez pas voir de frayeur ; au contraire.

Il remonte.

DIANE, bas.

C'est juste.

A Paul.

Te voilà tout à fait grand garçon ;
Tu viens de te montrer d'une noble façon.
Mon ami. Maintenant il s'agit de poursuivre.

PAUL.

Ne crains rien ; le Cruas n'a pas longtemps à vivre.

DIANE.

Souviens-toi des leçons de Parnajon. Surtout,
Ne t'emporte pas.

PAUL.

Non.

DIANE.

Pousse ton homme à bout.
En rompant.

PAUL.

Oui, ma sœur. Mais il faut que je parte.

DIANE.

Oui, va-t'en. — Ah! — S'il marche et que son fer s'écarte.
Le coup droit.

PAUL.

Oui, je sais tout cela mieux que toi.

DIANE.

C'est bien vrai; je suis folle! Allons, embrasse-moi.

Les quatre hommes sortent. — Marguerite se jette dans les bras de Diane.

ACTE TROISIÈME

Un salon, chez M. de Pienne. Boiseries de chêne sculpté dans toute la hauteur. Une seule porte apparente au fond; au plafond un lustre de cuivre où brûlent six bougies de cire. Un panneau à ressort à gauche. — Une porte secrète à droite, à laquelle tient un petit pupitre. Une fenêtre au fond, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

LEJEAN, seul.

Il est occupé à servir, dans un coin de la scène à gauche, une petite table à un seul couvert.

Monsieur a bien changé de manière de vivre.
Il mange seul, sort seul, me défend de le suivre,
Aulieu qu'il m'employait à tout auparavant.
Il se cache de moi, c'est clair. A-t-il eu vent
Des mille écus promis à moi par sa duchesse,
Si je le fais surprendre avec une maîtresse?
Non... il m'aurait chassé. Donc il est sans soupçon.
Pourquoi se cache-t-il alors de la façon?

SCÈNE II

LEJEAN, DE PIENNE.

DE PIENNE.

C'est bien ! tu peux sortir. Il ne me faut personne.

LEJEAN.

Monseigneur ne veut pas ?...

DE PIENNE, se débarrassant de son manteau et de son chapeau.

Tu viendras, si je sonne.

Il se met à table; Lejean se dirige vers la porte.

Ah ! Lejean...

LEJEAN.

Monseigneur ?

DE PIENNE.

Il doit venir ce soir

Une dame...

LEJEAN, à part.

Je tiens ma somme.

DE PIENNE.

... En voile noir.

Tu l'attendras toi-même à la porte.

LEJEAN.

A laquelle?

DE PIENNE.

A la grande, parbleu ! La duchesse a chez elle

Toutes les clefs de l'autre.

LEJEAN.

Oui, son amour jaloux
Veut pouvoir entrer seul en cachette chez vous.
Pauvre dame !

DE PIENNE.

Tais-toi, maroufle ! la personne
Qui vient ce soir n'est pas de celles qu'on soupçonne.

LEJEAN.

Ah !

DE PIENNE.

Tu l'introduiras sans demander son nom.
Sois très respectueux, tu m'entends ? ou sinon
Je te chasse.

LEJEAN.

Il suffit.

DE PIENNE.

Va, je n'ai pas d'autre ordre.

LEJEAN, à part.

Votre aventure aura quelque fil à retordre.

Il sort.

De Pienne met les verrous à la porte du fond ; il revient vers le panneau de gauche, pousse un ressort dans la boiserie, une porte s'ouvre.

DE PIENNE.

A table, prisonnier !

SCÈNE III

PAUL, sortant de la cachette, DE PIENNE.

PAUL.

Têtebleu ! que j'ai faim !

il se met à table.

Savez-vous que ce trou de cachette est malsain ?

DE PIENNE.

Moins que votre estocade à Cruas.

PAUL.

Pauvre diable !

DE PIENNE.

C'était un fier gredin ! soyez moins pitoyable.

PAUL.

Il est vengé, d'ailleurs.

DE PIENNE.

Et par qui ?

PAUL.

Par ce trou,
Où depuis huit grands jours je vis comme un hibou.
Six pieds carrés de chambre où l'air et la lumière
Entrent sournoisement par une meurtrière,
Ce n'est pas gai, marquis.

DE PIENNE.

J'en conviens ; mais c'est sûr.

Espériez-vous un parc dans l'épaisseur d'un mur ?
D'ailleurs, nous vous rendrons bientôt le libre arbitre.

PAUL.

Quand et comment ?

DE PIENNE.

Je suis muet sur ce chapitre ;
Ne m'interrogez pas, mais sachez seulement...

PAUL.

Oui, que je ne sais quoi doit, je ne sais comment,
Venir je ne sais quand, et cette certitude
Ne peut pas me laisser la moindre inquiétude.
Puis vous avez un mur d'une telle épaisseur !
Enfin !

Se levant.

Avez-vous vu Marguerite et ma sœur ?

DE PIENNE.

Je les quitte.

PAUL.

Ce sont elles, en ma tanière,
Qui me manquent, bien plus que l'air et la lumière.

DE PIENNE.

Vous verrez votre sœur ce soir.

PAUL.

Où donc ?

DE PIENNE.

Ici.

PAUL.

Que ne le disiez-vous tout de suite ! Ah ! merci !

DE PIENNE.

Elle ne pouvait plus tenir à votre absence.

PAUL.

Chère sœur ! mais prenons garde à la médisance !
Si quelqu'un la voyait entrer seule, le soir,
Chez vous... Non, j'aime mieux renoncer à la voir.

DE PIENNE.

Ami, ne craignez rien, la rue est isolée,
La nuit sera très noire et votre sœur voilée.
Croyez que son honneur m'est aussi cher qu'à vous.

PAUL.

A la bonne heure donc ! La revoir m'est bien doux.
Oh ! comme nous allons parler de Marguerite !
Je l'aime, savez-vous?

DE PIENNE.

Certe, elle le mérite.

PAUL.

Elle ignore où je suis?

DE PIENNE.

Chacun en fait autant,
Hors votre sœur et moi.

PAUL.

Marguerite pourtant...

DE PIENNE.

Sans traiter sottement les femmes de bavardes,
Je vous dirai que moins un secret a de gardes
Et mieux il est gardé, tout au rebours des rois...
Et c'est déjà beaucoup que le vôtre en ait trois.

PAUL.

Vous me comptez pour un?

DE PIENNE.

Et pour le moins fidèle.

PAUL.

Vous m'étonnez.

UN CRIEUR PUBLIC, au dehors.

« Arrêt de la cour criminelle,
» Qui condamne à la corde et confiscation
» De tous ses biens, pour meurtre et contravention
» Aux édits des duels, le sieur Paul de Mirmande
» Contumace, lequel, devant qu'on l'appréhende,
» Sera pendu demain en effigie... » Un sou.

PAUL, après un silence.

Ceci me raccommode avec cet affreux trou.
Pendu ! c'est déplaisant, même par contumace...
Je ne veux pas mourir en faisant la grimace,
Diable !

DE PIENNE.

Chut ! Je connais le bruit de ces talons...
Il faut que j'ouvre.

PAUL.

Ouvrez. Je gagne mes salons.

Il rentre dans sa cachette. De Pienne va ouvrir la porte du fond.

SCÈNE IV

DE BOISY, GRANDIN, DE PIENNE, DE FARGIS.

DE FARGIS.

Bonjour, mon cher.

DE PIENNE.

Bonjour, amis. Qui vous amène?

GRANDIN.

La patrie et l'honneur!

DE BOISY.

Silence, énergumène!
Peut-on parler ici sans peur d'être écouté?

DE PIENNE.

Parlons bas, toutefois. pour plus de sûreté.

DE FARGIS, à mi-voix.

Eh bien. le cardinal est à nous. Il se livre
Comme le criminel que le remords enivre.
Ce cauteleux tyran, s'oubliant tout à coup,
Met la tête une fois dans la gueule du loup.
Nous le tiendrons demain, sans défense, sans garde,
Chez Monsieur.

DE PIENNE.

Chez Monsieur? Vraiment? Il s'y hasarde?
Cette imprudence doit être un piège infernal.

GRANDIN, effrayé.

Croyez-vous?

DE BOISY.

Non. Il vient, en tant que cardinal,
Sur les fonts baptismaux tenir Mademoiselle,
Et naturellement la chose a lieu chez elle.

DE PIENNE.

Sa garde le suivra.

DE BOISY.

C'est aussi mon avis;
Mais celle de Monsieur occupant le logis,
Celle de Richelieu doit rester à la porte,
C'est-à-dire trop loin pour lui prêter main-forte.

DE PIENNE.

C'est vrai.

DE FARGIS.

Le cardinal une fois abattu,
Monsieur prendra parti pour nous, en doutes-tu?
Nous l'emmenons parmi le tumulte, et ses gardes
Nous ouvrent le chemin à coups de hallebardes,
Si ceux du cardinal veulent nous le barrer.
Nous trouvons des relais que je fais préparer
Sous couleur d'enlever une petite juive,
Et nous gagnons Rethel avant qu'on nous poursuive.

DE PIENNE.

C'est très bien combiné, messieurs; mais c'est hardi.

GRANDIN.

Reculez-vous?

DE PIENNE.

Demain, à quelle heure?

DE FARGIS.

A midi.

DE PIENNE.

C'est bien.

DE BOISY, passant à de Pienne.

Prends un poignard dans ta poche; l'épée
Est gênante à tirer dans la foule attroupée.

GRANDIN, à part.

C'est à faire frémir.

DE FARGIS.

Ah ! — Grandin s'est chargé
De garder les chevaux.

GRANDIN.

Oui, je suis trop âgé
Pour frapper... ma vigueur trahirait mon courage.

DE BOISY.

Et réciproquement.

DE FARGIS, à de Pienne.

Fais porter ton bagage
Demain matin chez lui, qu'il le fasse boucler.

GRANDIN, passant à de Pienne.

Non, je le bouclerai moi-même.

DE BOISY.

Sans trembler ?

GRANDIN.

Morbleu ! monsieur, sachez que ce n'est pas honnête
De me tarabuster quand je risque ma tête !

DE BOISY.

Vous y tenez ? parbleu ! vous n'êtes pascoquet !

GRANDIN, fièrement.

Je suis ce que je suis, je vous le dis tout net.

Aux autres.

Je m'emporte!...

DE FARGIS.

Entre amis!... Nous allons par la ville
Avertir de Gondy, de Frète et d'Estourville.

DE PIENNE.

A demain.

SCÈNE V

DE PIENNE, seul.

Cinq contre un, c'est un assassinat.
Mais cinq contre une foule après, c'est un combat;
Et ce ne sera pas la première mêlée
Où cinq désespérés auront fait leur trouée.
Pourtant n'oublions pas qu'à tout événement,
La veille d'un combat est jour de testament :
Car des droits d'un mourant le plus digne d'envie
Est de faire un heureux des bribes de sa vie.

Il s'assied devant le petit pupitre appliqué au mur et se dispose à écrire.

Cet écrit que peut-être on ouvrira dans peu,
Sera le dernier gage et le premier aveu
D'un amour né d'hier, et que demain condamne
Peut-être à ne parler jamais, chère Diane!

SCÈNE VI

DE PIENNE, DIANE, voilée; LEJEAN, introduisant.

DE PIENNE, à part.

C'est elle !

LEJEAN.

Monseigneur n'a pas d'ordres ?...

DE PIENNE.

Va-t'en.

LEJEAN, à part.

Allons vite avertir madame de Rohan.

Il sort.

DE PIENNE, à Diane, qui est restée sur la porte.

Poussez les verrous.

Il ouvre lui-même le panneau de gauche.

Paul, c'est votre sœur.

Paul s'élance sur la scène et tombe dans les bras de Diane.

SCÈNE VII

PAUL, DIANE, DE PIENNE.

DIANE.

Mon frère !

PAUL.

Ah ! que j'avais besoin de toi pour me distraire !

DIANE.

Si tu savais combien est triste la maison,
Lorsque tu n'es pas là !

PAUL.

Pas tant que ma prison !
Pardon du mot, marquis.

DE PIENNE, qui s'est mis à écrire.

J'écris une dépèche,
Je n'entends rien.

PAUL, à Diane.

Tiens, vois ! à part la paille fraîche,
C'est un cachot.

DIANE.

Que c'est étroit ! que c'est obscur !

PAUL.

Je vis comme un lézard, dans l'épaisseur d'un mur.

DIANE.

Pauvre lézard, captif aux fentes de sa roche,
Je vous apporte un peu de soleil... dans ma poche.
Devinez ce que c'est.

PAUL.

Je sais l'essentiel :
Puisque c'est du soleil, cela me vient du ciel.

DIANE.

Pas trop mal deviné. Tenez !

Elle lui donne un petit bouquet.

PAUL.

Des marguerites !

DIANE.

Baron, ne sont-ce pas un peu vos favorites?
Je viens de les cueillir sur un corset mignon.

PAUL.

Savait-elle pour qui?

DIANE.

Je dois dire que non...
Mais je ne le dis pas.

PAUL.

Quel bonheur! quelle joie!
Elle m'aime!

Allant à de Pienne.

Marquis, voyez ce que m'envoie
Marguerite.

DE PIENNE, se levant.

Elle sait que vous êtes ici?

DIANE.

Rassurez-vous, monsieur; je suis discrète aussi.
Elle croit Paul en Flandre, et j'ai pu lui promettre
D'effeuiller ce bouquet dans ma prochaine lettre.

DE PIENNE.

A la bonne heure!

PAUL.

Eh bien, qu'en dites-vous?

DE PIENNE.

Je dis
Que voilà la prison changée en paradis.
Savourez ce bonheur goutte à goutte, en avare,
Être aimé quand on aime, hélas! c'est chose rare.

Il se rassied.

DIANE, à part.

Hélas !

PAUL.

Raconte-moi comment, à quel propos
Son cœur s'est confié... Rappelle-toi les mots.

DIANE.

J'avais vu son amour dans son âme candide,
Comme une herbe marine au fond d'une eau limpide;
Je lui dis : « Paul vous aime », et, cachant sa rougeur
Dans mes embrassements, elle dit : « O ma sœur ! »

PAUL.

Chère femme !

DIANE.

Oui, ta femme, elle est digne de l'être
Je ne me trompe pas et j'ai pu la connaître,
Pure comme un beau jour, riante comme lui,
Véritable compagne et véritable appui,
Riche... cela n'est rien pour ta tête légère,
Mais j'en puis parler, moi, la vieille ménagère;
Il ne lui manque rien qu'un nom patricien,
Que tu lui donneras en échange du sien.

PAUL.

Comme je vais l'aimer !

DIANE.

Ah ! mon frère, l'épouse
Détrônera la sœur, et je serai jalouse !
Mais tu lui laisseras, à cette pauvre sœur,
Pour y vieillir en paix, quelque coin de ton cœur.

PAUL.

Ne veux-tu pas un jour te marier toi-même ?

DIANE.

Te quitter?... Et, d'ailleurs, moi, personne ne m'aime.
Mais je puis être heureuse encore à ma façon,
En te voyant heureux et soignant ta maison.
J'élèverai tes fils comme j'ai fait du père...
Car ce seront des fils qui te viendront, j'espère.
Je leur enseignerai, comme je te l'appris,
Le respect de leur nom, l'amour de leur pays,
Et, quand on portera la vieille fille en terre,
En somme elle aura fait sa tâche solitaire.

DE PIENNE, cachetant son testament, à part.

Maintenant je suis prêt.

UNE VOIX, à la porte.

Ouvrez, au nom du roi!

DIANE.

On vient arrêter Paul!

DE PIENNE.

Rassurez-vous; c'est moi.

DIANE, allant à de Pienne.

Vous?

DE PIENNE.

Gardez cet écrit. — Vous, ami, rentrez vite.
Qu'on ne nous prenne pas tous deux au même gîte.

Paul rentre dans sa cachette.

LA VOIX, au dehors.

Ouvrez, au nom du roi!

De Pienne va ouvrir la porte du fond.

SCÈNE VIII

DIANE, DE PIENNE, LAFFEMAS, EXEMPTS.

DE PIENNE.

C'est monsieur Laffemas.

LAFFEMAS.

Lieutenant-criminel.

DE PIENNE.

Je ne l'ignore pas.
Qu'ai-je à faire avec vous, monsieur?

LAFFEMAS.

Belle demande!
Vous avez à livrer le baron de Mirmande

DIANE, à part.

C'est Paul!

DE PIENNE

Il est à Gand.

LAFFEMAS.

Marquis, je suis navré
De vous dire crûment que cela n'est pas vrai;
Et pour vous épargner des détours difficiles,
Je veux bien vous prouver qu'ils seraient inutiles
— La sœur du fugitif, s'il s'est vraiment enfui,
Me dis-je, recevra quelque chose de lui,
Des nouvelles, par lettre ou par courrier, n'importe,
J'ai mis trois espions de planton à sa porte,

Afin que rien n'entrât chez elle à mon insu ;
Or, en huit jours, monsieur, elle n'a rien reçu.

DIANE.

Sauf monsieur, cependant.

LAFFEMAS.

Mais je ne puis admettre
Que monsieur ait été le porteur d'une lettre,
Car pourquoi le baron eût-il pris ce détour ?

DE PIENNE.

Pourquoi ? pour vous cacher l'endroit de son séjour,
Cher monsieur : il avait flairé votre malice.

LAFFEMAS.

S'il est en sûreté, que lui fait la police ?
Donc il est en danger, donc il est à Paris ;
Donc il faut le chercher, le trouver à tout prix ;
Car c'est fort important à pendre, un duelliste !
Sa sœur, ai-je pensé, nous mettra sur sa piste,
Elle l'aime, dit-on, comme son propre enfant :
La biche conduira les limiers vers le faon.
Mes gens depuis trois jours guettent mademoiselle :
C'est la première fois qu'elle sort de chez elle,
Et nous voici ! — Monsieur, votre hôtel est cerné ;
Aucune évasion possible au condamné !
Sa présence chez vous est pour moi manifeste
Par celle de sa sœur, cela va sans conteste ;
Ainsi, livrez-le-moi, ne pouvant le sauver,
Car je démolirais l'hôtel pour le trouver.

DIANE, bas, à de Pienne.

Vous allez nous trahir ; faites votre visage.

Haut.

Sommes-nous délivrés de votre bavardage?

LAFFEMAS.

J'ai tout dit.

DE PIENNE.

Eh bien, moi, je vous dis, en un mot,
Monsieur de Laffemas, que vous êtes un sot.

LAFFEMAS.

Prenez garde !

DE PIENNE.

Un croquant !

LAFFEMAS.

Monsieur !

DE PIENNE, marchant sur lui.

Un petit cuistre !
Et je cravacherai votre face sinistre.

LAFFEMAS.

Monsieur, je suis en force et viens au nom du roi !

DE PIENNE.

Heureusement pour vous ! Faites donc votre emploi.

LAFFEMAS, à part.

Me serais-je trompé ? Ferais-je fausse route ?
Ils ont bien de l'audace ! — Ils en ont trop.

DIANE, bas, à de Pienne.

Il doute.

LAFFEMAS, à ses gens.

A l'œuvre, mes enfants ! vous avez des marteaux ;
C'est ici qu'il doit être... Enfoncez les panneaux !

DIANE, à part.

Il est perdu !

Une petite porte s'ouvre dans la boiserie à droite, sur le devant de la scène. La duchesse de Rohan paraît ; elle n'aperçoit d'abord que Diane, les autres lui sont cachés par le vantail de la porte.

SCÈNE IX

DIANE, DE PIENNE, LAFFEMAS, LA DUCHESSE, Exempts.

LA DUCHESSE, à part.

C'est elle !

Elle avance en scène et voit Laffemas et ses gens.

Ah ! — Messieurs. que veut dire ?...

LAFFEMAS, saluant.

Madame la duchesse, un mot va vous instruire :
Le baron de Mirmande est ici.

LA DUCHESSE.

Depuis quand ?

LAFFEMAS.

Il n'a jamais quitté Paris.

LA DUCHESSE.

Il est à Gand.

DE PIENNE.

Monsieur n'en veut rien croire.

DIANE.

Un pur excès de zèle !

LAFFEMAS.

Si son frère est à Gand, que fait mademoiselle
Chez monsieur le marquis ?

LA DUCHESSE.

C'est sa maîtresse !

DIANE.

Moi !
Sa maîtresse !

LA DUCHESSE.

Osez donc le nier !

DIANE, froidement.

Et pourquoi ?
C'est vrai.

DE PIENNE, bas.

Vous vous perdez !

DIANE, de même.

Qu'importe ! je le sauve !

LAFFEMAS.

Moi qui n'ai pas trouvé cela sous mon front chauve,
Niais ! — C'est sûr, au moins ? Vous croyez ?...

LA DUCHESSE.

Si je crois !
N'étaient-ils pas seuls ?

LAFFEMAS.

Seuls.

SCÈNE X

PAUL, sortant de sa cachette;
DIANE, DE PIENNE, LAFFEMAS,
LA MARQUISE.

PAUL.

Pardon... nous étions trois!

A Diane.

Ton sacrifice part d'une tendresse insigne,
Mais, si je l'acceptais, je n'en serais pas digne.

LAFFEMAS.

Par tous les gens de cœur vous serez approuvé.

DIANE.

Malheureux! Il se perd, quand il était sauvé!

PAUL.

Le salut à ce prix ne me fait pas envie.
Si tu sacrifiais ton honneur à ma vie,
Diane, réponds-moi, de quel élan de cœur
Sacrifierais-tu pas ta vie à mon honneur?
Voudrais-tu me voir moins d'amour ou de courage?

DIANE.

La fierté qui le perd, hélas! est mon ouvrage.
Et j'aurai ce regret que, l'ayant élevé
Dans de moindres vertus, je l'eusse conservé!

PAUL.

Il vaut mieux bien mourir, ma sœur, que de mal vivre.
Adieu ! — Partons, messieurs, je suis prêt à vous suivre.

On l'emmène.

SCÈNE XI

DIANE, DE PIENNE, LA DUCHESSE.

DE PIENNE, à la duchesse.

Eh bien, madame, eh bien ?

LA DUCHESSE.

Hélas ! quelle leçon !
Mais je veux réparer mon odieux soupçon.
Mademoiselle.

DIANE. sortant de son immobilité.

Quoi ? quel soupçon ? Ah ! madame,
De quoi me parlez-vous ? — On m'enlève mon âme !
Mais je te défendrai jusqu'au bout, mon trésor,
Et tout n'est pas perdu, puisque je vis encor.
— Votre épée est à moi, vous me l'avez offerte,
Marquis.

LA DUCHESSE.

N'exposez pas ses jours en pure perte.

DIANE.

Ah ! laissez-moi parler. madame ! — Armez vos gens...
Non, non... La valetaille aurait peur des sergents,
Il vaut mieux embaucher des braves...

LA DUCHESSE.

Pour quoi faire ?

DIANE.

Vous ne comprenez pas ? — pour enlever mon frère.
Nous attaquons l'escorte au pied de l'échafaud...
Oui, trente hommes et nous, c'est tout ce qu'il en faut ;
Parnajon en connaît, vous en devez connaître...
Le temps presse... Courons.

DE PIENNE.

Il est trop tard.

DIANE.

Peut-être.

DE PIENNE.

On n'organise pas si vite un coup de main.

DIANE, avec désespoir.

O mon Dieu !

LA DUCHESSE.

Calmez-vous !

DIANE.

Mon frère meurt demain !

DE PIENNE.

Je réponds de ses jours.

LA DUCHESSE, à mi-voix.

Quoi ! vous allez lui dire ?...

DE PIENNE.

Oui... Demain, sous nos coups le cardinal expire.

DIANE.

A quelle heure ?

DE PIENNE.

À midi.

DIANE.

Mais c'est l'instant précis
Des exécutions !

LA DUCHESSE.

Nous aurons un sursis.
Au cabinet du roi l'on peut vous introduire ;
L'officier de la porte est facile à séduire.

DIANE.

Qu'en pensez-vous, monsieur? car j'ai l'esprit perdu
Et je sens sur mes yeux comme un voile étendu.

DE PIENNE.

Je vous introduirai moi-même dans le Louvre ;
Votre frère est sauvé, croyez-moi.

DIANE.

Le ciel s'ouvre !
Ah ! monsieur, qui pourra m'acquitter envers vous !

LA DUCHESSE.

Faites-nous toutes deux reconduire chez nous.

ACTE QUATRIÈME

Le cabinet du roi, au Louvre. — Au fond, grandes fenêtres à embrasures par lesquelles on aperçoit l'hôtel de Nesle en face. — Portes latérales. — A droite, une table chargée de papiers.

SCÈNE PREMIÈRE

DE PIENNE, DIANE, entrant par la gauche.

DE PIENNE.

Voici le cabinet du roi.

DIANE.

Du roi de France !

DE PIENNE.

C'est le roi Très-Chrétien : ayez bonne espérance.
Il ne peut refuser, sous peine de remord,
Un jour au condamné pour penser à la mort.

DIANE.

Oui... le calme renaît dans mon âme affermie.
Je suis tranquille.

DE PIENNE.

Il est neuf heures et demie ;
Mettons une heure en tout, pour attendre le roi,

Demander le sursis, en obtenir l'octroi,
Et vous pouvez encore arriver à la porte
Du Châtelet avant que votre frère en sorte.

DIANE.

J'ai le temps.

DE PIENNE.

A midi, la mort du cardinal
Anéantit de fait l'arrêt du tribunal.

DIANE.

Hélas! faut-il sauver mon frère par un crime?

DE PIENNE.

C'est au salut de tous qu'on offre la victime;
La France à l'agonie exige cette mort.

DIANE.

J'ai besoin de le croire.

DE PIENNE.

Oui, soyez sans remord.
Aussi bien le dessein en est irrévocable.

DIANE.

Mais réussirez-vous?

DE PIENNE.

Le coup est immanquable.
Quand même, entendez-vous, ceux qui vont le frapper
Y resteraient tous cinq, lui ne peut échapper.

DIANE.

Y resteraient tous cinq? Quoi? que voulez-vous dire?

DE PIENNE, avec embarras.

En toute chose, il faut toujours prévoir le pire.

DIANE.

Ah! monsieur, vous m'avez caché votre danger.

DE PIENNE

Dans quel but? Suis-je pas pour vous un étranger?

DIANE.

Un étranger pour moi, le sauveur de mon frère!

DE PIENNE.

Que le destin me soit favorable ou contraire,
C'est à votre bonheur qu'ira mon dernier vœu.
Souvenez-vous de moi, chère Diane, adieu!

Il sort précipitamment par la gauche.

SCÈNE II

DIANE, *seule.*

En danger aussi, lui! Mon Dieu, tous ceux que j'aime...
— Ceux que j'aime? Oh! pardon, pardon de ce blasphème.
Frère! C'est pour toi seul qu'ici je dois trembler!
D'ailleurs, quel lâche effroi pour lui vient me troubler?
Lui, du moins, pour sa vie en sacrifice offerte,
Il sauve le pays que l'on pousse à sa perte...
Si ce salut voulait ton sang, Dieu m'est témoin,
Frère, qu'à le donner je n'hésiterais point,
Fière de te pleurer et sûre de te suivre...
Hélas! auquel des deux pourrais-je donc survivre?
— On vient... c'est le roi... Ciel! suivi de Richelieu!
Tout est perdu!... que faire?... Inspirez-moi, mon Dieu!
Derrière ce rideau.

Elle se jette dans l'embrasure, dont elle fait retomber le rideau sur elle.

SCÈNE III

DIANE, cachée; LE ROI, RICHELIEU.

LE ROI.

Je veux être le maître,
Oui, monsieur, et non plus seulement le paraître.

RICHELIEU.

Je vois avec douleur que mon maître et mon roi
Prête à mes ennemis plus de crédit qu'à moi.

LE ROI.

Je ne puis rien sentir ni penser par moi-même,
N'est-ce pas? — Grâce à vous, voilà les bruits qu'on sème.
— Non, monsieur, il n'est pas d'intrigue là-dessous;
Personne auprès de moi ne vous a nui... que vous.
Je suis las d'obéir dans mon propre royaume,
Et de n'être d'un roi que l'ombre et le fantôme;
Je suis las de subir l'hypocrite hauteur
D'un tyran qui devrait être mon serviteur,
A ma sujétion lorsque je me résigne,
Tout le sang de mon père en mes veines s'indigne,
Et je ne sais vraiment par quelle lâcheté
Jusqu'à présent, monsieur, je vous ai supporté.

RICHELIEU.

C'est que vous me sentez salutaire à la France,
Voilà tout le secret de votre tolérance;
Car je n'ignore pas que Votre Majesté
Dans le fond de son cœur m'a toujours détesté.

LE ROI.

Vous êtes clairvoyant.

RICHELIEU.

C'est un triste salaire,
Sire, de tant d'efforts que j'ai faits pour vous plaire.

LE ROI.

Oui, je suis un ingrat ! car, grâce à vous, j'ai pris
L'existence en dégoût et moi-même en mépris.
Quand mon front soucieux à la vitre s'appuie,
J'entends autour de moi dire : « Le roi s'ennuie. »
— Moi-même, je le dis parfois. Mais, si tous ceux
Qui me voient contempler la rue en paresseux
Pouvaient comprendre alors avec quel œil d'envie
Je regarde passer le travail et la vie,
Monarque enseveli dans mon oisiveté
Et condamné par vous à l'inutilité,
Certe, ils admireraient qu'en mon âme la haine
N'ait pas vaincu plus tôt la patience humaine !
Mais la mesure est comble enfin ! L'homme et le roi,
D'un égal désespoir se révoltent en moi.
Je veux me relever de cette modestie
Qui vous livrait mes dés pour jouer ma partie ;
Je ne veux plus de vous service ni conseil.
Je vous veux, en un mot, chasser de mon soleil !

RICHELIEU.

Contre un pareil discours je ne puis que me taire,
Sire. Retirez-moi des mains le ministère.
Loin de vous opposer la moindre objection,
J'ai besoin de repos, comme vous d'action ;
Car, si dans la langueur votre tête se penche,
La fièvre du travail a fait la mienne blanche.
Regardez ces yeux creux, ce visage blafard :
Je n'ai que cinquante ans et suis presque un vieillard...

Parlons à cœur ouvert, en rompant notre chaîne :
Si vous me haïssez, je comprends votre haine;
Car Richelieu peut-être, à votre place, eût eu
Plus de haine que vous, Sire, et moins de vertu.

LE ROI.

Mais peut-être Louis avec votre génie
Aurait à votre place eu moins de tyrannie.

RICHELIEU.

Si je ne vous avais toujours forcé la main,
Notre œuvre à moitié faite avortait en chemin.
Dans le temps d'anarchie et de lutte où nous sommes,
Il faut violenter les choses et les hommes;
Le despotisme seul féconde le chaos;
Je veux ! — L'enfantement du monde est dans ces mots.
— Et, d'ailleurs, le succès a passé la souffrance !
Voyez la royauté, c'est-à-dire la France,
Assise fortement, les deux pieds appuyés
Sur les débris fumants des partis foudroyés !
Elle a pu, réduisant chez elle les divorces,
Sur l'impie étranger lancer toutes ses forces.
Ses revers au début ne m'inquiètent pas :
Elle est comme un cheval qui choppe aux premiers pas,
Mais dont l'emportement, croissant dans la carrière,
Ne connaît bientôt plus ni fossé ni barrière.
Qu'on ne détourne pas sa course, et je prétends
Qu'elle prenne la tête avant qu'il soit longtemps !
Sire, je vous le dis : un grand siècle commence,
De tous côtés il s'ouvre un horizon immense;
Le monde ancien expire, et c'est de nos travaux,
Sire, que datera l'ère des temps nouveaux.
Quelle gloire à cueillir ! et quelle grande chose
Fera mon successeur, s'il comprend et s'il ose !
Mais je le cherche en vain, cet esprit ferme et sûr

Qui pourra de mes plans récolter le fruit mûr,
Et j'aurai la douleur de voir tomber mon œuvre
Entre les mains d'un traître, ou celles d'un manœuvre.

LE ROI.

C'est un orgueil que rien ne saurait surpasser
De ne vous croire pas possible à remplacer.

RICHELIEU.

Sire, si je l'étais, pourquoi donc votre haine
S'est-elle, en me gardant, imposé tant de gêne?

LE ROI.

Si vous ne l'étiez pas, vous l'êtes aujourd'hui.
Vos solides travaux forment un point d'appui
Sur lequel l'ouvrier, même le plus novice,
Pourra d'après vos plans achever l'édifice.

RICHELIEU.

Pour moi, je ne connais propre à me succéder
Que le père Joseph.

LE ROI, se levant.

Mieux vaudrait vous garder.
Non, non; le successeur, que mon choix vous destine,
Assiste à vos travaux depuis leur origine;
Je puis entièrement m'assurer sur sa foi;
Car, en un mot, monsieur, ce successeur, c'est moi.

RICHELIEU.

Vous, Sire?

LE ROI.

Moi, monsieur. Qu'en pensez-vous?

RICHELIEU.

Rien, Sire.

LE ROI.

Vous me blâmez au fond et n'osez pas le dire.

RICHELIEU.

Quand mon maître résout, je ne sais qu'approuver;
Seulement je prévois ce qui peut arriver.
Que Votre Majesté tout d'abord s'évertue
Et soutienne un moment le fardeau qui me tue.
Je le crois. Mais bientôt, sous la charge accablé,
Peut-être même aussi par des revers troublé,
Vous rouvrirez la porte aux avis d'une mère
Que vous rappellerez d'un exil nécessaire.

LE ROI.

Peut-être!

RICHELIEU.

C'est certain : vous êtes trop bon fils
Pour la traiter aussi durement que je fis.
Une fois revenue, au conseil avec elle
Rentreront votre frère et toute sa... séquelle;
Parmi cet entourage à l'Espagne gagné,
Fléchissez un instant et tout est ruiné.
La féodalité triomphe avec l'Autriche,
Et le sol labouré par moi retourne en friche.

LE ROI.

J'admire pour combien votre sagacité
Compte dans ses calculs mon imbécillité.
Que votre inquiétude en ce point se rassure!
Je ne suis pas un roi fainéant, je vous jure,
Et j'ai pu supporter un maire du palais,
Sans être maniable à mes autres valets.

RICHELIEU.

Personne autant que moi, Sire, ne le souhaite.
Je vois, à la façon dont mon maître me traite,

Qu'il faut me retirer.

LE ROI.

Adieu, monsieur, adieu.

RICHELIEU fait quelques pas vers la porte, puis revient au roi.

Ne faites pas cela, non, Sire, au nom de Dieu!

LE ROI.

Monsieur!

RICHELIEU.

Permettez-moi l'orgueilleuse assurance
De dire que je suis nécessaire à la France!
Moi seul peux jusqu'au bout soutenir le fardeau;
Laissez-moi ce pouvoir qui me mène au tombeau.

LE ROI.

Vos dédains des grandeurs, monsieur, ne durent guère.

RICHELIEU.

Ah! Sire, il s'agit bien d'ambition vulgaire!
Pouvez-vous soupçonner d'intérêt personnel
L'homme qui veut rester dans un poste mortel?
Mais ne m'arrachez pas mon œuvre inachevée.
Sire! mon existence à ma tâche est rivée!
C'est le seul rêve humain dont je sois convaincu.
Et je dois en mourir, puisque j'en ai vécu.

LE ROI.

Quand donc permettrez-vous à mon tour que je vive?

RICHELIEU.

Que la vérité, Sire, une fois vous arrive!
Ne vous abusez pas sur votre mission :
C'est la vertu des rois que l'abnégation.
Et n'appréhendez pas qu'elle vous rapetisse.
Sire : un homme est bien grand par un grand sacrifice!

LE ROI.

A vous toute la gloire, à moi l'obscurité !
Votre orgueil a besoin de mon humilité.

Il s'assied à droite.

RICHELIEU.

S'il faut que cet orgueil devant vous s'humilie
Voyez ! mon front blanchi s'incline, et je supplie.
Sire. daignez sauver la France par mes mains,
Et, dépouillant tous deux les intérêts humains,
Sachons sacrifier à l'auguste patrie,
Le monarque sa haine et le sujet sa vie !

LE ROI.

Je ne peux plus !

RICHELIEU.

Eh bien, je vous en avertis,
Vous répondrez à Dieu des malheurs du pays;
Car, je l'affirme ici sur mon âme immortelle,
La France périra si je m'éloigne d'elle.

LE ROI, après un silence.

A défaut de génie, ô divin Créateur !
Donnez la patience à votre serviteur !

Il se lève.

— Régnez, si le salut de mon État l'ordonne;
Je vous laisse le sceptre et garde la couronne.
Mais soyez assez grand, juste et victorieux
Pour que mon sacrifice ait raison à mes yeux,
Et qu'à mes successeurs l'éclat de votre gloire,
Expliquant ma conduite, absolve ma mémoire.

RICHELIEU.

Oh ! Sire...

LE ROI.

Pas un mot, pas un remerciement.
Les dépêches sont là : lisez tranquillement.
Pour moi, que les destins de la France rejettent,
Je retourne à mes chiens, — seuls amis qui me fêtent.

Il sort lentement, la tête baissée, par la droite.

SCÈNE IV

DIANE, RICHELIEU.

RICHELIEU.

Il suit des yeux le roi et quand il est sorti.

Dans son abaissement il est plus grand que moi.
— Le royaume est sauvé ! Dieu protège le roi !

DIANE, sortant de l'embrasure.

Monseigneur, n'allez pas chez Monsieur.

RICHELIEU.

Je demande
Qui vous êtes ?

DIANE.

Je suis Diane de Mirmande.

RICHELIEU.

La sœur du condamné par contumace ?

DIANE.

Hélas !
— N'allez pas chez Monsieur.

RICHELIEU.

Pourquoi n'irais-je pas?

DIANE.

On doit vous y tuer.

RICHELIEU, après un silence.

Que ne laissez-vous faire?
Mon trépas tiendrait lieu de grâce à votre frère.

DIANE.

J'étais sous ce rideau pendant votre entretien
Avec Sa Majesté le roi de France.

RICHELIEU.

Eh bien?

DIANE.

Eh bien, quand Louis Treize à l'État sacrifie
Sa gloire et son orgueil, — c'est-à-dire sa vie!
Puis-je commettre, moi, le public attentat
De préférer mon frère au salut de l'État?

RICHELIEU.

C'est d'un grand cœur! — Les noms des assassins, madame?

DIANE.

Vous me reconnaissez quelque grandeur dans l'âme,
Et vous me demandez des noms pour l'échafaud?

RICHELIEU.

Ne comprenez-vous pas, ces noms, qu'il me les faut?

DIANE.

Pour quoi faire?

RICHELIEU.

D'abord pour vous croire.

DIANE.

Me croire ?

RICHELIEU.

C'est aisé de trahir un complot illusoire
Pour obtenir de moi des grâces en retour.
Innocenter un frère et le bien mettre en cour.
Mais ma crédulité n'est plus, certe, assez neuve
Pour payer un bienfait sans en avoir la preuve.

DIANE.

Ne me croyez donc pas et suivez votre sort.
J'aurai vainement fait un héroïque effort ;
Mais je suis quitte envers ma patrie, et ma dette
Devant la trahison et la honte s'arrête.

RICHELIEU, la regardant fixement.

Je veux croire un instant à votre bonne foi ;
Que pensez-vous avoir fait pour la France et moi,
En me donnant avis qu'un danger me menace.
Sans me dire par où je peux lui faire face ?

DIANE.

Je l'ai dit : « N'allez pas chez Monsieur. »

RICHELIEU.

Mais, demain,
La Mort s'embusquera sur un autre chemin.
S'il vous semble funeste au pays que je meure,
Sauvez-moi tout à fait, et non pas pour une heure.
Comprenez que mes jours ne seront assurés
Que par le châtiment de tous les conjurés.

DIANE.

Vous êtes averti ; le reste vous regarde.

RICHELIEU.

Soit. Mais, pour me tenir assidûment en garde,

Pour souffrir cette gêne attachée à mes pas,
Il faut croire au danger, et je ne le peux pas.
Raisonnez : puis-je admettre, en bonne conscience,
Que vous sacrifiiez votre frère à la France,
Et que, par un contraste étrange en vos desseins,
Vous immoliez la France à de vils assassins ?
Il faudrait cependant expliquer ce problème.

DIANE, après un silence.

Parmi les conjurés, il en est un que j'aime.
Me croyez-vous enfin !

RICHELIEU.

Je vous crois. — La douceur
N'obtiendra rien de vous ?

DIANE.

Non plus que la rigueur.

RICHELIEU.

C'est vrai.

A part.

Ces noms, pourtant, il me les faut ! que faire ?

Haut.

Vous sortez ?

DIANE.

Je n'ai plus qu'une heure à voir mon frère.

RICHELIEU.

Ah ! — Demeurez encore un instant.

Il sonne ; un officier entre.

Approchez.

Il lui parle bas.

Vous m'avez compris?

L'OFFICIER.

Oui, monseigneur.

RICHELIEU.

Dépêchez.

L'officier sort.

A Diane.

Tout à l'heure j'aurai quelque chose à vous dire,
Madame ; asseyez-vous. J'ai mon courrier à lire.

Il parcourt les papiers dont la table est couverte.

DIANE. à part.

Que me réserve-t-il encore? — Si c'était
La grâce de mon frère?... oui... bienfait pour bienfait!
Pour manquer de clémence, il a trop de génie :
Tout dans ces grands cerveaux doit être en harmonie,
Je viens de le sauver ; quelle raison d'État
Le forcerait ici de se montrer ingrat?
Oui! que le désespoir au bonheur fasse place!
Le mot que Richelieu me garde, c'est la grâce.
Autrement aurait-il le courage odieux
De me prendre l'instant suprême des adieux?
Sans doute il veut jouir de ma joie, et peut-être
Mon frère tout à coup devant moi va paraître...

LAFFEMAS. entre et dit à demi-voix à Richelieu.

Le prisonnier est là.

RICHELIEU.

Qu'il entre.

DIANE.

O monseigneur!

RICHELIEU.

Madame ?

DIANE, à part.

Son regard m'a fait froid dans le cœur.

SCÈNE V

PAUL, DIANE, RICHELIEU, LAFFEMAS, au fond.

PAUL.

Ma sœur !

RICHELIEU.

Demandez-lui votre grâce.

PAUL.

A Diane ?

RICHELIEU.

Elle peut révoquer l'arrêt qui vous condamne.

PAUL.

Tu le peux... est-il vrai ?

DIANE.

Silence, malheureux !

A Richelieu.

Et moi qui vous croyais clément et généreux !
Osez-vous à ce point insulter la nature
Que d'en faire un ignoble instrument de torture ?
Que respectez-vous donc ? — Ah ! tenez, monseigneur,
N'agissez pas ainsi, pour votre propre honneur !

RICHELIEU.

Quoi donc! je me défends.

DIANE.

Lâchement!.. Sur mon âme,
J'aimerais mieux mourir, moi qui suis une femme!

RICHELIEU.

Lâchement, je le sais. Je suis injuste et dur,
Je vous brise le cœur à l'endroit le plus pur;
C'est de la barbarie et, c'est bien pis encore,
C'est de l'ingratitude, — un vice que j'abhorre;
Et tout cela, pourquoi? Pour m'assurer trois jours
D'une vie épuisée aux deux tiers de son cours.
Mais, comme en ces trois jours ma volonté féconde
Fera tenir un siècle et le destin du monde,
J'ai pour premier devoir d'être avare d'un bien
Dont je dois compte à Dieu, qui m'en a fait gardien.

DIANE.

Ah! ne rendez pas Dieu complice d'une honte!
C'est de votre honneur seul que vous lui devez compte.
Et si votre salut veut une iniquité,
C'est signe que par Dieu vous êtes rejeté.

PAUL, à Diane.

Quelle condition met-il donc à ma grâce?
Car je ne comprends rien à tout ce qui se passe.

RICHELIEU.

C'est un secret entre elle et moi... secret d'État!

PAUL.

Au fait, j'en sais assez pour entrer au débat.
Puisque ma sœur hésite à racheter ma vie,

Ce que vous demandez doit être une infamie.
J'approuve son refus, et sans plus discourir...

RICHELIEU.

Vous êtes cependant bien jeune pour mourir.
À votre âge, monsieur, autant qu'il m'en souvienne,
La vie est agréable et vaut bien qu'on y tienne.

PAUL.

Oui, mais plus j'ai de jours à vivre, monseigneur,
Plus mon bail serait long avec le déshonneur.

RICHELIEU.

Quittez-vous sans regret votre sœur?

DIANE.

S'il me quitte,
Monseigneur, ma douleur nous réunira vite.

RICHELIEU.

J'y songe maintenant : ce duel n'avait-il pas
Pour cause la future à ce pauvre Cruas,
La fille de Grandin, mademoiselle... Rose?

PAUL.

Marguerite.

RICHELIEU.

Le nom n'y fait rien. Je suppose
Que vous l'épouseriez volontiers?

PAUL.

O mon Dieu!
Diane, porte-lui mon éternel adieu.
Dis-lui que je suis mort à notre amour fidèle,
Que si j'avais vécu... Pourquoi me parler d'elle!
O mon bonheur perdu! mes rêves! mes vingt ans!

Diane, sauve-moi, s'il en est encor temps,
Sauve-moi !

DIANE.

Pauvre enfant ! si jeune ! c'est horrible !...
Monseigneur, monseigneur, serez-vous inflexible ?
Ayez pitié de nous ! Si vous avez aimé...
Mais non... le cœur d'un prêtre à l'amour est fermé...
Au nom du Dieu clément ! au nom de votre mère !
Ne nous séparez pas, nous sommes seuls sur terre !

RICHELIEU

Sa grâce est en vos mains.

DIANE.

A quel prix, juste ciel !

RICHELIEU.

Pensez à sa jeunesse.

DIANE.

Oh ! vous êtes cruel !

RICHELIEU.

C'est vous dont l'héroïsme à cette heure est barbare.

DIANE.

Vous le voulez ? Eh bien... Oh ! ma raison s'égare,
Mon Dieu, mon Dieu !

RICHELIEU.

Ces noms ?

DIANE.

Mais quel sera leur sort ?
Répondez sur l'honneur.

RICHELIEU.

Sur mon honneur? — La mort.

DIANE, après un silence, s'agenouille devant son frère.

Ne maudis pas ta sœur; c'est elle qui te tue.
Du coup qui t'abattra je dois être abattue;
Mais le prix que cet homme impose à ta rançon
Est une abominable et double trahison.

PAUL.

Relève-toi, ma sœur. Pardonne-moi toi-même
Un instant de faiblesse à cette heure suprême.
Je le réparerai bientôt sur l'échafaud,

A Richelieu.

Et vous ne mourrez pas, monsieur, le front si haut.

RICHELIEU sonne; l'officier de la porte paraît.

Qu'on l'emmène!

LAFFEMAS.

Où cela, monseigneur?

RICHELIEU.

A la Grève.

Paul sort avec l'officier.

SCÈNE VI

DIANE. RICHELIEU.

RICHELIEU.

Peut-être espériez-vous que ce n'était qu'un rêve?

Croyez-vous maintenant à la réalité?

DIANE.

Oui, monseigneur... je crois à votre cruauté.

RICHELIEU.

Au lieu de m'envoyer un impuissant reproche,
Arrachez votre frère à la mort qui s'approche.
Vous le pouvez encor; mais, dans quelques instants,
Quand vous le voudriez, il ne serait plus temps.

DIANE.

En vain à me tenter le démon s'évertue,
Ma résolution s'est changée en statue.

RICHELIEU, après l'avoir regardée un moment.

Quelle tête de fer!

Il écrit.

DIANE.

Monsieur de Richelieu.
Le génie est bien grand que vous tenez de Dieu;
Mais l'histoire dira que, dans votre œuvre immense,
Il manque une grandeur suprême, — la clémence!

RICHELIEU.

Pas même celle-là. Voici la grâce.

Il lui tend un parchemin.

DIANE.

Quoi!...

RICHELIEU.

Votre obstination a triomphé de moi.
Je n'ai jamais commis de rigueur inutile.
Et tiens la cruauté sans but pour puérile.

DIANE.

Monseigneur...

RICHELIEU.

Les instants sont précieux; courez.
Vous me remercierez plus tard. — quand vous voudrez.

Diane sort.

SCÈNE VII

RICHELIEU, seul.

Ce frère et cette sœur n'ont pas l'âme commune.
Il faut les attacher tous deux à ma fortune.

SCÈNE VIII

LAFFEMAS, RICHELIEU.

RICHELIEU, à Laffemas.

Vous venez bien! — Pourquoi ce maintien consterné?

LAFFEMAS.

Votre Éminence a donc fait grâce au condamné?

RICHELIEU.

Sa sœur aime quelqu'un qui m'importe à connaître.
Soupçonnez-vous qui c'est?

LAFFEMAS.

Non. — Ah! si fait... peut-être.

Madame de Rohan était jalouse hier;
Ce n'est qu'une lueur, — mais j'y pourrai voir clair.
L'amant de la duchesse est le marquis de Pienne.

RICHELIEU.

Celui qui recélait le frère?

LAFFEMAS.

Tout s'enchaîne.

RICHELIEU.

Eh bien, si le marquis est aimé de la sœur,
Et que vous m'en donniez la preuve...

LAFFEMAS.

Oui. monseigneur.
Nous l'aurons.

RICHELIEU.

Mais j'entends une preuve bien nette,
Vous aurez la moitié de ses biens, — et sa tête.

L'OFFICIER DE LA PORTE, entrant par la gauche.

Monsieur fait avertir monseigneur qu'il l'attend.

RICHELIEU.

Qu'il daigne m'excuser! — Je suis très mal portant.

ACTE CINQUIÈME

Chez la duchesse de Rohan. — Même décoration qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

LA DUCHESSE, DIANE, PAUL, MARGUERITE.

La duchesse et Diane sont assises à côté l'une de l'autre à droite, Marguerite, sur un siège plus bas, est aux pieds de Diane; Paul debout.

MARGUERITE.

Vous ne m'aviez rien dit de tout cela, marraine.

LA DUCHESSE.

A quoi bon? Un malheur, si tard que l'on l'apprenne,
Est toujours su trop tôt.

MARGUERITE.

Non, non. Vous avez tort,
Et ma gaîté d'hier me fait comme un remord.

LA DUCHESSE.

J'ignorais à quel point monsieur Paul t'intéresse.

MARGUERITE.

Mes regrets ne sont pas du tout à son adresse;
Mais ma chère Diane avait le cœur navré,
Son frère allait mourir, et je n'ai pas pleuré!

DIANE.

Donnez-nous votre joie, à défaut de vos larmes.

LA DUCHESSE.

Heureuse enfant! pour qui la douleur a des charmes,
On voit bien que tu n'as encor jamais souffert!
— Pour une occasion de pleurer que l'on perd,
On en retrouve cent, mignonne, sois tranquille,
Et la vie en chagrin plus qu'en joie est fertile.

MARGUERITE.

Qu'en savez-vous, marraine?

LA DUCHESSE.

Oh! par moi-même, rien...
Mais mon père l'avait entendu dire au sien.

MARGUERITE.

Quoi qu'il en soit, je suis maintenant bien heureuse.

PAUL, à gauche de Marguerite.

Pour ma sœur seulement?

MARGUERITE, avec coquetterie.

Oui.

PAUL.

Soyez généreuse;
Faites un peu semblant de ne pas me haïr.

MARGUERITE.

Je voudrais de bon cœur pouvoir vous obéir.

Mais, monsieur, ce semblant m'est impossible à faire,
Puisque je fais déjà semblant de... du contraire.

PAUL.

O chère Marguerite !

LA DUCHESSE.

Il faut les marier.

MARGUERITE.

Mon père là-dessus va bien se récrier.

PAUL.

Et pourquoi donc ? s'il veut pour gendre un gentilhomme,
Mirmande vaut Cruas.

LA DUCHESSE.

Non pas pour le cher homme ;
Cruas était fort bien auprès du cardinal.

PAUL.

Et moi, par conséquent, j'y dois être fort mal.
Pourtant il m'a fait grâce.

LA DUCHESSE.

Oh ! c'est une boutade.
Il fallait qu'il se crût en effet bien malade.
Monsieur qui le traitait hier d'impertinent
Doit être convaincu par ce trait surprenant.

DIANE.

Vous ne le croyez pas capable de clémence ?

LA DUCHESSE.

En état de santé ? Jamais. — à moins d'urgence,
Ou pour un but caché. Dans cet esprit profond,
Le vice et la vertu, tout est à double fond.

DIANE.

Vous m'effrayez.

LA DUCHESSE.

Comment?

DIANE.

Hélas! madame, sais-je
Si la grâce de Paul ne cache pas un piège?

LA DUCHESSE.

Non, non, le moribond, par ce trait paternel,
A voulu seulement amadouer le ciel.

DIANE.

N'importe! J'ai sur moi des papiers de nature
A n'être pas surpris sans funeste aventure;
Ils seraient mieux chez vous.

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce? Peut-on savoir?

DIANE.

Les voici. C'est monsieur de Pienne, l'autre soir,
Qui me les a donnés à garder, quand l'escorte
De monsieur Laffemas vint assiéger sa porte.

LA DUCHESSE, se levant.

Ils seront mieux placés dans mes mains, en effet.

PAUL, à Marguerite.

Que nous importe à nous?

Ils causent à voix basse, en se promenant.

DIANE, à la duchesse.

Vous rompez le cachet?

LA DUCHESSE.

N'en ai-je pas le droit?

DIANE. à part.

Oui, c'est elle qu'il aime.

LA DUCHESSE, à part, allant à la table de gauche.

Son testament?

PAUL, à Marguerite, lui montrant le bouquet du troisième acte.

Ces fleurs sont votre doux emblème,
Et jusqu'à l'échafaud leur arome fané
Comme un dernier adieu m'aurait accompagné.

MARGUERITE.

Pauvre ami!

LA DUCHESSE, à part.

Juste ciel! il aime cette femme.

MARGUERITE, à Diane.

C'est égal: vous m'avez trahie.

DIANE.

Et je m'en blâme.
Mais le captif était si triste en sa prison!

LA DUCHESSE, à part.

O mes pressentiments, vous aviez donc raison!

MARGUERITE, à Paul.

Faut-il lui pardonner?

PAUL.

Ce serait magnanime.

DIANE.

D'autant que je n'ai pas le remords de mon crime.

MARGUERITE, sautant au cou de Diane.

Que je vous aime, vous ! que je vous sais bon gré !

DIANE, souriant.

D'être sa sœur ?

PAUL.

Hélas !

DIANE.

Va, je te le rendrai.
Ce baiser qu'elle met en dépôt sur ma joue.

A Marguerite.

Puisqu'on vous mariera, ne faites pas la moue.

MARGUERITE.

Hélas ! tout n'ira pas peut-être à nos souhaits.

LA DUCHESSE, à part.

Elle sourit, elle est heureuse... Oh ! je la hais !

DIANE, à la duchesse, allant à elle.

Ce papier ?

LA DUCHESSE.

La surprise en eût été funeste.
En effet. Il convient qu'entre mes mains il reste.

SCÈNE II

LA DUCHESSE. GRANDIN. PAUL. MARGUERITE. DIANE.

LA DUCHESSE.

Bonjour, mon cher Grandin.

GRANDIN.

De Grandin, s'il vous plaît,
Madame. Je n'en suis pas moins votre valet.

LA DUCHESSE.

Je le crois. Depuis quand êtes-vous gentilhomme ?

GRANDIN.

Depuis une heure au plus.

LA DUCHESSE.

Qu'en va-t-on dire à Rome ?

GRANDIN.

Je m'en moque. Brutus redevient un pied plat,
Dès l'instant que César a manqué le Sénat.

LA DUCHESSE.

C'est vrai.

GRANDIN.

Bonjour, fillette. Embrasse ton vieux père.

MARGUERITE, dans les bras de son père.

Vous ne m'en voulez plus?

GRANDIN.

Non pas, diantre! au contraire,
Ton monsieur de Cruas n'était qu'un garnement...
Le charbon le plus noir fait de la cendre blanche.
J'ai, d'ailleurs, un parti plus propre dans ma manche.

MARGUERITE.

Hélas! j'aime quelqu'un.

GRANDIN.

Et si c'est celui-là
Que je veux te donner?

MARGUERITE.

O bonheur! — Le voilà...

GRANDIN.

Ah! ah! monsieur est donc le baron de Mirmande?

PAUL.

Oui, monsieur.

GRANDIN, allant à Paul.

Touchez là. Jamais je ne marchande:
Je vous donne ma fille et trois cent mille écus.
Voilà comme je suis.

PAUL.

Monsieur je suis confus...

GRANDIN.

Et toi, mignonne, es-tu contente?

MARGUERITE.

O mon bon père!

GRANDIN.

Je me conduis en vrai gentilhomme, j'espère.

LA DUCHESSE.

Mais comment l'êtes-vous?

MARGUERITE.

Et comment savez-vous
Notre amour?

GRANDIN.

Je ferai d'une pierre deux coups.
Notre grand cardinal, ce matin de bonne heure.
M'a mandé par exprès dans sa noble demeure.
« Grandin, » s'écria-t-il du plus loin qu'il me vit,
« Mon amitié pour vous à de Cruas survit.
» Je veux vous le prouver. Demandez quelque chose,
» Vous l'aurez. — Monseigneur est trop bon, et je n'ose...
» — Quand je vous dis d'oser. « reprit-il, » osez donc!
» Je vous accorde tout... hormis le grand cordon. »
Ma foi! je demandai des lettres de noblesse!
« Ah! » dit-il en riant. « c'est où le bât vous blesse?
» Bât est le mot! Eh bien. cher monsieur de Grandin,
» On va vous dessangler. » Il est parfois badin.

LA DUCHESSE.

Il n'est donc pas malade?

GRANDIN.

Oui, malade? — Il se porte
Comme le Pont-Neuf.

LA DUCHESSE.

Ah! — c'est étrange.

MARGUERITE.

N'importe!

GRANDIN.

« J'y mets, » ajouta-t-il, « une condition,

» C'est que vous consentiez à la prompte union
» De votre fille avec le baron de Marmande.
» Ils s'aiment, » m'a-t-on dit. — « Si l'amour le commande, »
Répondis-je. « et s'il plaît en outre à monseigneur.
» Je tiens ce mariage à singulier bonheur. »
— Voilà comment je suis gentilhomme et beau-père.

PAUL.

O chère Marguerite !

DIANE.

Et Diane, mon frère ?

LA DUCHESSE. à part.

Étrange. en vérité !

Haut.

Ces pauvres amoureux,
Comme ils doivent avoir à bavarder entre eux.

GRANDIN.

Dirait-on pas qu'ils ont la parole gelée ?

PAUL.

Ma foi, j'avoue...

LA DUCHESSE.

Eh bien, prenez votre volée.
Comme un jour de printemps ce jour d'hiver est doux·
Allez dans le jardin. bras dessus. bras dessous.

PAUL.

Voulez-vous. Marguerite ?

LA DUCHESSE.

Eh ! sans doute. Elle grille
D'entendre, comme vous de parler. — Va ma fille.

Paul et Marguerite sortent.

SCÈNE III

LA DUCHESSE, GRANDIN, DIANE.

GRANDIN, les suivant des yeux avec attendrissement.

Je les trouve jolis.

LA DUCHESSE.

Grandin !

GRANDIN.

Non, de Grandin.

Pardon !

LA DUCHESSE.

Vous les laissez aller seuls au jardin ?

GRANDIN.

Pourquoi pas ?

LA DUCHESSE.

Pourquoi pas ? et votre surveillance ?

GRANDIN.

Elle les gênerait.

LA DUCHESSE.

Vous suivrez à distance.

GRANDIN.

Il fait un froid de loup.

LA DUCHESSE.

Vous vous enrhumerez.

Voilà tout!

GRANDIN.

Mais, madame...

LA DUCHESSE.

Ils s'eloignent : courez.

Elle le pousse dehors.

SCÈNE IV

LA DUCHESSE, DIANE.

LA DUCHESSE.

Dans l'état de santé dont jouit l'Éminence.
Son excuse d'hier est une impertinence.
Il lui fallait sans doute un motif bien puissant
Pour manquer à Monsieur, premier prince du sang.
Qu'en pensez-vous?

DIANE.

Moi?... Rien.

LA DUCHESSE.

Ce motif ne peut être
Qu'un avis du complot donné par quelque traître.

DIANE.

Un traître aurait livré les noms des conjurés.

LA DUCHESSE.

Qui vous dit qu'en effet ils ne sont pas livrés?

DIANE.

Ils seraient arrêtés.

LA DUCHESSE.

Peut-être dans une heure
Le seront-ils ! je vois péril en la demeure
Et je vais sur-le-champ aviser nos amis
De fuir...

DIANE.

Mais c'est par là qu'ils seraient compromis !
Ils se dénonceraient eux-mêmes par leur fuite !

LA DUCHESSE.

Et qu'importe, une fois hors de toute poursuite?

DIANE.

C'est l'exil volontaire alors.

LA DUCHESSE.

Mieux vaut l'exil
Que l'échafaud... Ici leur tête est en péril.

DIANE.

Richelieu ne sait pas leurs noms, je vous le jure !

LA DUCHESSE.

Qu'en savez-vous ?

DIANE, troublée.

Sans rien en savoir, j'en suis sûre :
S'il laisse aux conjurés le temps de s'échapper,
C'est un signe certain qu'il ne sait où frapper.
Madame, au nom du ciel ! par excès de prudence
N'allez pas désigner le but à sa vengeance.

LA DUCHESSE, à part.

J'en sais assez.

Haut.

Eh bien, soit! je n'écrirai point,
Puisque vous m'assurez...

SCÈNE V

DIANE, LA DUCHESSE, DE PIENNE.

LA DUCHESSE.

Vous arrivez à point,
Marquis.

DE PIENNE.

Mademoiselle et vous, chère duchesse,
Vous avez mieux dormi qu'hier?

LA DUCHESSE.

Je le confesse.
Les femmes ne sont pas de bons conspirateurs :
J'ai rêvé l'autre nuit toutes sortes d'horreurs,
Et rien que d'y penser aujourd'hui je frissonne.

DIANE.

Qu'il est doux de n'avoir à trembler pour personne!

LA DUCHESSE.

Bref, n'ayant pas un cœur au carnage endurci,
J'aime mieux le complot manqué que réussi.

DE PIENNE.

Mais il n'est qu'ajourné.

LA DUCHESSE.

Ne gâtez pas ma joie!
Si ce n'est pas fini, souffrez que je le croie;

Laissez-moi respirer, et remettez gaîment
Au fourreau votre épée, au feu ce testament.

DE PIENNE.

Quel testament ?

LA DUCHESSE, le lui remettant.

Le vôtre... hé ! oui, mademoiselle
L'a cru plus assuré dans mes mains que chez elle.

DE PIENNE.

Et vous l'avez ouvert ?

LA DUCHESSE.

J'ai commis cet abus :
Je croyais en avoir le droit... que je n'ai plus.
Loin de m'en excuser, je m'en applaudis presque :
Vous êtes si courtois et si chevaleresque
Que vous n'auriez jamais osé me révéler
Ce que ce testament vient de me dévoiler.

DE PIENNE.

Je ne sais dans mon trouble...

LA DUCHESSE.

Ai-je l'air d'une femme
A qui sa découverte ait mis la mort dans l'âme ?
Il fut un temps sans doute où j'aurais moins bien pris
Ce secret malgré vous... et malgré moi surpris ;
Mais aujourd'hui, marquis, aujourd'hui, l'avoûrai-je ?
La révélation autant que vous m'allége.
Moi-même du chemin j'avais fait la moitié,
Et mon amour pour vous tournait à l'amitié.
N'ayez donc nul remords.

DE PIENNE.

Ah ! vous êtes un ange !

LA DUCHESSE.

Soyez heureux... Voilà comme un Rohan se venge,
Mais serais-je de trop, marquis ? qu'attendez-vous.
Pour faire vos aveux et tomber à genoux ?

De Pienne met un genou en terre devant Diane.

DIANE, *effarée.*

Monsieur ?

LA DUCHESSE.

C'est vous qu'il aime.

DIANE, *à part.*

O joie inattendue !

LA DUCHESSE.

Mais parlez donc, mon cher... Elle attend, éperdue
Dans un doute anxieux, que vous le dissipiez.

DE PIENNE.

Ce n'est pas de l'amour que je mets à vos pieds ;
C'est l'adoration qu'on a pour une sainte !
L'aveu qu'ici m'arrache une douce contrainte,
Ne me croyant pas digne encor de votre foi.
J'avais chargé la mort de le faire après moi...

LA DUCHESSE.

Ménagez-lui, mon cher, l'émotion trop forte ;
La pauvre enfant ! de joie elle est à demi morte.
Mais vous-même semblez d'émotion transi...
Ah ! vous n'aviez jamais aimé personne ainsi !
Et dire que sans moi, par sa faute ou la vôtre,
Vous passiez en silence à côté l'un de l'autre !
— Eh bien, pour couronner mon œuvre, un dernier mot :
Cet ange au cardinal a livré le complot.

Diane tressaille de tout son corps.

DE PIENNE.

Madame !

LA DUCHESSE.

Elle se tait, marquis ; elle est jugée.
Qu'en dites-vous, mon cher ? suis-je assez bien vengée ?

DE PIENNE.

Diane... répondez !

DIANE.

Je jure devant Dieu
Que j'ai sauvé la France en sauvant Richelieu !
Je vous estime assez pour jurer qu'à ma place
Au sublime vieillard vous-même eussiez fait grâce,
Si, comme moi, monsieur, vous eussiez entendu...

LA DUCHESSE.

Voilà bien des serments pour un complot vendu.

DIANE, bondissant vers elle.

Vendu ?

LA DUCHESSE.

J'ai dit vendu.

DIANE.

C'est une ignominie !

LA DUCHESSE, à de Pienne.

Elle a reçu le prix du marché qu'elle nie.

DIANE.

Où sont-ils, s'il vous plaît, les prix que j'ai reçus ?
La grâce de mon frère ?...

LA DUCHESSE.

Et trois cent mille écus !

DIANE, *étonnée.*

Trois cent mille ?...

Avec un grand air.

Grand Dieu ! la dot de Marguerite !

LA DUCHESSE.

Que votre frère doit à votre seul mérite.

DIANE, *anéantie.*

Oui, c'est vrai... malheureuse ! et je ne voyais pas !...
Oui, cette dot ressemble au denier de Judas !
Tout m'accuse, et m'accable, et j'ai l'air d'une infâme...
Vous me tuez... que Dieu vous pardonne, madame !

Elle tombe sur un fauteuil, la tête dans ses mains.

LA DUCHESSE.

Maintenant libre à vous, marquis, de l'épouser.

DE PIENNE.

De quoi qu'une rivale ose vous accuser,
Diane, relevez la tête sous l'orage.

LA DUCHESSE.

Hé quoi ?...

DE PIENNE.

Nous serons deux à repousser l'outrage ;
Car je jure à mon tour qu'aucune lâcheté
N'a germé sous ce front empreint de loyauté.

DIANE, *à part.*

O noble, noble ami !

LA DUCHESSE.

Touchante confiance !

C'est trop d'aveuglement de nier l'évidence.

DE PIENNE.

L'évidence n'a rien que de trouble et d'obscur.
Auprès de la clarté de ce regard si pur.
Que le cardinal l'ait ou non récompensée,
Son action fut haute et haute sa pensée.
Dieu sait qui s'est trompé, d'ailleurs, d'elle ou de nous !
Si c'est elle, l'erreur est noble et je l'absous ;
Et qui donc l'oserait ranger parmi les traîtres
Quand je la couvre, moi, du nom de mes ancêtres ?

UN LAQUAIS, annonçant.

Monsieur de Laffemas.

DIANE.

O ciel !

LA DUCHESSE, à Diane.

Quelles terreurs ?...

Laffemas paraît sur la porte.

DIANE, bas, à la duchesse.

Richelieu sait que j'aime un des conspirateurs.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LAFFEMAS.

LA DUCHESSE, à Laffemas.

Que voulez-vous, monsieur ?

LAFFEMAS.

Vous offrir mon hommage,

Madame ; m'acquitter ensuite d'un message.
C'est monsieur le marquis que je viens chercher.

DE PIENNE.

Moi ?

LAFFEMAS.

Oui. vous êtes requis au service du roi :
Il s'agit de partir sur-le-champ pour l'armée
Avec la mission sous ce pli renfermée.

DE PIENNE.

Quoi ! sur-le-champ ?

LAFFEMAS.

À moins d'empêchement réel,
Monsieur.

DE PIENNE.

Un mariage est-il compté pour tel ?

LAFFEMAS.

Certe.

DE PIENNE.

Eh bien, je venais de faire une demande
Quand vous êtes entré.

LAFFEMAS.

Fort bien ! Pienne et Mirmande...
Beaux noms. Mes compliments, monsieur.

LA DUCHESSE, à part.

Il est perdu !

DIANE.

Mais, moi, je n'avais pas encore répondu,
Et je voudrais encor retarder ma réponse

Devant l'honneur auquel ma loyauté renonce.
— J'aime quelqu'un.

LA DUCHESSE, à part.

Pauvre âme !

DE PIENNE.

O mon espoir déçu !

DIANE.

Si vous m'aimiez, monsieur, c'était à mon insu.
Je ne crois pas avoir de reproche à me faire.
Et ne vous ai jamais traité que comme un frère.

DE PIENNE.

C'est vrai.

LAFFEMAS, à part.

Ce n'est pas lui.

DIANE.

Ne soyez pas jaloux,
Pourtant. Je suis aussi malheureuse que vous.
Celui qui pour toujours occupe ma pensée
Ignore pour toujours cette amour insensée ;
Je passerai ma vie à prier Dieu pour lui.
Sans qu'il en sache rien jamais plus qu'aujourd'hui.

DE PIENNE.

Priez aussi pour moi qui vous ai tant aimée.

A Laffemas.

Vous pouvez dire au roi que je pars pour l'armée.
Adieu, duchesse.

LA DUCHESSE.

Hélas !

De Pienne sort.

LAFFEMAS, saluant.

Mesdames...

A part, en sortant.

Buisson creux !
C'est à recommencer... je ne suis pas chanceux.

SCÈNE VII

LA DUCHESSE. DIANE.

Diane tombe dans un fauteuil, éclatant en sanglots.

LA DUCHESSE, à genoux près d'elle et l'entourant de ses bras.
Diane ! ô dévoûment !... ô vertu d'un autre âge !
Du courage !

DIANE.

Ah ! je viens d'en avoir, du courage !
Je n'en ai plus... d'ailleurs, où pourrais-je en trouver ?
Je n'ai plus rien à perdre et plus rien à sauver ?

LA DUCHESSE.

Il reviendra celui dont vous seule êtes digne.
A le voir votre époux un jour, je me résigne.
Il saura tout... par moi.

DIANE.

Non, qu'il ne sache rien,
Madame ! je ne puis unir mon sort au sien
Tant que le cardinal sera là... Qu'il m'oublie.
Et qu'en mon triste amour je reste ensevelie.
Mon sacrifice est fait.

LA DUCHESSE.

Pour tant de dévoûment
Dieu vous doit...

DIANE, lui montrant avec un sourire mélancolique Paul et Marguerite qui paraissent au fond appuyés l'un sur l'autre.

Regardez : Dieu s'acquitte autrement.

FIN DE DIANE

PAUL FORESTIER

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

EN VERS

Représentée pour la première fois, à Paris, à la Comédie-Française,
le 25 janvier 1868.

A

CHARLES LAMBERT

Témoignage d'ancienne et fraternelle amitié,

E. AUGIER.

PERSONNAGES

	Acteurs qui ont créé les rôles.
MICHEL FORESTIER.	MM. GOT.
PAUL FORESTIER.	DELAUNAY.
ADOLPHE DE BEAUBOURG.	COQUELIN.
MARTIN.	BARRÉ.
MADAME LÉA DE CLERS.	Mmes FAVART.
CAMILLE, cousine de Léa, pupille de Forestier.	BARETTA.

La scène est à Paris, de nos jours.

PAUL FORESTIER

ACTE PREMIER

L'atelier de Paul Forestier. Le jour vient du fond à gauche. Porte au fond à droite; portes latérales. Une grande toile sur un chevalet devant le vitrage.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL, en train de peindre à son chevalet au fond. UN VIEUX DOMESTIQUE range l'atelier, sur le devant. Après un silence, Paul se lève brusquement.

PAUL.

Laisse là ton plumeau, Firmin; va voir en bas
Si je n'ai pas de lettre, et ne lanterne pas.

Le domestique sort. Paul seul, arpentant la scène avec agitation.

Trois jours sans me donner un signe d'existence!
Jadis sa bouderie avait moins de constance,
Et, prompte à s'accuser d'un tort même incertain,
Elle était la première à me tendre la main!
— Aujourd'hui que la faute est tout entière d'elle,

Que son caprice a seul causé notre querelle.
Qu'à me blesser elle a paru se divertir.
Elle attend fièrement mon humble repentir !
Certes, je ne crois pas me créer de fantômes
En voyant là pour moi de funestes symptômes :
Ce procédé nouveau, cette étrange rigueur
Est-ce coquetterie, ou fatigue du cœur ?
Notre bonheur pour elle aurait-il moins de charmes,
Et, pour l'assaisonner, lui faudrait-il mes larmes ?
Ou plutôt, lasse enfin de ce trop long amour,
Espère-t-elle ainsi me lasser à mon tour,
Cherchant à dénouer ce qu'elle n'ose rompre ?
— Chère union que rien ne devait interrompre !...
Mais, s'il en est ainsi, pourquoi m'avoir laissé
Remplir mon pauvre cœur de ce rêve insensé ?
Que ne me disiez-vous : « Ce n'est qu'une aventure !.. »
— Non ! je la calomnie et je lui fais injure !
Non ! notre liaison n'est pas pour elle un jeu ;
Elle sait que je suis son époux devant Dieu.
Et je la haïrais de s'être abandonnée
Sans croire à tout jamais fixer sa destinée.
Que signifie alors ce silence ?...

LE DOMESTIQUE, posant une lettre sur le guéridon près de la porte du fond.

Voilà.

Il sort.

PAUL, prenant la lettre.

Enfin ! j'étais bien sûr... Ce n'est pas de Léa !..

Il froisse la lettre et la jette au loin.

Ah ! femme sans pitié, femme comme les autres !
Juste ciel ! quels orgueils féroces que les vôtres !
Le dernier mot pour vous, en fait de voluptés,
Ce sont nos désespoirs, nos pleurs, nos lâchetés...
Eh bien, vous n'aurez pas, madame, cette joie :

Non, non, je n'irai pas vous offrir cette proie !
Je t'attends, dusses-tu ne jamais revenir ;
Et, s'il faut m'arracher jusqu'à ton souvenir,
Je me l'arracherai tout vivant des entrailles,
Sans te laisser rien voir des douleurs que tu railles.

SCÈNE II

PAUL, MICHEL FORESTIER.

FORESTIER.

Bonjour, Paul.

PAUL.

Bonjour, père.

FORESTIER, l'examinant.

Oh ! oh ! l'œil éclatant,
La lèvre frémissante et le nez palpitant...
Qu'as-tu donc ?

PAUL.

Je n'ai rien... Seulement je travaille,
Et, depuis ce matin, je ne fais rien qui vaille.

FORESTIER, s'approchant du tableau.

Voyons donc. — Un peu mou, ce Milon, un peu mou...
Raidis-moi donc ce bras et gonfle-moi ce cou :
Autrement, de son chêne il n'aura que l'écorce.
Il faut rendre l'effort, tu ne rends que la force.

PAUL.

Ah ! père, je n'aurai jamais cette vigueur
Qui t'a fait surnommer Michel-Ange.

FORESTIER.

Blagueur !
Je m'appelle Michel, et quand on ajoute Ange,
C'est qu'on croit me gratter où cela me démange.
— Quoi qu'il en soit, jeune homme, écoute le barbon;
Le conseil du sculpteur pour le peintre est très bon.
L'étroite parenté de ces arts qu'on divise
Des maîtres d'autrefois était si bien comprise,
Qu'ils ne pratiquaient pas l'un sans l'autre. A présent
Que le double fardeau nous serait trop pesant,
Mettons-nous deux, mon fils, pour le porter ensemble,
Et serrons-nous la main aussitôt qu'elle tremble.

PAUL.

La tienne n'a jamais tremblé, j'en suis certain.

FORESTIER.

Qu'en sais-tu?

PAUL.

Vieux dompteurdu marbre et de l'airain,
Je comprends à céder que tu les habitues :
Ton âme est d'un métal plus dur que tes statues.
— Nous prouvons tous les deux, chacun à notre plan,
Combien le caractère a de part au talent.
Ta nature naïve, énergique et carrée,
Répand sa certitude en tout ce qu'elle crée;
La mienne, violente et débile à la fois,
Dans mon œuvre inégale éclate en vingt endroits...

FORESTIFR.

Au lieu de chercher noise à ta franche nature,
Du bon Pygmalion médite l'aventure.
Ce qu'enseignaient les Grecs sous ce mythe charmant,
Notre argot d'atelier l'enseigne plus crûment.
Et l'on peut parier, quand une œuvre est *ratée*,

Que l'auteur n'aimait pas assez sa Galatée.
Mon cher. on ne sert pas deux maîtres à la fois;
A ton âge, sentant qu'il fallait faire un choix,
J'avais aux voluptés déclaré le divorce.
J'étais chaste, et c'est là le secret de ma force.

PAUL, souriant.

La recette n'est pas sans quelque austérité.

FORESTIER.

Non. car le mariage est une chasteté.
Je n'entends pas bannir les tendresses humaines;
Seulement. je les veux profondes et sereines;
Je veux qu'au travailleur servant de réconfort,
Au lieu d'être un orage, elles lui soient un port.
Laisse aux gens de loisir, laisse aux cervelles creuses
Les plaisirs énervants et les amours fiévreuses...

PAUL.

Mais où prends-tu que moi... ?

FORESTIER.

Parbleu ! c'est bien obscur
Je ne sais pas comment tu vis, mais j'en suis sûr :
Je n'ai qu'à consulter ici la moindre toile
Pour quetonex istence à mes yeux se dévoile.
Lorsque l'on voit Samson tondu. qu'est-il besoin
D'en demander plus long ? Dalila n'est pas loin.
Gageons que ce matin... Tu rougis ? plus de doute.
— Il est temps, mon ami. que tu changes de route :
Le désordre au talent est mauvais compagnon.
Encor s'il t'apportait du bonheur ! Mais non !

PAUL.

Non !

FORESTIER.

Tu dois toujours avoir affaire à des mignonnes

Qui ne se doutent pas de ce que tu leur donnes...

PAUL.

Oh ! non !

FORESTIER.

Qui sans respect pour toi ni ton travail,
Te tourmentent le cœur du bout de l'éventail...

PAUL.

Qui tiennent à victoire, à triomphe suprême
De faire un idiot de l'homme qui les aime...

FORESTIER.

Et qui, ce résultat une fois obtenu,
Ne voyant plus en lui que le premier venu,
Le plantent là gaîment et sans lui crier gare...
Quand on ne lui plaît plus, cette engeance est barbare.

PAUL.

Oui, la pitié n'est pas sa première vertu.
C'est une vérité ! Mais comment le sais-tu ?

FORESTIER.

Oh ! ce n'est pas par moi, comme bien tu peux croire ;
Mais j'ai vingt fois été témoin de cette histoire,
Et je ne voudrais pas l'être ici.

PAUL.

Dors en paix.
J'entrevois qu'à me croire aimé je me trompais ;
Quand j'en serai certain, cher père, je te jure
Qu'en huit jours le dédain fermera ma blessure

FORESTIER.

Bien vrai ?

PAUL.

Peut-on aimer quand on n'estime plus !

FORESTIER.

Hé ! hé! cela se voit.

PAUL.

Chez les gens dissolus !

FORESTIER.

Ma foi... la question n'est pas approfondie.
L'amour par le mépris est une maladie
Dont le diagnostic échappe aux médecins,
Et qu'on voit s'attaquer même à des cœurs bien sains.
Elle n'y dure pas, c'est tout ce qu'on peut dire.

PAUL.

Je plains les gens soumis à ce honteux martyre.
Pour moi, ce n'est pas long quand j'aime par erreur.
Tu verras.

FORESTIER.

De quel monde est-elle ?

PAUL.

Du meilleur,
Comme on dit.

FORESTIER.

De celui chez qui la bienséance
De tous les sentiments énerve la puissance.
Les grandes passions y sont un embarras
Dont on s'amuse un jour, dont on est bientôt las.

PAUL.

Eh bien, ma liaison en est à la fatigue.

FORESTIER.

Quand tu seras sorti de cette sotte intrigue,
Promets-moi de ne plus t'engager follement.

PAUL.

Je te le jure bien !

FORESTIER.

Je reçois ton serment.

SCÈNE III

Les Mêmes, ADOLPHE.

Pendant toute cette scène, Paul fait sa palette.

ADOLPHE. sur la porte, s'annonçant lui-même.

Adolphe de Beaubourg !

FORESTIER.

Te voilà, bon apôtre ?

ADOLPHE.

Messieurs Forestiers père et fils, je suis le vôtre.

FORESTIER.

Notre quoi, cher loustic ?

ADOLPHE.

Votre humble serviteur.
Disciple, condisciple, — et qui plus est...

Ramassant la lettre que Paul a froissée à la première scène.

Facteur !

A Paul.

Tu perds tes lettres.

PAUL, prenant la lettre des mains d'Adolphe.

Tiens, c'est vrai. Timbre de Nice.

FORESTIER.

C'est de Reynal ?

Paul, tout en lisant, fait signe que oui.

ADOLPHE.

Comment va-t-il, ce bon Maurice ?

PAUL.

Pas bien, mais toujours gai.

ADOLPHE.

C'est bon ! j'irai le voir.

FORESTIER.

Et quand ?

ADOLPHE.

Je viens vous dire adieu, je pars ce soir.

PAUL.

Tu pars ?

ADOLPHE.

Je m'expatrie.

FORESTIER.

Où vas-tu ?

ADOLPHE.

Par le monde,

Au hasard, devant moi.

FORESTIER.

Sans but ?...

ADOLPHE.

Je vagabonde.

FORESTIER.

La curiosité t'a mordu ?

ADOLPHE.

Non, ma foi !

C'est le spleen.

FORESTIER.

Hein ? Le spleen ?... Un gaillard comme toi ?
Envers qui de ses dons le ciel fut-il moins chiche ?
Voyons, de bonne foi : n'es-tu pas presque riche,
Presque beau, presque noble, et presque artiste encor ?
Que te faut-il de plus, ô bijou presque en or ?

ADOLPHE.

Vous voulez le savoir ?

FORESTIER.

Si cela peut se dire.

ADOLPHE.

Ah ! mon Dieu, mon état n'en deviendra pas pire.
Vous m'avez toujours pris pour un fin garnement,
Pour un homme à succès, un Lauzun ?

FORESTIER.

Non, vraiment.

ADOLPHE.

Vous m'étonnez. J'avais pourtant des réticences,

De petits airs discrets, des demi-confidences
Qui devaient sur mon compte éveiller le soupçon.

FORESTIER.

Je n'y prenais pas garde.

ADOLPHE.

Et vous aviez raison,
Car je n'ai de ma vie eu de bonne fortune.
Aucune, entendez-vous, ce qui s'appelle aucune !
Et mes témérités, hors du corps de ballet,
Ne m'ont jamais valu qu'opprobre et camouflet.

FORESTIER.

Tu t'adressais peut-être à des vertus ferrées ?

ADOLPHE.

Non ! je ne m'attaquais qu'aux femmes séparées.

PAUL.

A madame de Clers, entre autres...

ADOLPHE.

Tu l'as su ?

FORESTIER.

Quoi ! Léa ?...

ADOLPHE, à Paul.

Qui t'a dit ?

PAUL, embarrassé.

Je m'en suis aperçu.

FORESTIER, à Adolphe.

Vous avez eu grand tort, très grand tort, d'entreprendre
Dans ma famille...

ADOLPHE.

Mais...

FORESTIER.

Je n'y veux pas d'esclandre.

ADOLPHE.

Mais madame de Clers ne vous est rien !

FORESTIER.

D'abord
Ma pupille est sa nièce ou peu s'en faut..

ADOLPHE.

D'accord ;
Mais, n'étant pas parent vous-même de Camille...

FORESTIER.

Depuis que je lui sers de père, elle est ma fille ;
Mon cœur entre elle et Paul a dû se partager.
Et qui lui tient de près ne peut m'être étranger.
D'ailleurs. de la famille étendant le domaine.
Je l'ai toujours comprise à la façon romaine.
Et je compte pour miens. dans cette acception,
Tous ceux qui sont tombés sous ma protection.
Or. madame de Clers est de ma clientèle.
Et vous devez savoir ce que j'ai fait pour elle.
Quand elle eut obtenu devant le tribunal
La séparation contre un mari brutal,
Après l'avoir au cours du procès soutenue.
C'est moi qui dans le monde encor l'ai maintenue,
Couvrant de mon honneur et de mes cheveux blancs
Ce qu'offrait son état de prise aux malveillants.

ADOLPHE.

Vous serez donc toujours vif comme le salpêtre ?

FORESTIER.

Oh! je ne prends jamais quatre chemins...

ADOLPHE.

Non, maître!...
Pas même un quelquefois... Comme le sanglier,
Vous aimez à donner à travers le hallier.
Si vous aviez daigné prendre un peu patience,
Vous auriez vu qu'ici, seigneur, en conscience,
Vous aviez plutôt lieu de vous apitoyer
Que de me dire *vous* et de me rudoyer;
Car Léa m'a reçu plus mal, s'il est possible,
Que les autres.

FORESTIER.

J'en suis charmé.

ADOLPHE.

Je suis sensible
A la part...

FORESTIER.

Reprenons le fil de ton discours.

Lui tapant sur l'épaule.

Tu ne fus donc jamais heureux dans tes amours?

ADOLPHE.

Jamais, je vous l'ai dit et je vous le répète...
Sauf dans quelques boudoirs, où le bonheur s'achète.
Or, je suis possédé d'un bien autre idéal!
C'est ridicule à dire avec l'air jovial.
Tant pis! mon ver rongeur, mon épine incarnée,
C'est d'ignorer l'amour d'une femme bien née.

PAUL, amèrement.

Te préserve le ciel d'un tel bonheur!

ADOLPHE.

Hélas !
Il m'en préserve assez, ne l'excite donc pas !
— Tant que j'ai conservé l'espoir d'une revanche
J'ai gardé mon secret ; aujourd'hui, je m'épanche.

FORESTIER.

Tu n'as plus d'espoir ?

ADOLPHE.

Non !

FORESTIER.

Pourquoi ?

ADOLPHE.

J'ai découvert
Quelle fatalité près des femmes me perd ;
Ce qui me manque...

FORESTIER.

C'est ?

ADOLPHE.

Vous le savez de reste !

FORESTIER.

Je t'assure que non.

ADOLPHE.

Serais-je trop modeste.
Et me condamnerais-je un peu trop aisément ?
Ah ! tirez-moi d'angoisse. et dites franchement
Si la poutre que j'ai dans l'œil n'est qu'une paille !

FORESTIER.

Voyons.

ADOLPHE.

On m'a dit hier un mot qui me travaille.
Une danseuse à qui j'offrais... un fort emprunt.
M'a répondu : « Merci, vous êtes trop commun. »
La réponse d'abord m'a semblé saugrenue ;
Mais sur le traversin elle m'est revenue ;
J'ai fait mon examen à travers ce lorgnon.
Et j'ai cru trouver là la clef de mon guignon.
Me trompé-je ? Tranchez la question, cher maître.

FORESTIER.

Je ne me pique pas de beaucoup m'y connaître.

ADOLPHE.

Suffit ! je suis jugé. Rejet de mon pourvoi.

FORESTIER.

Je ne dis pas cela.

ADOLPHE.

Mais je vous le dis, moi !
De la vulgarité je porte l'estampille ;
Oui, de la tête aux pieds, homme de pacotille !
Et j'ai passé trente ans sans m'en apercevoir !
A quoi donc, animal, te servait ton miroir ?
— Je pars, je vais cacher dans un pays sauvage...

PAUL.

Ne te condamne pas sur un seul témoignage.

ADOLPHE.

Il est conforme au mien : commun, commun, commun !

FORESTIER, à Paul.

S'il ne peut être heureux à moins d'être Lauzun,
Laisse-le voyager : le changement de place

Va nous le transformer soudain en Lovelace.

A Adolphe.

En route, et bonne chance, ami.

ADOLPHE.

Vous êtes gai !

FORESTIER.

Non : que te manque-t-il ? D'avoir l'air distingué ;
Les étrangers l'ont tous à Paris, c'est notoire ;
Donc, nous l'avons chez eux, je me plais à le croire.
Dès qu'on a de l'accent, on a le ton exquis ;
Tu parles allemand aussi mal qu'un marquis !

ADOLPHE.

Pour le moins ! Je comprends !

FORESTIER.

Tu deviens excentrique ;
Ton gros nom même exhale un parfum exotique...

ADOLPHE, se carrant.

Adolphe de Beaubourg, gentilhomme français.

FORESTIER.

Et tu parcours le monde en volant des succès.

ADOLPHE.

Vous m'ouvrez l'horizon, vous me versez du baume !
Je pars, mais cette fois en quête d'un royaume !
J'ai trouvé ma carrière et n'en veux plus changer.
Seigneur ! je m'établis gentilhomme étranger !
Adieu, maître, et merci !

Entre Camille.

FORESTIER.

Camille !

— — —

SCÈNE IV

LES MÊMES, CAMILLE.

CAMILLE, présentant son front à Forestier.

Bonjour, père.
Paul me pardonnera d'entrer au sanctuaire...

ADOLPHE, la saluant.

Mademoiselle ! — Adieu, mes chers maîtres !

FORESTIER.

Adieu,
Bassompierre !

PAUL.

Lauzun !

FORESTIER.

Buckingham !

ADOLPHE, modestement.

Richelieu !...

Il sort.

SCÈNE V

LES MÊMES, hors ADOLPHE.

FORESTIER.

Bon voyage !

CAMILLE.

Où va-t-il ?

FORESTIER.

Il part à la poursuite
De la distinction.

CAMILLE, souriant.

Reviendra-t-il ?

FORESTIER.

Petite !
Est-ce la charité qu'on enseigne au couvent ?

CAMILLE.

Bah ! les jours de sortie !...

FORESTIER.

On sort si peu souvent !
— Voyons. Paul, quelle fête allons-nous bien lui faire ?

CAMILLE.

Je me contenterai de ma fête ordinaire ;
Vous m'accompagnerez chez ma tante Léa...

FORESTIER.

Et nous y dînerons tous les quatre en gala.

PAUL.

Impossible.

CAMILLE.

Oh ! pourquoi ?

PAUL, contraint.

Je suis d'une partie
Avec quelques amis...

CAMILLE.

Fi ! mon jour de sortie !

PAUL.

Je ne sais où j'avais l'esprit en m'engageant.

FORESTIER.

Tu ne m'en as rien dit !

PAUL.

Je suis si négligent !

FORESTIER.

Le diable soit de toi !...

CAMILLE.

Je ne suis pas contente.

FORESTIER.

La pourras-tu du moins conduire chez sa tante ?

PAUL.

Moi ! chez... ?

FORESTIER.

Et pourquoi pas ?

PAUL.

Je ne sais s'il convient...

FORESTIER.

Bah ! Marthe est occupée, et ma goutte me tient.

CAMILLE.

Ne le dérangeons pas ; Firmin peut me conduire.

FORESTIER, avec mauvaise humeur

Alors...

PAUL, vivement.

Il est sorti !

FORESTIER, souriant.

Tu crois ?...

CAMILLE, à Forestier.

Qui vous fait rire ?

FORESTIER.

Rien. — Va t'habiller, Paul, pour remplacer Firmin.

PAUL, à part.

Léa saura du moins qu'on m'a forcé la main.

Il sort par la gauche.

SCÈNE VI

CAMILLE, FORESTIER.

CAMILLE.

Pauvre Paul, la corvée a l'air de lui déplaire.

FORESTIER.

Qu'imagines-tu là ? Je suis sûr du contraire...
Tu demandais pourquoi je souriais ? C'était
Que Firmin est en bas, et que mon fils mentait.

CAMILLE.

Tiens ! dans quel but ?

FORESTIER

Parbleu ! de peur que la corvée
Par ce vieux serviteur ne lui fût enlevée !

Tu vois bien, chère enfant, qu'il se plaît avec toi.
Cela te fâche-t-il ?

CAMILLE.

Oh ! non, certes !

FORESTIER.

Ni moi.

CAMILLE.

Mais pourquoi ce détour bizarre ?

FORESTIER.

Je suppose
Qu'il n'osait laisser voir... Hum ! parlons d'autre chose.
— Tu dois bien avoir fait quelque réflexion
Sur les difficultés de ta position ?

CAMILLE.

Quelles difficultés ?

FORESTIER.

N'es-tu pas orpheline ?

CAMILLE.

O mon père !

FORESTIER.

Devant ce doux mot je m'incline,
Et je rends grâce à Dieu qu'il t'ait jailli du cœur.
Il faut songer pourtant, malgré cette douceur,
Que ma triste maison, sans mère de famille,
N'est pas un lieu séant pour une jeune fille.

CAMILLE.

Sans doute.

FORESTIER.

D'autre part, tu ne peux, mon enfant.

Passer toute ta vie au fond de ton couvent.

CAMILLE.

Et je n'en peux sortir que le jour de ma noce...
J'ai compris tout cela dans mon bon sens précoce,
Quelle difficulté voyez-vous là ?

FORESTIER.

Parbleu !
De trouver un parti sans te produire un peu.

CAMILLE.

Trouver ?... Eh bien, et Paul ?

FORESTIER.

Paul ?

CAMILLE.

Dans votre pensée,
N'ai-je pas de tout temps été sa fiancée ?

FORESTIER.

Moi qui la préparais et cherchais des détours !
Comme le cœur va droit ! que ses chemins sont courts !
Oui, tu m'as deviné, ma Camille chérie :
Vous marier tous deux est le but de ma vie.
Et je ne forme pas de plus ardent souhait
Que de me voir ainsi ton père tout à fait.
Ce fut le dernier vœu de ta mère mourante
Quand elle me légua ton enfance ignorante :
C'est le dernier espoir de mes vieux ans.

CAMILLE.

L'espoir
Seulement ? Quel obstacle y peut-il donc avoir ?
Vous ordonnez, et moi, je suis obéissante.

FORESTIER.

Reste Paul.

CAMILLE.

Reste Paul. — Doutez-vous qu'il consente ?

FORESTIER.

Non, mais encor faut-il l'avertir.

CAMILLE.

Et de quoi ?
Soyez sûr qu'il vous a deviné comme moi.

FORESTIER.

T'aurait-il parlé ?

CAMILLE, passant son bras sous celui de Forestier.

Non ; mais nos cœurs dans le vôtre,
Pour ne s'entendre pas, sont trop près l'un de l'autre.
Hélas ! nous marier à des étrangers, nous ?
Serait-ce pas un peu nous séparer de vous ?

FORESTIER.

Eh bien, oui, je te crois, cher trésor, cher oracle !
Oui, je vous aime tant que ce serait miracle
Si vos deux cœurs unis dans ce foyer commun
Ne s'étaient pas fondus jusqu'à n'en faire qu'un.
O mes enfants ! en vous, c'est mon âme qui vibre !

CAMILLE.

Quand nous marîrez-vous ?...

FORESTIER.

Dès que Paul sera libre...
Je veux dire qu'il a des travaux sur les bras,
Qui le mettent pour l'heure en certain embarras ;

Mais, dès qu'il en sera sorti, j'ai sa parole
Qu'il n'acceptera plus de besogne aussi folle

Prêtant l'oreille.

C'est lui.

CAMILLE, vivement.

Je le rejoins.

FORESTIER.

Pas un mot !

CAMILLE.

Je crois bien !
Ce serait à ne plus retrouver un maintien.

Elle sort par la gauche.

SCÈNE VII

FORESTIER, seul.

Camille a fait passer en moi sa confiance.
Oui, tout tournera bien... Mais, morbleu! quelle chance
Que mon fils ne soit pas sérieusement pris !
Que devenait Camille, en ce cas ? J'en frémis.
Je la connais, l'enfant ! sous sa grâce légère,
C'est le cœur immuable et grave de sa mère ;
Un de ces cœurs profonds, tranquilles, absolus,
Qui, donnés une fois, ne se reprennent plus !
— O maîtresse de Paul, qui que tu sois, gaillarde
Dont la conquête est plus facile que la garde,
Je te bénis ! — Mon fils va rentrer au bercail,
Et l'ordre reviendra, ramenant le travail...
C'est que Paul est à l'heure où l'avenir se joue,

Où le talent en fleur coule, s'il ne se noue !

S'approchant du tableau.

Voilà des qualités de maître, et, tout auprès,
Des fautes d'écolier qu'il semble faire exprès.
L'animal! Ce Milon fait un gros dos de chatte...

Prenant la palette et les pinceaux de Paul.

Attends un peu, je vais te muscler l'omoplate !

Tout en peignant.

Sans rien dire, je t'ai plus d'une fois déjà...

Une porte sous tenture s'ouvre à droite : Léa entre sur la pointe du pied, remettant la clef dans sa poche.

SCÈNE VIII

LÉA, FORESTIER, derrière le tableau.

LÉA, ôtant son voile et le posant sur la table.

Puisque tu ne viens pas, c'est moi qui viens !...

FORESTIER, se montrant.

Léa !

LÉA.

Son père !

FORESTIER.

Vous, Léa !...

LÉA.

Par pitié !...

FORESTIER.

Je vous jure

Que je suis plus troublé que vous de l'aventure.
En cherchant à qui Paul pouvait s'être engagé,
Vous êtes la dernière à qui j'eusse songé !
Mes services valaient une autre récompense
Que d'arracher mon fils à sa vraie existence.

LÉA.

Ah ! vous me méprisez, monsieur...

FORESTIER, *après une hésitation.*

Eh ! mon Dieu, non !
Car, si faute jamais fut digne de pardon,
C'est la vôtre, pauvre âme à son début blessée,
Par le bonheur légal trahie et repoussée,
A qui le sort mauvais, pour l'empêcher de choir,
N'a pas même laissé l'obstacle du devoir.

LÉA.

Ah ! que vous êtes bon de parler de la sorte !
Comme votre parole est douce, et réconforte !
Elle sait relever, par sa seule vertu,
Le front baissé non moins que le cœur abattu.
Que m'importe l'estime et l'amitié des autres,
Pourvu que, dans ma chute, il me reste les vôtres ?

FORESTIER.

C'est peu de mon estime et de mon amitié,
Pauvre enfant ; joignez-y ma profonde pitié.

LÉA.

De la pitié ? Mais non, je ne suis pas à plaindre,
N'ayant plus désormais votre mépris à craindre.
L'effroi dont mon bonheur était empoisonné,
C'était par vous un jour de se voir condamné.

FORESTIER.

Hélas ! ce n'est pas moi de qui l'arrêt émane ;

Mais une loi fatale à périr le condamne.

LÉA.

Le condamne? et pourquoi?

FORESTIER.

Parce que votre époux
Vous tient rivée, encor qu'il n'ait plus droit sur vous,
Et que vous ne pouvez faire à mon fils la vie
A laquelle la loi du monde le convie.

LÉA.

Ah! tant qu'il m'aimera, Paul n'aura pas besoin...

FORESTIER.

Tant qu'il vous aimera, c'est justement le point!
Car l'amour, n'étant pas éternel par essence,
S'éteint avec l'ardeur qui lui donna naissance,
Quand la paternité, son complément divin,
Ne vient pas le doubler d'un sentiment sans fin.
— C'est la force et l'honneur de ce vieux mariage
Que seul il peut forger ce solide alliage,
Et qu'en dehors de lui les enfants, s'il en vient,
N'étant qu'à l'un des deux, ne sont pas un lien.
— Ah! si vous étiez libre aujourd'hui, sur mon âme,
Je ne chercherais pas à Paul une autre femme,
Et je renoncerais à des projets bien doux,
Certain de l'avenir, s'il était votre époux...
Bien que d'un an ou deux, je crois, étant l'aînée,
A vieillir avant lui vous soyez destinée;
Mais il n'importerait alors : car les parents
Ont un âge commun, celui de leurs enfants;
Tandis que...

LÉA.

Achevez donc! Croyez-vous que j'ignore
Que, dans dix ans d'ici, Paul sera jeune encore,

Et que je serai vieille, et qu'il me quittera ?

FORESTIER.

Non ! vous le garderez, mais il vous haïra.

LÉA.

Jamais ! le jour venu de la triste échéance,
Je m'exécuterai sans vaine doléance,
Et je le pousserai vers ses destins meilleurs,
Le sourire à la lèvre et refoulant mes pleurs.
— J'expîrai durement alors ces dix années ;
Mais j'en conserverai du moins les fleurs fanées,
Et, dans la solitude où mon sort doit finir,
Mon cœur s'entretiendra de leur cher souvenir.

FORESTIER.

Quand on récapitule en approchant du terme,
Croyez-moi, ce qui compte et nous rend le cœur ferme,
Ce qui mérite seul d'échapper à l'oubli,
Ce n'est pas le bonheur, c'est le devoir rempli.

LÉA.

Mais je n'ai de devoirs, hélas ! envers personne.

FORESTIER.

Toute position, bonne ou mauvaise, en donne…
D'autant plus grands peut-être et d'autant plus ardus,
Quand ils sont le rachat des bonheurs défendus.
— Le vôtre est, envers Paul, de traverser sa vie
Comme un bon ange, et non comme un mauvais génie,
Et de n'attendre pas pour vous en effacer
Qu'il ait passé le temps de la recommencer.

LÉA.

Rompre… à présent ? Ah non ! c'est trop ! non ! je résiste !

Votre amour paternel devient trop égoïste.

FORESTIER.

Comme tous les amours absolus.

LÉA.

Et le mien,
N'a-t-il pas droit de l'être aussi ?

FORESTIER, tristement.

Je le vois bien.

LÉA.

Vous êtes étonnants, vous autres ! Qu'on réclame
Un sacrifice amer, c'est toujours à la femme !
C'est notre lot à nous que l'abnégation !
Pour l'homme, il ne saurait en être question !

FORESTIER.

Le vieillard qui vous parle ici de sacrifice
En a jusqu'à la lie épuisé le calice
Pour ce même garçon que nous aimons tous deux...
Mais que j'aime bien plus et, j'ajoute, bien mieux.

LÉA.

Plus et mieux, dites-vous ? Ah ! je vous en défie !

FORESTIER.

Je mesure l'amour à ce qu'il sacrifie !
J'ai renoncé — de là mes premiers cheveux blancs —
Non aux plaisirs toujours menacés et tremblants
De cette liaison qui rougit et se cache,
Mais aux félicités sans nuage et sans tache
D'une union bénie au grand jour, à l'autel,
Avec un cœur profond et pur comme le ciel,
La mère de Camille, enfin, votre cousine.

LÉA, *s'inclinant.*

Une sainte, en effet... noble et douce Pauline !
Mais je cherche quel mal eût fait à votre fils ?...

FORESTIER.

Ah ! les cœurs des enfants ont d'étranges replis !
Paul avait en silence appris cette nouvelle,
Mais le chagrin couvait dans sa jeune cervelle ;
Il était taciturne, il perdait l'appétit ;
Puis la fièvre survint, le délire le prit...
Un soir, je le veillais avec ma pauvre amie,
Sans comprendre son mal, inquiet pour sa vie,
Quand tournant tout à coup ses yeux hagards vers moi :
« Eh bien, quand chasses-tu ma mère de chez toi ? »
J'eus le cœur traversé par un éclair rapide ;
La place que j'offrais, pour lui n'était pas vide !
J'allais répudier le souvenir vivant
Qu'il entourait encor d'un culte si fervent,
J'allais me séparer de lui sur cette tombe...
— Ah ! les cruels combats où le plus fort succombe !
Mais Pauline, voyant mon courage faiblir,
Épousa mon devoir et me le fit remplir.

LÉA, *la tête basse.*

Vous pouvez, en effet, parler de sacrifice.

FORESTIER.

De récompense aussi, madame, et de justice !
Quand je vivrais cent ans, non ! je n'oublirais pas
De quel élan mon fils se jeta dans mes bras.
Si vous pouviez savoir quelle âcre jouissance,
C'est de voir ceux qu'on aime heureux par sa souffrance !

LÉA.

S'il devait être heureux par la mienne, ah ! croyez
Que j'irais de ce pas la mettre sous ses pieds.

Ne parlons plus de moi, monsieur, je m'abandonne,
Je suis vaincue et prête à tout ce qu'on m'ordonne;
Mais, si ce n'est plus moi que je défends, c'est lui;
Ne souffrira-t-il pas de me perdre?...

FORESTIER.

Aujourd'hui,
Certes; mais je suis sûr que, vous ayant pleurée,
Son deuil ne sera pas d'éternelle durée.

LÉA.

Est-ce donc pour cela qu'il ne revenait pas?
D'une explication fuyait-il l'embarras?
Soyez franc : il vous a chargé de la rupture!

FORESTIER.

Non, madame; j'agis de mon chef, je le jure.

LÉA.

Alors, où prenez-vous que Paul ait moins d'amour?
Moi, je vous dis qu'il m'aime autant qu'au premier jour,
Et qu'à nous séparer votre fausse prudence
Le mène au désespoir, non à la délivrance!
Encore un coup, ce n'est pas moi que je défends!
Mais je suis et serai sa vie encor longtemps;
Dans un an, dans deux ans, vous en auriez la preuve...

FORESTIER.

Il ne me faudrait pas une si longue épreuve.

LÉA.

En voulez-vous faire une, et, s'il en sort vainqueur,
Me reconnaîtrez-vous quelques droits sur son cœur?

FORESTIER.

Oui... si vous acceptiez une épreuve réelle.

LÉA.

Ah ! quelle qu'elle soit, je l'accepte et l'appelle.
Votre consentement à mon pauvre bonheur,
Ce serait mon pardon et presque mon honneur !
Que faut-il que je fasse ? En vos mains je me livre.

FORESTIER.

Partez...

LÉA.

Oui !...

FORESTIER.

De façon qu'il ne puisse vous suivre,
Qu'il ne puisse trouver la trace de vos pas,
Sans lui dire adieu...

LÉA.

Quoi !...

FORESTIER.

Vous ne partiriez pas.

LÉA.

Que va-t-il supposer, mon Dieu ! que va-t-il croire ?

FORESTIER.

Rien, je n'en doute pas, qui soit à votre gloire ;
Mais votre épreuve est là ; sans un malentendu,
Comment pourrait-il croire à son bonheur perdu ?
S'il n'y croit pas, comment pourrons-nous reconnaître
Quelle place occupait ce bonheur dans son être ?
C'est seulement alors qu'il se change en douleur
Qu'on peut d'un sentiment juger la profondeur.

LÉA.

Mais combien durerait l'exil ?

FORESTIER.

Jusqu'à l'automne.
Est-ce trop ?

LÉA.

Pour moi, non, puisque je m'abandonne...
Mais, pour lui, quatre mois de souffrance...

FORESTIER.

Ah ! Léa !
Ce n'est pas lui, je crois que vous défendez là !

LÉA.

J'ai peur !

FORESTIER.

Vous doutez donc que vous soyez sa vie ?
Alors, madame...

LÉA, sombre.

Alors, rien ne me justifie.
— Je pars demain ! — Adieu.

Elle essuie une larme.

FORESTIER.

Courage, mon enfant !
La douleur élargit les âmes qu'elle fend.

ACTE DEUXIÈME

Le salon de Forestier, mobilier riche et artistique, porte au fond, porte latérale.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL. CAMILLE. FORESTIER.

Paul est en train de faire le portrait de Camille. Il travaille, assis devant un petit chevalet. Camille est assise en face de lui, et pose. Forestier est assis derrière Paul et le regarde faire.

PAUL, à son père.

Elle a des tons nacrés qui font mon désespoir.

CAMILLE.

C'est donc laid !

FORESTIER.

Non. madame...

PAUL. à Camille qui se lève.

Eh bien ?

CAMILLE.

Je voudrais voir.

PAUL.

Pas encore... Voyons, modèle, à cette pose !

CAMILLE.

Que je me sois levée au moins pour quelque chose.

Elle lui renverse la tête et l'embrasse sur le front.

PAUL.

En place !

CAMILLE, allant se rasseoir.

Après trois mois ! ces maris, quels tyrans !

FORESTIER.

Trois septembre, oui.

CAMILLE.

Trois mois !

PAUL.

Silence dans les rangs.

CAMILLE.

Pas parler ?

PAUL.

Non... je tiens cette bouche.

FORESTIER.

Vermeille.

CAMILLE.

Mais écouter ? je peux ?... Tu ne tiens pas l'oreille ?

PAUL.

Tu peux.

CAMILLE, à Forestier.

Racontez-moi des nouvelles, papa.

FORESTIER.

Lesquelles ?

CAMILLE.

Comment va le procès de Léa ?

FORESTIER.

Il va... Mais sa fortune y court grosse aventure.
L'héritier du mari nous fait une ouverture
Qui vaut mieux, selon moi, qu'un procès incertain,
Et, pour en conférer, je l'attends ce matin.

PAUL.

Et Léa ? Tu ne peux rien conclure sans elle.

FORESTIER.

Ma dernière dépêche en hâte la rappelle.

CAMILLE, se levant.

Mais d'un moment à l'autre alors on va la voir ?
Quel plaisir ! qu'en dis-tu, Paul ?

PAUL.

Qu'il faut te rasseoir.

CAMILLE, se rasseyant.

Ce flegme !

PAUL.

Son retour n'a rien qui me remue.

CAMILLE.

Pauvre tante ! cinq mois que nous ne l'avons vue !

PAUL.

Elle ne manquait pas à mon bonheur.

CAMILLE.

Eh bien,

Tant pis pour vous, monsieur : elle manquait au mien.

FORESTIER.

Je le croyais complet.

CAMILLE.

Non ! je n'avais personne
A qui le raconter.

FORESTIER.

Bien répondu, mignonne;
Mais crois-tu que ce soit un récit très pressant
Lorsque son deuil de veuve est encor si récent ?

CAMILLE.

Son mari, disait-on...

FORESTIER.

Elle avait à s'en plaindre;
Mais tout ressentiment par la mort doit s'éteindre.
Ne lui raconte rien, crois-moi : les bonnes gens
N'étalent pas leur luxe aux yeux des indigents.

PAUL.

Des sensibilités à ce point délicates
Chez madame de Clers ? je crois que tu la flattes;
Elle me fait l'effet d'une tête à l'évent
Qui se soucie autant d'un mort... que d'un vivant.

CAMILLE.

C'est l'âme la plus noble et la plus généreuse !

PAUL.

Alors, de ton bonheur elle serait heureuse.

FORESTIER, à Camille.

Dans le doute, tais-toi, dit la Sagesse.

CAMILLE.

A moins
Qu'elle ne m'interroge.

PAUL.

Auquel cas, je t'enjoins,
Mon enfant, de ne pas jouer à cache-cache;
Car j'adore ma femme et je veux qu'on le sache.

FORESTIER, à Camille.

Pourquoi cette rougeur et ce front interdit?

CAMILLE.

Il vient de dire un mot qu'il n'avait jamais dit.

PAUL.

Oh ! ne bouge pas...

A Forestier.

Vois comme ça se compose!
Je veux la faire ainsi... Bon ! elle perd sa pose...
Je la retrouverai...

Se levant.

Va tordre à ton chignon.
Ton collier de corail, pour réveiller le ton.
— Nous allons, cette fois, faire de bon ouvrage.

FORESTIER.

Tu veux recommencer ce portrait?

CAMILLE, qui s'est rapprochée du chevalet.

Quel dommage!
Comme j'étais flattée !.. Es-tu gentil ! Merci.

PAUL.

De quoi? de te flatter?

CAMILLE.

Non... de me voir ainsi.

FORESTIER.

Tu n'es pas autrement.

CAMILLE.

Tans pis.

PAUL.

Que chante-t-elle ?

CAMILLE.

Je voudrais être laide et te paraître belle.

PAUL.

Les dieux ont exaucé la moitié de vos vœux.

CAMILLE.

Mais... laquelle ?

PAUL.

Allez donc arranger vos cheveux.

CAMILLE.

C'est juste...je vais être ainsi toute coiffée
Pour le Conservatoire.

PAUL.

Ah ! oui !

CAMILLE.

Les chœurs d'*Orphée !*

Elle sort par la droite.

SCÈNE II

FORESTIER, PAUL.

FORESTIER.

Ce portrait venait bien.

PAUL.

Non! c'est gauche, c'est lourd,
Cela manque d'éclat, de grâce, de contour...

FORESTIER.

Sais-tu que tu n'es plus facile à satisfaire?

PAUL.

Parce que je commence à savoir mon affaire,
Ou plutôt je commence à l'aimer.

FORESTIER.

C'est tout un.

PAUL.

Autrefois le travail était un importun
Dont je me résignais à subir la visite,
Mais que j'expédiais, bien ou mal, au plus vite :
Aujourd'hui, c'est l'ami qui vient toujours trop tard,
Qui part toujours trop tôt. — Ah! l'art, cher père, l'art!
Quel bienfait du bon Dieu! quelle admirable chose!
Comme cela soutient! comme cela repose!

FORESTIER.

Va, va! sur ce terrain, partout je te suivrai.

PAUL.

Hors de l'art rien de bon, rien de sûr, rien de vrai !
Lui seul est grand, lui seul vaut la peine qu'on vive !

FORESTIER.

Tu vas trop loin. Comment veux-tu que je te suive ?
Rien qui vaille la peine ?... Et la mignonne enfant
Qui rouvre notre porte au travail triomphant,
La comptes-tu pour rien ?

PAUL.

C'est entendu, je l'aime ;
Mais, comme un beau matin tu le disais toi-même,
Cette affection calme en son parfait accord,
Au lieu d'être un orage est devenue un port.

FORESTIER.

A la bonne heure. Elle est charmante !

PAUL.

Elle est parfaite,
La pauvre enfant.

FORESTIER.

Le ciel exprès pour toi l'a faite.

PAUL.

Exprès pour nous.

FORESTIER.

Comment, pour nous ?

PAUL.

Oui, pour nous deux.
Conviens qu'en l'épousant j'ai comblé tous tes vœux.

FORESTIER.

Les tiens aussi, j'espère.

PAUL.

Oh ! les miens cette année,
Cher père, n'étaient pas tournés vers l'hyménée.
De mes moulins à vent encore tout moulu,
Mon cœur ne demandait qu'un repos absolu.

FORESTIER.

Je ne te pressais pas, rends-moi ce témoignage ;
Nous parlions vaguement, un soir, de mariage,
Souviens-t'en ; je nommai Camille fort en l'air...

PAUL.

Mais son nom prononcé pour moi fut un éclair ;
Je sentis dans ce cœur, mort à toute espérance,
Battre la passion de la reconnaissance,
Et, m'enthousiasmant soudain de mon devoir,
Je voulus te payer ma dette sans surseoir.

FORESTIER.

Quel devoir ? quelle dette ?

PAUL.

Ah ! j'ai bonne ménoire ;
Je n'ai pas oublié, comme tu l'as pu croire,
O le plus dévoué, le meilleur des amis,
A quelle cruauté d'enfant tu t'es soumis.
Je compris tout à coup qu'en épousant Camille,
Qu'en te donnant le droit de l'appeler ta fille,
Je renouais, autant du moins qu'il est en moi.
L'alliance rompue entre sa mère et toi,
Et je me consacrai sur l'heure à cette tâche.
Heureux de retrouver à ma vie une attache.

FORESTIER, lui serrant la main.

Mon cher fils ! — Eh bien, vois comme tout finit bien :
En cherchant mon bonheur, tu rencontras le tien.

— Moi qui me figurais ta guérison complète
Quand tu me demandas la main de ma fillette !

PAUL.

Ils restent longtemps morts, vois-tu, les cœurs guéris
D'un violent amour par un coup de mépris.

FORESTIER.

Le mot est dur. voyons ! soit raison. soit caprice,
Cette dame, en rompant, t'a rendu grand service.

PAUL.

Plus grand que tu ne crois ! Si tu savais qui c'est,
Et quel piége le sort goguenard me dressait !
Ah ! c'est en y songeant que je me félicite
De l'heureuse union par où je ressuscite.
Mon bonheur est le fruit de son leste abandon,
Et je lui dois plutôt des grâces qu'un pardon.

SCÈNE III

LES MÊMES, CAMILLE, précédant LÉA.

CAMILLE, annonçant gaiement.

Léa !...

PAUL, à part.

Léa !

FORESTIER.

Léa !

A Léa qui entre.

Pardonnez ma surprise.

LÉA, *en grand deuil, froide et triste.*

Votre dépêche, au moins si je l'ai bien comprise,
M'assignait-elle pas rendez-vous en effet
Pour une conférence ici ?

FORESTIER, *la conduisant à un fauteuil.*

Pas tout à fait.
Il est vrai que j'attends ici votre adversaire,
Et que votre retour devenait nécessaire ;
Mais je ne voulais point vous donner l'embarras
D'assister en personne à ces tristes débats.

LÉA.

J'ai cru que rien sans moi ne vous était possible ;
Et, quoi que la démarche ait en soi de pénible,

Tendant la main à Forestier.

Ayant pris mon courage à deux mains pour venir.
Puisqu'enfin me voilà, j'aime mieux en finir.

FORESTIER, *bas.*

Pauvre Léa !

LÉA, *de même.*

Je suis à tout bien résignée...
J'ai demandé l'épreuve : elle m'a condamnée.
C'est bien.

CAMILLE.

N'aviez-vous pas hâte de voir un peu
Votre nièce ?

LÉA.

Oui, vraiment, ma nièce... et mon neveu.

A Paul.

Car nous voilà parents de par votre compagne.

Monsieur Paul... à la mode, il est vrai, de Bretagne,
Mais n'importe : si peu que l'on soit allié,
L'alliance est un clou qui fixe l'amitié;
Ainsi que la noblesse elle a certain prestige;
On dirait volontiers d'elle aussi qu'elle oblige.

PAUL.

Je vous entends, madame, et j'accepte avec vous
Une obligation qui ferait des jaloux.
Mon amitié, d'ailleurs, sur l'estime fondée,
N'avait aucun besoin d'être consolidée.

LÉA, détournant les yeux et apercevant le portrait.

C'est ton portrait, Camille?

CAMILLE.

Oui...

LÉA.

Charmant.

CAMILLE.

Il vous plaît?
Je triomphe !

LÉA.

Comment ?

CAMILLE.

Monsieur le trouve laid.

PAUL.

A côté du modèle, oui, sans doute, ma chère.

CAMILLE.

Moqueur !

A Léa.

N'a-t-il pas fait le vôtre aussi ?

LÉA.

Naguère.

PAUL.

C'était, s'il m'en souvient, un bien pauvre début.
A l'inexpérience il faut payer tribut :
J'étais jeune, et souvent jeunesse se fourvoie...
J'ai fini, grâce au ciel, par rencontrer ma voie.

LE DOMESTIQUE, entrant.

Quelqu'un à qui monsieur a donné rendez-vous
Est chez monsieur.

FORESTIER.

C'est lui, madame; venez-vous ?

LÉA, à part.

Il était temps !

Haut.

Allons !... Adieu, chère petite.

CAMILLE.

A demain. Je sors seule, et vous rendrai visite.

Léa sort avec Forestier.

SCÈNE IV

PAUL, CAMILLE.

CAMILLE.

A quoi pensez-vous donc, monsieur ?

PAUL, lui prenant les deux mains et les lui baisant tour à tour.

Tiens, chasteté !

Tiens, jeunesse, droiture, innocence, bonté !
Voilà tes noms à toi !

CAMILLE.

Vous oubliez tendresse.

PAUL.

Quand on songe qu'il est des cœurs dans leur espèce
Aussi parfaitement corrompus et véreux
Que le tien est intact, candide et généreux...
Mon Dieu, mon Dieu ! faut-il que les hommes soient bêtes !

CAMILLE.

Comment ?

PAUL.

De se donner en pâture aux coquettes,
Quand il se trouve encor des anges comme toi.

CAMILLE.

Pour qui dis-tu cela ?

PAUL, souriant.

Pour des amis à moi.

CAMILLE.

Le sire de Beaubourg serait-il pas du nombre ?

PAUL.

Lui ? pourquoi ?

CAMILLE.

Je ne sais... je lui trouve l'air sombre
Depuis son retour.

PAUL.

Tiens ! je n'ai pas remarqué.

CAMILLE.

Après cela, peut-être est-ce un air distingué
Qu'il a contracté.

PAUL.

Non... quelque chose le ronge.
Ce garçon-là... c'est vrai, maintenant que j'y songe.

CAMILLE.

On le voit rarement, il est distrait, contraint;
Il semble s'exciter pour avoir de l'entrain...

PAUL.

Et, chose étrange à qui connaît le personnage,
Il ne raconte rien de son pèlerinage...
Aurait-il rencontré son malheur en chemin ?
J'en aurai le cœur net : j'irai chez lui demain.

SCÈNE V

LES MÊMES, ADOLPHE.

PAUL.

Quand on parle du loup...

ADOLPHE.

On en voit la comète.
Permettez à vos pieds, madame, qu'on se mette.
Que disiez-vous de moi ? Reprenons le discours.

CAMILLE.

Que vous devenez rare ainsi que les beaux jours.

PAUL.

Et triste en même temps comme les jours de pluie.

ADOLPHE.

Je l'étais; mais voilà que le ciel se ressuie,
Je vois à l'horizon renaître le soleil,
Et viens à ce propos te demander conseil.

CAMILLE.

Suis-je de trop, messieurs? Il faut que je m'habille,
Précisément.

PAUL.

Oui, va, ma petite Camille.

ADOLPHE.

Me pardonnerez-vous, madame?

CAMILLE.

C'est selon;
Oui, si vous êtes court; non, si vous êtes long.
Mon mari me conduit au concert.

ADOLPHE.

Que je meure
Si je vous le retiens plus d'une demi-heure!

Camille sort par la droite.

SCÈNE VI

PAUL, ADOLPHE.

ADOLPHE.

Le conseil dont s'agit est des plus délicats.

PAUL.

Je sais de quoi, mon bon, il retourne en ce cas.

Quand tu sens le besoin que ton ami t'approuve,
C'est qu'une absurdité dans ta cervelle couve.

ADOLPHE.

Ai-je jamais rien fait, ingrat, sans tes avis?

PAUL.

Oui, tu les as toujours demandés; mais suivis?
Chaque fois que ma lâche et vile complaisance...

ADOLPHE.

C'est vrai; mais cette fois je jure obéissance,
Quel que soit ton arrêt.

PAUL.

C'est donc grave?

ADOLPHE.

En un mot.
Il s'agit... Mais prenons les choses de plus haut.
— Tu sais que je partis pour parcourir le monde
Et faire à l'étranger figure de Joconde?

PAUL.

Et l'exportation t'a-t-elle réussi?

ADOLPHE.

Dans les commencements, mon cher, couci-couci.
A Berlin, par exemple, une dame... encor fraîche;
Mais, tu sais... une femme enfin...

PAUL.

Qui se dépêche.

ADOLPHE.

Une Russe, à Munich, très belle, une houri...
Mais bien moins lucrative à moi qu'à son mari.

Ainsi du reste. — Enfin…

PAUL.

Enfin ?

ADOLPHE.

J'étais à Vienne :
Je rencontre au *Prater* une Parisienne
Que j'avais quelque peu courtisée à Paris,
Et qui m'avait payé du plus touchant mépris.
D'un air assez penaud, en passant je m'incline ;
Mais elle… appelons-la pour l'heure Caroline,
Si tu veux.

PAUL.

Je n'y vois nul inconvénient.

ADOLPHE.

Caroline rougit… rougit en souriant,
Et, me tendant sa main dans un flot de dentelle :
« Bouderez-vous toujours vos amis ? » me dit-elle.
— Je fus reçu chez elle à partir de ce jour,
Mais sans même songer à lui faire ma cour,
Car belle, froide et calme ainsi qu'une Minerve,
Son attitude seule imposait la réserve.
Cela durait ainsi depuis un mois. — Un soir
Nous étions cinq ou six causant dans son boudoir ;
Elle avait dans son air je ne sais quoi d'étrange,
De fauve, si ce mot peut se dire d'un ange :
La voix rauque et stridente, et les yeux éclatants,
Pâle, avec des éclairs de rougeur par instants,
Fiévreuse, sarcastique, emportée, éloquente,
Elle était à la fois hautaine et provocante.
Elle me troublait fort, je ne puis le nier.
Tant pis ! je m'arrangeai pour rester le dernier.
Je risquai des aveux qu'on reçut sans colère ;
Ce que voyant, ma foi ! je devins téméraire…

Grande indignation, et tout ce qui s'ensuit.
Mais je n'écoutais rien ; lorsque sonna minuit...
J'étais à ses genoux... « Silence ! » me dit-elle ;
Et puis, au dernier coup de l'heure solennelle,
Murmurant quelques mots que je n'entendis pas,
Voilà qu'elle se laisse aller entre mes bras !
Alors...

PAUL.

Passons ! après ?

ADOLPHE.

Après ?.. Cherche, imagine.

PAUL.

Parle, c'est plus tôt fait ; jamais je ne devine.

ADOLPHE.

J'étais tout stupéfait encor de mon bonheur,
Qu'elle me dit : « Sortez, vous me faites horreur ! »

PAUL.

C'est la réaction ordinaire et prévue.
Tu restas ?

ADOLPHE.

Hélas ! non.

PAUL.

Ce fut une bévue.

ADOLPHE.

Oui, mais le procédé me sembla noble et grand.

PAUL.

Tu sentais le besoin d'un cigare, sois franc !

ADOLPHE.

Ah bien, oui ! j'étais loin des gaîtés incongrues !

J'errai toute la nuit, comme un fou, dans les rues,
Par ce besoin qu'on a de fatiguer son corps
Lorsqu'on se sent le cœur plein par-dessus les bords.
Je courais, je riais, je criais à la pluie,
Car il pleuvait : « Le feu de mon cœur te défie ! »
J'étais lyrique. Bref, de fatigue engourdi,
Je rentre, je me couche, et dors jusqu'à midi.

PAUL.

Bon, cela !

ADOLPHE.

Quel réveil, mon ami ! Je me lève,
Et, pour bien m'assurer que ce n'est pas un rêve...

PAUL.

Tu déjeunes.

ADOLPHE.

D'abord, avec le plus grand soin.
Je cours chez Caroline et l'aperçois de loin
Accoudée au balcon, comme la Polymnie,
Portant dans ses beaux yeux des traces d'insomnie.
A ma vue, elle rentre, et je double le pas...
Juge de ma surprise : on ne me reçoit pas !...
« Madame est sortie ! »

PAUL.

Ah !

ADOLPHE.

J'insiste, je m'indigne,
Je corromps le portier : c'était une consigne !
Oui, j'étais consigné, mon cher.

PAUL.

C'est vif.

ADOLPHE.

J'écris...

Huit pages ! Les rochers s'en fussent attendris !
Ma lettre me revient le lendemain… intacte !
Je fais de fiers serments…

PAUL.

Qu'aussitôt…

ADOLPHE.

Je rétracte.

PAUL.

Et tu cours te brûler les doigts à son marteau.

ADOLPHE.

Tout juste ! Mais que vois-je au balcon, l'écriteau !
Elle avait décampé la veille, la traîtresse,
Sans prévenir son monde et sans donner d'adresse.

PAUL.

Plus d'une a pratiqué cette façon d'agir,
Pour se débarrasser d'un amant sans rougir.

ADOLPHE.

J'ai fait de vains efforts pour retrouver sa trace,
Et je suis à Paris rentré, de guerre lasse.

PAUL.

C'est tout ?

ADOLPHE.

Oui… Maintenant, délibérons.

PAUL.

Sur quoi ?

ADOLPHE.

D'abord, que penses-tu de Caroline ?

PAUL.

Et toi ?

ADOLPHE.

Sa conduite est d'un ange ou d'une Messaline,
Il n'est pas de milieu ; choisis.

PAUL.

Alors, j'incline...

ADOLPHE, anxieux.

Pour l'ange ?

PAUL.

Oh ! non !

ADOLPHE.

Crétin ! comment ne vois-tu pas
Qu'un fol entraînement l'a jetée en mes bras ?
Qu'à ses devoirs rendue aussitôt que tombée,
La fuite à son vainqueur l'a seule dérobée ?
Que j'entrevois, pour moi, dans ce cœur combattu,
D'adorable faiblesse et de fière vertu !
Son expiation part d'une âme trop haute
Pour qu'au dévergondage on impute sa faute :
Tu n'en peux expliquer le délire effréné
Que par l'explosion d'un cœur passionné...
A moins qu'il ne te semble impossible qu'on m'aime.

PAUL.

Non, certes.

ADOLPHE.

Alors, il faut adopter mon système.

PAUL.

Je l'adopte.

ADOLPHE.

Fort bien, mon cher... Ceci posé,
Verrais-tu mon honneur dans ses mains exposé ?

Me conseillerais-tu de la prendre pour femme ?
C'est de ton amitié l'avis que je réclame.

PAUL.

Elle est donc libre ?

ADOLPHE.

Oui, bien.

PAUL.

Tu parlais de devoir ?

ADOLPHE.

Elle en avait alors et cesse d'en avoir ;
Elle est veuve, en un mot.

PAUL.

Veuve ?

ADOLPHE.

Tu t'en étonnes ?
Les maris sont mortels comme d'autres personnes.

PAUL.

Elle a perdu le sien depuis peu ?

ADOLPHE.

Depuis peu.

PAUL.

Et tu sais maintenant où la trouver ?

ADOLPHE.

Parbleu !
Autrement, je serais encore sombre et triste !
Mais, sur les grands chemins ayant perdu sa piste,
Je la guettais au gîte en vrai chasseur... Enfin,
Ses persiennes se sont ouvertes ce matin...

PAUL.

Est-ce que c'est Léa ?

ADOLPHE.

Léa ? Veux-tu te taire !
Allons donc !

PAUL.

Entre nous à quoi bon ce mystère ?
Je saurai bien son nom quand tu l'épouseras.

ADOLPHE, *épanoui.*

Tu me conseilles donc de l'épouser ?

PAUL.

Non pas !
Mais avec le désir que je te vois en tête,
Que je te le conseille ou non, c'est chose faite.

ADOLPHE.

Et franchement, mon cher, pourrais-je faire mieux ?
Une femme qui m'aime... avec de si beaux yeux !
Qui n'avait avant moi jamais fait parler d'elle !
Que sa faute me rend et plus chère et plus belle !
Qui dans sa chute même a montré tour à tour
Autant d'honneur réel que de réel amour !..

PAUL.

Voyons, ne me fais pas de demi-confidence ;
Tu sais bien que tu peux compter sur mon silence.
— Est-ce Léa ?

ADOLPHE.

Je vois que je nierais en vain.

PAUL, *à part.*

C'est elle !

ADOLPHE.

Je répare, en lui donnant ma main,
Ce que ma langue ici lui fait de préjudice.
— Mais, après le conseil, cher ami, le service :
Déjà mon nom sans doute à ses gens est donné
Comme celui d'un homme à jamais consigné.
Auprès d'elle comment veux-tu que je pénètre ?
Écrire ?... Sans l'ouvrir, on renverra ma lettre.
Je ne peux donc agir que par ambassadeur,
Et j'ai compté sur toi...

PAUL.

Pour ton entremetteur ?
Merci. Je ne suis pas courtier de mariage.

ADOLPHE.

Quelle mouche te pique et quel enfantillage !...

PAUL.

Ton témoin dans un duel, oui, tant que tu voudras ;
Mais, pour te marier, je ne m'en mêle pas.

ADOLPHE.

Quoi ! sérieusement et malgré ma prière...

PAUL.

Mon cher, on n'a, dit-on, que deux choses à faire
Quand avec un ami l'on cherche à se brouiller :
Lui prêter de l'argent ou bien le marier.
La première est moins sûre encor que la seconde.
Bref, il ne manque pas de marieurs au monde...

ADOLPHE.

Je croyais à mon sort que tu t'intéressais...
Il n'en est rien, bonsoir !

Il prend son chapeau.

SCÈNE VII

LES MÊMES, FORESTIER.

FORESTIER.

Gentilhomme français,

Je te salue.

ADOLPHE.

Adieu, cher maître.

FORESTIER.

Je te chasse?

ADOLPHE.

Une affaire pressée...

FORESTIER.

Il suffit, Lovelace!

ADOLPHE, à Paul.

Sans rancune.

PAUL.

Tiens-moi cependant au courant.

ADOLPHE.

Trop bon! Cela doit t'être assez indifférent.
Adieu.

Il sort.

SCÈNE VIII

PAUL, FORESTIER.

Paul éclate de rire.

FORESTIER.

De quoi ris-tu ?

PAUL.

C'est trop fort, c'est trop drôle !
Cette femme de cœur, ce lis penché, ce saule,
Tu sais, dont tu prenais la défense tantôt,
Et qu'à ton sentiment je jugeais de trop haut,
Voilà que j'en apprends de belles sur son compte !
Tudieu ! quelle gaillarde aux tentations prompte !
Quelle aisance à jeter aux hommes le mouchoir !

FORESTIER.

Comment ?

PAUL.

S'est-elle pas abandonnée un soir
A qui ? je te le donne en mille !... au gentilhomme
Qui sort d'ici !

FORESTIER.

Vraiment ?

PAUL.

Aussi vrai qu'il se nomme
Adolphe de Beaubourg. — Tu sembles consterné ?

FORESTIER.

Oui, de ces choses-là je suis toujours peiné.

PAUL.

Et moi, je suis ravi. — Dans ma sotte caboche
Ne m'adressais-je pas quelquefois le reproche
D'avoir pris mon parti trop vite ? Désormais
Voilà qui me remet la conscience en paix.

FORESTIER.

Il est certain, mon cher, qu'une telle aventure
De la compassion étouffe le murmure.

PAUL.

Certes !

FORESTIER, à lui-même.

Peut-être ainsi tout est-il pour le mieux.

PAUL.

Je me sens soulagé ; je suis libre et joyeux !
— Ce Beaubourg, est-il laid ! quel courtaud de boutique !

SCÈNE IX

LES MÊMES, CAMILLE, en toilette de ville.

CAMILLE.

Partons-nous ?

PAUL.

Le concert ? Ma foi, non. La musique
Me donne sur les nerfs. — Père, accompagne-la.

CAMILLE.

Non, mon ami, restons.

PAUL.

Ah ! bien ! nous y voilà !
Ne peux-tu faire un pas sans moi ? C'est ridicule,
Un couple qui toujours côte à côte circule.
Morbleu ! n'ayons pas l'air de traîner le boulet !
Vas au concert sans moi, si le concert te plaît !

CAMILLE.

Mon père, qu'a-t-il donc ?...

FORESTIER.

Rien... un peu de migraine.
Laissons-le seul, ma fille, et ne sois pas en peine.

Il sort avec Camille. Paul s'assied sur un fauteuil, la tête dans ses mains.

ACTE TROISIÈME

Chez Léa. — Un salon arrangé pour l'absence du maître, housses grises aux meubles et au lustre.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉA, affaissée, les bras pendants, sur un canapé à droite. MARTIN, vieux domestique à cheveux blancs, rallumant le feu dans la cheminée à gauche.

MARTIN, tout en soufflant le feu.

Ça n'a pas de bon sens d'avoir l'âme à l'envers
Par regret d'un mari comme monsieur de Clers!
Un ivrogne, un brutal, un libertin damnable!
Sa mort est son premier procédé convenable.
Que vous portiez le deuil de cet être grossier,
Passe encore, si c'est pour le remercier;
Je vous attendais bien, toute de noir vêtue,
Madame, mais non pas transformée en statue.
Depuis hier, pareille à la femme de Loth,
Immobile, l'œil fixe et ne soufflant pas mot,
Vous vivez, sauf respect, comme une somnambule;
Vous m'avez défendu de monter la pendule;
La nuit peut bien venir à l'heure qu'il lui plaît.

Vous restez sans lumière ; et, si l'on n'y veillait,
Vous resteriez sans feu dans le mois de décembre.

Coup de sonnette au dehors.

LÉA, tressaillant.

Ne sonne-t-on pas ?

MARTIN.

Oui.

LÉA.

Va dire à l'antichambre
Que je n'y suis jamais pour monsieur de Beaubourg...
De Beaubourg, tu m'entends ?

MARTIN.

On est vieux, mais pas sourd.

Il sort.

SCÈNE II

LÉA, seule, retombant sur le canapé.

Hélas ! je n'ai plus rien de vivant que ma honte !
Sa rougeur à ma joue est la seule qui monte !
Ah ! que je porte envie à celles dont le cœur
Peut se rassasier au moins de sa douleur,
Et dans le désespoir trouver encor des charmes,
N'ayant pas comme moi déshonoré les larmes !
Je n'ai plus même droit d'accuser mon destin...

MARTIN, rentrant.

Madame Forestier.

LÉA, vivement.

Je n'y suis pas. — Martin ?

MARTIN, sur la porte.

Madame ?

LÉA.

Fais entrer.

Martin sort.

Épuise le calice,
Pauvre femme ! à ta faute égale ton supplice.

SCÈNE III

LÉA, CAMILLE.

CAMILLE.

Je vous dérange ?

LÉA.

Non.

CAMILLE.

D'ailleurs, vous m'attendiez ?

LÉA.

Comment cela ?

CAMILLE.

Voilà comme vous oubliez ?
Ne vous avais-je pas annoncé ma visite ?

LÉA.

C'est vrai, j'ai tort.

CAMILLE, lui apportant son front que Léa effleure des lèvres.

Alors, embrassez-moi bien vite.

Et puis qu'on vous regarde enfin du haut en bas !
Je vous ai si peu vue hier. qu'autant dire pas.

LÉA.

Eh bien, me trouves-tu très changée ?

CAMILLE.

Un peu pâle
Seulement.

LÉA.

Que veux-tu ! les grands chemins. le hâle,
La fatigue...

CAMILLE.

On dirait que vos yeux ont pleuré,
Et vous me souriez d'un sourire navré.

LÉA.

Je n'ai pas, mon enfant. sujet d'être bien gaie.

CAMILLE.

La supposition de mon père est donc vraie ?
Vous l'aimiez donc. celui que vous avez perdu,
Tout coupable envers vous qu'il s'est, dit-on, rendu ?

LÉA.

Parlons de toi. Camille.

CAMILLE.

Oh ! de vous. pauvre amie,
De vous seule ! — Voyez sa figure blêmie !

LÉA.

Ne t'inquiète pas de moi. ma chère enfant ;
Mon chagrin passera sans doute en voyageant.

CAMILLE

Vous nous quittez encor?

LÉA.

L'affaire est terminée
Qui m'a si brusquement à Paris ramenée,
Et je repars.

CAMILLE.

Quand donc?

LÉA.

Ce soir même.

CAMILLE.

Ce soir?
Sans nous donner le temps seulement de vous voir!

LÉA.

Mais... je suis accourue avec une valise;
Mon bagage et mes gens m'attendent à Venise.
Et je suis de passage et non pas de retour.
Mais laissons un sujet douloureux; à ton tour!
Tu me dois des récits, n'ayant pas pu m'écrire.
Te voilà bien heureuse!

CAMILLE.

Oh! oui, bien!

Se reprenant.

C'est-à-dire...

LÉA.

Quoi donc?

CAMILLE.

Rien!

LÉA.

Tu rougis?

CAMILLE.

Je ne sais pas pourquoi...
Je suis heureuse enfin, ne parlons pas de moi.

LÉA.

Parlons-en au contraire, et longuement.

CAMILLE.

De grâce!

LÉA.

Qu'a donc cet entretien en soi qui t'embarrasse?
N'aurais-tu pas trouvé tout ce que tu rêvais?
Le mariage a-t-il déjà ses jours mauvais?
Tu détournes les yeux? Pauvre chère Camille!
N'était-ce pas assez de moi dans la famille,
Et faut-il à mes maux joindre les tiens?

CAMILLE.

Mais non,
Paul... il m'adore!

LÉA, brusquement.

Alors, que me disiez-vous donc?
Que t'a-t-on dit?

CAMILLE.

Rien.

LÉA.

Rien?

CAMILLE.

Aussi vrai que j'existe!

J'ai honte à mon bonheur en vous voyant si triste,
Voilà tout; pour ne pas vous en rendre témoin,
Je tâchais d'éluder l'entretien sur ce point...

LÉA, avec un sourire contraint.

Donc, ton mari t'adore? Oh ! tu peux parler.

CAMILLE.

Dame,
Il le dit, je le crois, puisque je suis sa femme.
Je sais que ce n'est pas toujours une raison
Et que plus d'un ménage a l'air d'une prison;
Mais c'est quand on s'épouse avant de se connaître
Et qu'on prend au hasard sa compagne ou son maître.
Nous, c'est bien différent, Léa, vous le savez :
Par un père commun l'un pour l'autre élevés,
Fiancés en silence et n'attendant que l'âge,
Nous nous aimions longtemps avant le mariage,
Et notre amour n'a fait que changer à l'autel
Son nom fragile et doux pour son nom éternel.

LÉA.

Il t'aimait... depuis quand?

CAMILLE.

Depuis toujours, je pense.
Est-ce qu'on sait comment et quand cela commence?

LÉA.

Donc, tu crois qu'en ouvrant ce cœur qui t'appartient,
On n'y trouverait pas d'autre nom que le tien?
Jusque dans le passé sûre de sa tendresse...

CAMILLE.

Je ne dis pas qu'il n'ait jamais eu de... maîtresse;
Je n'en sais rien, cela ne me regarde pas,

Et je n'en serais point jalouse en tous les cas.

LÉA.

Tu méprises donc bien tes rivales vaincues ?

CAMILLE.

Mon Dieu, non ! Elles sont pour moi non avenues.
Tout leur rôle consiste, autant que j'ai compris,
A donner patience à nos futurs maris;
On dit que c'est dans l'ordre et que jamais l'épouse
N'y perd rien dont elle ait sujet d'être jalouse.

LÉA.

Et qui t'a dit cela ? monsieur Paul ?

CAMILLE.

Ah ! bien, oui !
Je n'en aurais rien cru si ç'avait été lui :
Il eût trop clairement plaidé sa propre cause;
Mais sans gêne à présent devant moi chacun cause :
De ce que dit chacun, moi, je fais mon profit,
Et, pour tout deviner, souvent un mot suffit...
Je sais ainsi combien le lot de la maîtresse
Est différent du nôtre et peu nous intéresse;
Que l'orageux passé dont on s'alarme tant
N'effleure pas le coin du cœur qui nous attend,
Et qu'avec le dégoût de l'ivresse grossière
La soif du vrai bonheur vient à nous tout entière.
— N'est-ce pas votre avis?

LÉA.

Oui... l'ivresse des sens
Qui de la passion emprunte les accents,
La volupté qui feint d'être le cri de l'âme
Et d'immortalité parle à la pauvre femme,
Égoïsme et mensonge, oui, c'est tout !... Et pourquoi

Un homme mettrait-il la moindre bonne foi
Dans son commerce avec la folle créature
Qui s'est donnée à lui sans bail ni signature?
L'amour comme la guerre a sa chair à canon !
Femme galante ou femme adultère, le nom
N'y fait rien, c'est toujours une femme perdue
A qui pour tout loyer l'ingratitude est due !
Dévorez-lui le cœur pour tromper votre faim,
Dupez-la... Ce n'est pas agir en aigrefin,
C'est dans l'ordre ! Il faut bien gagner le mariage
Et charmer de son mieux les ennuis du voyage.
On n'en est pas jalouse... et comme on a raison !
L'auberge porte-t-elle ombrage à la maison?

CAMILLE, regardant Léa, étonnée.

C'est ce que je me dis.

LÉA, avec emportement.

Eh bien, tu peux te dire
Que tout n'est pas non plus mensonge en ce délire,
Et que la délaissée en guise de remords
Laisse le souvenir peut-être de transports
Que n'inspirera pas l'épouse triomphante,
Car un cœur par deux fois jamais ne les enfante !

CAMILLE.

Quelle irritation, Léa ! Contre qui donc ?

LÉA, se maîtrisant.

Contre des souvenirs qu'à ton insu... Pardon,
Mon enfant, — j'ai beaucoup souffert, je souffre encore

Après un silence, souriant.

Vas-tu souvent au bal ? A ton âge on l'adore.
L'hiver est-il brillant cette année à Paris ?

MARTIN, entrant.

Le notaire, ou son clerc, je n'ai pas bien compris,
Mais c'est plutôt le clerc, vu son âge, demande
Si madame est visible.

LÉA, vivement.

Oui, certes! — Qu'il attende
Un moment.

Martin sort.

J'ai regret de te quitter si tôt,
Camille! mais j'irai te dire adieu tantôt.

CAMILLE.

Non, je ne rentre pas avant ce soir; je dîne
A mon ancien couvent chez sœur Sainte-Apolline;
C'est sa fête.

LÉA.

Fâcheux contre-temps! — Prends par là,
C'est plus court.

CAMILLE, l'embrassant.

Adieu donc, adieu, pauvre Léa!

Elle sort par la gauche.

SCÈNE IV

LÉA, puis ADOLPHE, venant du fond.

LÉA, se tordant les mains.

Pas même le passé!

Se retournant et apercevant Adolphe sur la porte.

Vous, monsieur, vous!

ADOLPHE, *très respectueux.*

Moi-même,
Madame; pardonnez le piteux stratagème
Auquel votre rigueur réduit un malheureux
D'autant plus maltraité, d'autant plus amoureux.

LÉA.

Je vous ai donné droit de mépris, non d'insulte...
Sortez!

ADOLPHE.

Moi, du mépris? dites plutôt un culte!
Je venais...

LÉA.

Pas un mot. Sortez!

ADOLPHE.

Mais...

LÉA.

Sortez donc!
Votre présence est seule un outrage!

ADOLPHE.

Pardon,
Mais je venais vous faire une offre...

LÉA.

Que m'importe!
Sortez!.. j'ai bien le droit de vous fermer ma porte!

Adolphe entr'ouvre la porte pour sortir; Léa redescend en scène.

ADOLPHE, *sur la porte, timidement.*

Je venais demander votre main.

LÉA.

Ma main? Vous!

ADOLPHE, *descendant peu à peu en scène.*

Oui, mon plus cher désir est d'être votre époux.
Si je me borne là, croyez-le bien, c'est faute
D'une marque d'amour et de respect plus haute.
— Des larmes?

LÉA.

Laissez-les couler... Je me détends!
J'ai tant souffert, monsieur, et depuis si longtemps!
Les choses et les gens, tout me blesse ou me froisse,
Tout frappe de concert sur ma secrète angoisse,
Et j'avais grand besoin qu'il me tombât du ciel
Une trêve d'une heure à cet état cruel,
Et qu'un peu de respect, un peu de sympathie
Me vînt, dans ma détresse, ainsi qu'une amnistie.
Ah! si je l'attendais de quelqu'un ici-bas,
Ce n'était pas de vous.

ADOLPHE.

Vous appartiens-je pas?
En vous offrant mon nom, madame, avec ma vie...

LÉA.

Je ne puis accepter, mais je vous remercie.

ADOLPHE.

Hein? vous refusez?

LÉA.

Oui.

ADOLPHE.

Je reste confondu.
Et je... Voyons, voyons, pas de malentendu:
Vous m'aimez... vous m'aimez, madame, et je vous jure
Que jamais d'en douter je ne vous fis l'injure;

Vous ne pouvez non plus douter de mon amour
Dont je vous donne un gage éclatant à mon tour;
Et, quand vous dépendez de vous-même et non d'autre,
Vous faites d'un seul mot mon malheur... et le vôtre!

LÉA.

Ne m'interrogez pas.

ADOLPHE, suppliant.

Il semble que pourtant
Ma curiosité n'a rien d'exorbitant.
Et que la question est assez capitale...
Que dis-je, capitale? elle est assez vitale...
Vitale, je dis bien, le mot n'est pas trop fort,
Il ne s'agit pas moins que d'un arrêt...

LÉA.

De mort?

ADOLPHE.

Ma foi!.. N'en parlons pas, madame, à l'étourdie.
Votre fuite m'a fait faire une maladie.
La plus grave qui puisse atteindre un homme gai,
La tristesse, et j'en suis encore fatigué.
Savez-vous quelle vie impossible je mène
Depuis plus de trois mois? J'ai l'air d'une âme en peine,
Au point que mes amis s'inquiètent vraiment,
Car rien n'est plus contraire à mon tempérament;
Et si votre retour, et si votre présence,
Au lieu de me guérir, m'ôte toute espérance,
Je n'en mourrai pas, non, c'est parfaitement clair,
Mais tout est dit pour moi : c'est un homme à la mer!

LÉA.

Je comprends qu'en effet je vous dois quelque chose.
Vous voulez le secret du mal que je vous cause :
Votre exigence est juste et vous avez raison;
Vous aurez à la fois réponse et guérison.

ADOLPHE.

Oh ! merci !

LÉA, avec effort.

Votre estime est la première joie,
Je l'ai dit, que le ciel depuis longtemps m'envoie;
Je voudrais la garder, et ne puis cependant
M'acquitter envers vous, monsieur, qu'en la perdant :
C'est un effort suprême auquel je me résigne,
Mais que vous comprendrez, car vous en êtes digne.

ADOLPHE, à part.

Je sens une sueur froide par tout mon corps.

LÉA, d'une voix éteinte.

Vous croyez de ma vie être le seul remords ?

ADOLPHE.

Oui, sans doute.

LÉA.

Eh bien, non.

ADOLPHE, atterré.

Vous en avez un autre !

LÉA.

Ce tort de mon honneur, je le confie au vôtre.

ADOLPHE, très ému.

Votre secret sera fidèlement gardé.
Je comprends la grandeur de votre procédé;
Mais, loin de me guérir, ce procédé sublime
En m'ôtant tout espoir redouble mon estime;
Et je vous quitte après cette confession,
Pénétré de douleur et d'admiration.
Adieu, madame, adieu ! — C'est un coup qui m'assomme.

LÉA.

Souvenez-vous de moi comme d'un honnête homme.

ADOLPHE.

Je tâcherai du moins... Adieu !

Il reste indécis sur le seuil.

LÉA, se croyant seule, traverse le théâtre à pas lents.

Pauvre garçon !
Il a du cœur, s'il est vulgaire en sa façon.

ADOLPHE, redescendant la scène, résolument.

Tenez, ce libre aveu d'une secrète faute
M'offre un garant plus sûr que celui qu'elle m'ôte.
Et je persisterai, si vous le trouvez bon,
Madame, à vous offrir ma fortune et mon nom.

LÉA, assise sur le canapé.

Vous êtes généreux... trop généreux peut-être.
L'un pour l'autre le ciel ne nous a pas fait naître.
Croyez-moi : demandez le bonheur, c'est plus sûr,
A quelque jeune fille au cœur vierge, au front pur.

ADOLPHE.

Permettez... l'idéal selon chacun varie,
Et le bonheur de Paul ne me fait pas envie.

LÉA.

Vous avouez pourtant qu'il est heureux ?

ADOLPHE.

Vraiment,
Il faut bien l'avouer : il l'est insolemment.

LÉA, se levant.

Oui !

ADOLPHE.

Qu'un cœur aussi neuf venant au mariage
D'une petite fille aime le verbiage.
Soit; mais, moi, j'ai vécu; mais, si vous consentez...

LÉA.

Eh bien, monsieur, eh bien, puisque vous persistez,
Que l'insolent bonheur et l'insolente vie
De monsieur Forestier ne vous font pas envie,
Puisqu'enfin vous m'aimez, vous, et me pardonnez,
Je consens... Laissez-moi réfléchir; revenez.

ADOLPHE.

Ne réfléchissez pas! Pourquoi me le reprendre,
Ce doux consentement d'où mon sort va dépendre?

LÉA.

Vous ne le voulez pas par surprise? A ce soir.

ADOLPHE.

C'est bien long! mais enfin... je m'en vais plein d'espoir.

Il sort.

SCÈNE V

LÉA, seule.

Ils sont heureux? Eh bien, aussi moi, je veux l'être!
Oui, de mon désespoir c'est assez me repaître,
C'est assez! Dans les pleurs quand je me consumais,
Lui, joyeux... il est clair qu'il ne m'aima jamais!
Il m'a prise en passant comme une peccadille...
Auprès de moi peut-être il songeait à Camille!

Je le hais !... Montrons-lui, montrons que son rebut
De respect et d'amour trouve encore un tribut.
Et qu'un cœur mieux placé que le sien, — oh ! oui. certe,
Mieux placé ! me saura consoler de sa perte.

MARTIN, de la porte.

Monsieur Paul Forestier.

LÉA.

Qu'il entre !

A part.

Dieu merci !

Il arrive à propos !...

SCÈNE VI

PAUL, LÉA.

PAUL, à part, sur le seuil.

Que viens-je faire ici ?

LÉA.

A quoi dois-je, monsieur, l'honneur d'une visite
Que rien dans nos rapports nouveaux ne nécessite ?

PAUL.

Croyez bien, si je viens, que ce n'est point pour moi,
Madame. Je remplis un assez sot emploi :
Un ami, qui depuis quelque trois mois vous aime,
M'a chargé...

LÉA.

C'est monsieur de Beaubourg ?

PAUL.

C'est lui-même.

LÉA.

Il sort d'ici.

PAUL.

Comment ! vous l'avez donc reçu ?

LÉA.

Parfaitement.

PAUL.

Croyez que, si je l'avais su,
Je vous eusse épargné ma présence maussade,
Madame... Me voilà quitte de l'ambassade.
Car, je n'en doute pas, vous avez consenti ?

LÉA.

Mais... monsieur de Beaubourg est un très beau parti.

PAUL.

Et puis ce mariage apportera, je pense,
Un grand allégement à votre conscience.

LÉA.

Je ne vous comprends pas.

PAUL, avec un sourire équivoque.

Aurais-je été trop loin ?
C'est sans intention, le ciel m'en est témoin.

LÉA.

J'ignore absolument ce que vous voulez dire.

PAUL.

Pourquoi relevez-vous un mot que je retire ?

LÉA.

Je ne relève rien, monsieur.

PAUL.

C'est plus prudent;
Car, si je m'expliquais, — à mon corps défendant! —
Peut-être auriez-vous lieu de n'être pas ravie.

LÉA.

Mais insultez-moi donc! vous en mourez d'envie!

PAUL.

C'est vrai. — Beaubourg, madame, est votre amant.

LÉA.

Hélas!
Plût au ciel qu'il le fût!

PAUL.

Tenez, ne niez pas!
Rien ne vous servirait, mensonge ou subterfuge.

LÉA.

Et de quel droit encor vous faites-vous mon juge?
Lorsque j'aurais commis le crime le plus vil,
A quel titre, monsieur, vous importerait-il?

PAUL.

C'est fort habilement répondu; votre audace
Ne va pas cependant jusqu'à répondre en face.
Que ne m'accusez-vous de vous calomnier?

LÉA.

Et pourquoi, s'il vous plaît, descendrais-je à nier?
Votre estime à ce point vaut-elle que j'y tienne?
Êtes-vous si certain d'avoir encor la mienne?

Qui de nous le premier a violé sa foi ?

PAUL.

Vous me le demandez ? Assurément, c'est moi.
C'est moi qui, fatigué d'un amour trop fidèle,
Vous ai cherché, madame, une absurde querelle ;
Moi qui, par les cheveux prenant l'occasion,
Sans un seul mot d'adieu ni d'explication,
Sans pitié, sans jeter un regard en arrière,
Ainsi qu'un contumax ai gagné la frontière...
C'est moi. — Votre mépris a mille fois raison,
Car c'est une exécrable et lâche trahison.

LÉA.

Et si ce n'eût été qu'une épreuve?

PAUL.

Une épreuve?
En vérité ?... Pardieu ! l'excuse n'est pas neuve !

LÉA.

Interrogez plutôt votre père...

PAUL.

Comment ?
Il avait exigé?...

LÉA.

Consenti seulement.

PAUL.

Il savait donc... ?

LÉA.

Oui, tout ; et dans sa clairvoyance,
De votre affection mesurant la constance,
M'adjurait de ne pas en attendre la fin,
Pour vous restituer à votre vrai destin.

PAUL.

Ah ! que, si vous m'eussiez aimé comme naguère,
Vous auriez su répondre à ces raisons de père !

LÉA.

Mais la seule réponse à faire, en vérité,
C'était votre douleur et sa fidélité.
L'avez-vous faite ? — Après deux mois, pas davantage,
Vous avez répondu par votre mariage.

PAUL, brusquement.

Je payais une dette à mon père. — Au surplus,
Madame, laissons là des débats superflus.
Je ne suis pas ici pour vous chercher querelle.
Votre conduite, en somme, est toute naturelle :
Vous en aviez assez de notre liaison,
Vous avez rencontré là-bas un bon garçon,
Et comme il vous plaisait... Ah ! misérable femme,
Tu n'as pas reculé devant cet acte infâme !
Rien ne te disait donc que tu prostituais
Ce qu'adoraient encor mes souvenirs muets,
Le temple consacré par mon idolâtrie ?
— Un autre entre ses bras, un autre l'a flétrie !
Un étranger... que dis-je ? un passant, Dieu vengeur !
De sa beauté divine a pillé la pudeur !
Il a tout dévoré de son regard profane !
Demande-moi pardon ! à genoux, courtisane !

Il la prend violemment par le bras et la jette sur les genoux. Il recule épouvanté de sa brutalité, tombe dans un fauteuil et éclate en sanglots.

Malheureux que je suis !

Après un silence.

Si tu ne peux nier,
Trouve au moins une excuse à me balbutier...
Je croirai tout, oui, tout me sera vraisemblable,

Quoi que ce soit... par où tu sembles moins coupable!

LÉA, toujours affaissée sur ses genoux, les yeux baissés et d'une voix sourde.

C'était le trois septembre...

PAUL.

Eh bien?... Ah! oui, le jour...

LÉA.

De votre mariage! — En plein cœur, sans détour,
Je venais d'en avoir la nouvelle brutale.

PAUL.

Ah! mon Dieu!...

LÉA.

Tout à coup, la chambre nuptiale
Qui s'ouvrait devant vous apparut à mes yeux;
Tout mon être frémit d'un besoin furieux
De me venger de vous, de me souiller. que sais-je?
De mériter mon sort par quelque sacrilège!
Et quand à la raison l'horreur me rappela...
Si la honte tuait, je ne serais pas là!
Vous me méprisez moins que je ne me méprise,
Et j'ai la plaie au cœur que rien ne cicatrise.

PAUL, après un silence.

Ton crime est à moi seul, je l'ai seul inspiré!
Sur ton égarement qu'un voile soit tiré,
Oublions! notre amour seul est vrai; tout le reste
N'est qu'une vision. un mensonge funeste!
Tu n'as appartenu qu'à moi, tu m'appartiens...

Il la prend dans ses bras.

LÉA, faiblement.

Laisse-moi.

PAUL.

Du passé renouons les liens !

LÉA, le repoussant avec force.

Jamais ! — Entendez-vous ? Sur ma vie éternelle,
Jamais !

PAUL.

Tu peux jurer sur ton âme immortelle !
Notre immortel amour, plus fort que tes serments,
Te fera retomber dans mes embrassements.

LÉA.

Non, Paul, n'espérez pas cette lâche rechute.
Je ne cours même pas les chances de la lutte ;
Je pars ce soir.

PAUL.

Tu fuis !

LÉA.

Je n'aurais pas besoin,
Pour me garder de vous, de m'en aller si loin :
Entre nous désormais il existe un abîme
Que peuvent seuls franchir l'impudence et le crime.
Pour ne pas vous parler de vos devoirs d'époux,
Fussiez-vous libre encore ou le devinssiez-vous,
Je ne vous rendrais pas flétrie et dégradée
Celle que pure un jour vous avez possédée.
C'est le dernier respect qui me reste de moi,
Ma dernière fierté, mon dernier mot, ma loi.

PAUL.

Et moi, je ne connais et je ne veux connaître
D'autre loi que l'ardeur sans nom qui me pénètre.
Tu ne partiras pas... non ! je te le défends !

Pourquoi nous torturer? Sommes-nous des enfants?
Qu'est-ce donc après tout? un accès de folie!
Je l'oublîrai, te dis-je.

LÉA.

Hélas! rien ne s'oublie.

PAUL.

Je m'en souviendrai donc, mais pour plus t'adorer!
Ma passion ne fait que s'en exaspérer...
Ce qui se passe en moi, je l'ignore; l'outrage
A changé ma tendresse en espèce de rage...

Léa fait un mouvement vers la porte; Paul lui barre le passage.

Ne crois pas m'échapper!

LÉA.

De la violence?

PAUL.

Oui!

LÉA, s'élance vers un timbre et sonne; Martin paraît sur la porte.

Reconduisez monsieur; — je n'y suis plus pour lui.

Paul, après une hésitation, sort en secouant la tête d'un air résolu.

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au premier acte. — Le soir. — Une lampe allumée sur la table.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL, en train de boucler une valise de voyage. Il sonne. FIRMIN entre.

PAUL.

Je reçois à l'instant de Nice un télégramme
Qui m'oblige à partir sans attendre madame.

FIRMIN.

Pardon, monsieur, si j'ose... Est-ce monsieur Reynal,
Dont les nouvelles... ?

PAUL.

Oui, Firmin, il est très mal;
Il m'appelle et je pars.

FIRMIN.

Un si joyeux compère!

PAUL.

Nous sommes tous mortels, Firmin. — Lorsque mon père

Rentrera du théâtre, — il faudra veiller tard,
Mon brave, — explique-lui ce rapide départ.

FIRMIN.

Monsieur n'a pas d'autre ordre?

PAUL.

Amène une voiture.

Firmin sort.

SCÈNE II

PAUL, seul.

Ils dormiront en paix grâce à cette imposture ;
Et puis je gradûrai mes lettres de façon
A préparer du moins le coup par le soupçon.
Et que la vérité leur arrive amortie
Après avoir été maintes fois pressentie.
Pauvres gens!.. Des remords? ne suis-je pas frappé
Autant qu'eux et par eux? Pourquoi m'a-t-on trompé?
Et puis quoi! S'agit-il encore de morale,
De droit et de devoir, du monde et du scandale?
Quand on défend sa vie, on fait arme de tout,
Et la loi du salut reste seule debout.
Eh bien, moi sans Léa, moi qui ne peux pas vivre,
Qu'importe ce qu'aux pieds je foule pour la suivre!
La suivre!.. Elle a juré que jamais son amant...
Ah! si je la trouvais fidèle à son serment,
Je n'aurais plus... Mais non! déjà sa résistance
A besoin entre nous de mettre la distance,
Et, quand je tomberai là-bas, inattendu,
Libre de tous liens, pour les autres perdu...
— Mon père!...

SCÈNE III

PAUL, FORESTIER.

FORESTIER.

Eh bien, Reynal ? quelle triste aventure !
J'ai rencontré Firmin en bas et ta voiture ;
Je les ai sur-le-champ l'un dans l'autre envoyés
Chercher ta femme, afin que vous vous embrassiez.
Ma foi ! j'en suis fâché pour la supérieure...

PAUL.

Mais le temps ?..

FORESTIER, tirant sa montre.

Tu partais trop tôt d'une bonne heure.
Grâce au ciel. j'ai trouvé relâche à l'Opéra ;
Autrement, tu partais sans m'embrasser, ingrat.

PAUL.

Tu comprends bien...

FORESTIER.

Oui, oui. Quelle étrange cervelle
Que ce Reynal ! Comment est-ce toi qu'il appelle ?
Vous vous êtes liés un peu contre mon gré,
Mais n'importe, l'appel d'un mourant est sacré.
Puis l'opportunité de ton départ se double
De la diversion qu'il fait...

PAUL.

Qu'il fait ?

FORESTIER.

Au trouble,

Parbleu ! que t'a causé le retour de Léa.
Va, je sais ton secret depuis longtemps déjà ;
Je ne t'en disais rien par discrétion pure.

PAUL.

Tu ne me disais pas non plus que la rupture
Dont je m'indignais tant était de ta façon ?

FORESTIER.

Conviens, si c'était vrai, que j'aurais eu raison.

PAUL, *sèchement.*

Soit ! j'étais déjà d'âge à savoir me conduire.

FORESTIER.

Mais d'où sais-tu ?... Parbleu ! Léa seule a pu dire...
Tu l'as donc revue ?

PAUL.

Oui.

FORESTIER.

Chez elle ?

PAUL.

Apparemment.

FORESTIER, *inquiet.*

Et qu'allais-tu chercher ? une fin de roman ?

PAUL.

Juste ! Beaubourg m'avait chargé d'une demande
En mariage...

FORESTIER, *rassuré.*

Ah ! oui, c'est vrai ! succès commande,

SCÈNE IV

Les Mêmes, ADOLPHE.

ADOLPHE, saluant Forestier.

Maître !...

A Paul.

Tu vas trouver que je ne suis pas fier
De revenir après tes duretés d'hier ;
Mais ce n'est pas à toi qu'aujourd'hui je m'adresse ;
Tu m'as trop bien prouvé combien je t'intéresse.
C'est à ton père.

FORESTIER.

A moi ?

ADOLPHE.

Je viens vous demander
De vouloir bien pour moi, cher maître, intercéder
Près de quelqu'un sur qui vous avez tout empire,
De madame de Clers. D'abord, il faut vous dire
Que j'en suis amoureux...

FORESTIER.

Je sais !

ADOLPHE.

Mais, cette fois,
C'est pour le bon motif, croyez-le.

FORESTIER.

Je le crois.

ADOLPHE.

D'ailleurs, j'ai quelque lieu de penser qu'elle m'aime.
Bref, j'ai fait ce matin ma demande.

FORESTIER, surpris.

Toi-même?

ADOLPHE.

Paul m'avait envoyé promener...

FORESTIER.

Bah!

ADOLPHE.

Tout net.

PAUL.

La démarche, en effet, d'abord me répugnait ;
Après réflexion, pourtant, coûte que coûte.
Je l'ai faite.

ADOLPHE.

Quoi ! faite ? Après moi, donc ?

PAUL.

Sans doute.
Tu venais de sortir lorsque je suis entré.

ADOLPHE.

Ah ! tu peux te vanter d'avoir bien opéré.

FORESTIER.

Comment?

ADOLPHE.

J'étais parti ne pesant pas une once !
Elle avait à ce soir différé sa réponse,

Mais de telle façon, que, dans mon cœur ravi...

FORESTIER.

Imagines-tu donc que Paul t'a desservi?

ADOLPHE.

Toujours est-il qu'après l'accueil de la journée,
J'y retourne ce soir la bouche enfarinée...

PAUL.

Qu'y puis-je? En admettant que jamais tu lui plus,
Est-ce ma faute, à moi, si tu ne lui plais plus?

ADOLPHE.

Ma cause était gagnée avant ta plaidoirie;
Elle est perdue après, voilà tout... Je vous prie.
Cher maître, de tenter auprès d'elle un effort.
A bonne intention, je crois, Paul m'a fait tort;
A vous de réparer, à vous, le patriarche,
De dire...

FORESTIER.

Je ferai volontiers la démarche,
Mon brave, et dès demain.

ADOLPHE.

Mais demain, c'est trop tard!
Tout de suite ou jamais : elle part!

FORESTIER, stupéfait.

Elle part?

ADOLPHE.

Ce soir; car j'ai le don, moi, de la mettre en route!

FORESTIER, regardant Paul.

Pour Nice?

ADOLPHE.

Ou Venise.

FORESTIER, à lui-même.

Oui, même chemin.

A Adolphe.

Écoute :
J'irais lui demander sur l'heure un entretien,
N'était une autre affaire, ici, qui me retient,
Et qui m'échappera pour peu que je m'absente ;
Mais je lui peux écrire une lettre pressante.

ADOLPHE.

Ah oui ! les pressions qui viennent de si loin !...

FORESTIER.

Eh bien, nous partirons pour Venise au besoin,
Tant je voudrais pouvoir hâter ce mariage.

ADOLPHE.

Quoi ! vous consentiriez à faire le voyage ?

FORESTIER.

Je te le promets.

Le congédiant.

Va !

ADOLPHE, lui serrant la main.

Merci, maître !...

A part sur la porte.

Il est chaud,
Mais qui sait si demain ?... Ne soyons pas manchot :

Allons dire à Léa qu'elle est ici mandée
Pour une affaire urgente... Oui, parbleu ! bonne idée.

Il sort.

SCÈNE V

PAUL, FORESTIER.

Un silence.

FORESTIER.

L'appel de votre ami, comment est-il conçu ?
Montrez !

PAUL, froidement.

Vous savez bien que je n'ai rien reçu.

FORESTIER.

Ah ! je doutais encore ! Oui, dans ma conscience
L'énormité de l'acte en troublait l'évidence.
C'est donc vrai ! vous sortiez d'ici, gai déserteur,
Ne laissant après vous que désastre et douleur,
Et, sans souci des lois humaines et divines,
Suivant votre caprice à travers nos ruines !
Et quel caprice encor ! dont l'objet dégradé
Par vous-même honni, conspué, lapidé...

PAUL.

Ce n'était pas à moi de lui jeter la pierre.
Sa faute d'un instant m'incombe tout entière.
Ou plutôt c'est à vous... Je reste stupéfait
Quand je repasse en moi ce que vous avez fait !
A quel titre a-t-il pu vous sembler légitime
De disposer sans moi de mon bonheur intime ?

De prendre à mon insu ce rôle exorbitant
Sur un point où mon cœur était seul compétent ?
Quel pouvoir paternel explique ou justifie
Cette intervention furtive dans ma vie ?
Encore si c'était prudence à mon endroit,
Sollicitude outrée et dépassant son droit...
Mais non ! ce qui vous touche et ce qui vous soucie,
C'est le contentement de votre fantaisie !
Vous brisez les liens qui gênent vos projets
Sans vous inquiéter si mon cœur tient après ;
Vous me bouclez saignant dans un prompt mariage,
Et vous vous indignez lorsque je m'en dégage ?
Que dirai-je donc, moi ? Si vos soins clandestins
N'eussent pas détourné mes faciles destins,
Je pourrais aujourd'hui, libre de toute attache,
Épouser sans remords Léa libre... et sans tache ;
Tandis que, grâce à vous, je me trouve réduit
A forcer le bonheur comme un voleur de nuit !

FORESTIER.

Bref, monsieur, vous voulez pour vous croire excusable,
De votre cruauté me rendre responsable.
C'est un moyen commode à vous tranquilliser,
Mais souvenez-vous donc, avant de m'accuser !
Quand vous êtes venu me demander Camille
Vous ai-je pris au mot pour en faire ma fille ?
Non, mon consentement est resté suspendu.
« Voyage un mois ou deux, vous ai-je répondu,
Jusqu'au fond de ton cœur prends le temps de descendre
Pour voir s'il n'a gardé du passé que la cendre. »
Et quand, un mois après, vous avez reparu
Vous affirmant guéri, qui ne vous aurait cru ?

PAUL.

Ce qu'il fallait me dire, alors, c'était l'épreuve...

FORESTIER.

Au risque, n'est-ce pas, Léa n'étant pas veuve,
De vous faire rentrer, par regret ou remords,
Dans une liaison sans avenir alors?

PAUL.

Puisque vous aviez peur de rouvrir ma blessure,
Ma guérison pour vous n'était donc pas bien sûre?

FORESTIER.

Elle était trop récente encor pour l'éprouver.
J'attendais qu'un enfant, hélas! vînt l'achever.

PAUL.

Il n'en est pas venu, grâce au ciel! Je suis libre.

FORESTIER.

Décidément au cœur, il vous manque une fibre.
Mais je comprends d'ailleurs, par l'angoisse où je suis,
Qu'on rende grâce à Dieu, de n'avoir pas de fils.
— Vous avez une femme au moins, et je vous somme
S'il reste quelque chose en vous d'un honnête homme...

PAUL, ironique.

De respecter le piège où vous m'avez surpris?
Eh bien, non! S'il faut être honnête homme à ce prix,
Non! je ne le suis pas et je ne veux pas l'être.

FORESTIER.

Je commence un peu tard, monsieur, à vous connaître;
Mais vous me connaîtrez aussi; je vous préviens
Qu'entre nous votre crime a rompu tous liens;
Que je n'ai désormais d'autre enfant que Camille;
Que vous êtes pour moi l'ennemi de ma fille,
Et que je la saurai contre vous protéger,
Comme je le ferais contre un gendre étranger.

PAUL.

Ma résolution est égale à la vôtre :
Poussez celle que j'aime entre les bras d'un autre,
Car j'ai cru vous comprendre, et je vous avertis
Que, si vous l'emportez, vous n'avez plus de fils.

FORESTIER.

Ah ! parbleu, tuez-vous ! moi, je vous le conseille ;
Mais pas le lendemain du déshonneur, la veille !
Sachez, si votre but était de m'effrayer,
Que j'aime mieux vous voir mort que banqueroutier !

PAUL.

Monsieur !

FORESTIER.

Banqueroutier, oui, monsieur, sans nul doute.
Ne méditez-vous pas la pire banqueroute.
Celle de la pitié, de la foi, du serment ?
Vous dérobez-vous pas à tout impudemment ?
Que vais-je lui répondre à cette jeune femme
A qui vous emportez l'épargne de son âme,
Qui n'a rien réservé d'elle en dehors de vous,
Et pour qui l'univers se borne à son époux ?

PAUL.

Pardon, monsieur, pardon ! vous êtes trop modeste.
Ne lui restez-vous pas tout comme elle vous reste ?
Pour elle, vous et moi, cet hymen a voulu
Moins en faire ma femme encor que votre bru ;
A vos combinaisons si je portais atteinte,
Vous auriez un sujet légitime de plainte ;
Mais loin de là : prenant ma propre liberté,
J'achève entre elle et vous cette paternité,
Et, pour vous emprunter à vous même un mot tendre,
Je vous délivre ainsi moins d'un fils que d'un gendre.

FORESTIER.

Pouvez-vous bien railler en de pareils moments !
— Elle en mourra, monsieur !

PAUL, haussant les épaules.

Comme dans les romans?

FORESTIER.

Tais-toi, lâche, tais-toi !

Il s'arrête comme étonné de sa violence, passe la main sur son front et revenant à Paul.

Mon fils ! est-ce possible ?
En sommes-nous venus à cette lutte horrible ?
Un père avec son fils, deux êtres droits et bons !
Est-ce à toi que je parle ? Est-ce toi qui réponds?
Toi qui fus si longtemps ma joie intérieure,
Qui me tins lieu de tout, hélas ! jusqu'à cette heure ;
Qui voulus rester seul dans mon affection,
Et me payas si bien de ma soumission
Qu'il ne me vint jamais cette pensée amère
Qu'une autre eût mieux que toi su remplacer ta mère...

Lui prenant la main.

Par la même pitié qui triompha de moi,
Grâce ! ne chasse pas ma fille de chez toi !

PAUL, très ému.

Qui m'aurait dit qu'un jour, ô père ! ô mon cher père !
Tu me ferais en vain une telle prière ?
N'exige pas, au nom de ce grand souvenir,
Ce que je promettrais sans pouvoir le tenir !
N'as-tu pas reconnu, rien qu'à mon insolence,
De quelle passion je subis la puissance ?
Que me demandes-tu de lui faire la loi,
Quand c'est elle à ce point qui dispose de moi ?

FORESTIER.

Eh bien, rien qu'un délai ! Qu'au moins notre naufrage
Ne soit pas consommé par une heure d'orage !
Rien qu'un jour ! Ce n'est pas te demander beaucoup...
Mais ce vent de malheur va tomber tout à coup,
J'en suis sûr !

PAUL.

Je devrais te refuser, mon père ;
Car, si c'est vraiment là ce que ton cœur espère,
C'est en vain.

FORESTIER.

Non, mon fils, non, ce n'est pas en vain !
Tu seras un autre homme en t'éveillant demain
Et tu ne penseras à cette créature
Que pour te rappeler son ignoble aventure,
Et te la figurer, sous son masque ingénu,
Pâmée entre les bras du premier sot venu.

PAUL, se levant avec violence.

Elle ne sera plus qu'à moi, la misérable !
Laissez-moi passer !

FORESTIER.

Paul !

PAUL.

Non, c'est intolérable.
Place !

FORESTIER.

Mais, malheureux !...

CAMILLE, entrant.

Qu'est-ce donc ?

SCÈNE VI

LES MÊMES, CAMILLE.

FORESTIER, à Camille.

Te voilà !
Défends-toi, mon enfant, il fuit avec Léa !

PAUL.

Ah ! vous n'avez pas plus pitié de moi que d'elle.

FORESTIER.

Oui, c'est moi le bourreau, le traître, l'infidèle !

CAMILLE.

C'est donc vrai ?...

Paul baisse la tête. Camille tombe dans un fauteuil en sanglotant, Forestier s'approche d'elle et lui prend la main.

FORESTIER.

Pauvre enfant !

CAMILLE, au milieu de ses sanglots.

Il me quitte ! pourquoi ?
Qu'est-ce donc que j'ai fait ? Je ne comprends pas, moi...

FORESTIER.

Tu l'aimais bien ?

CAMILLE.

Oh ! oui, je n'ai pas dans mon être
Une goutte de sang dont il ne fût le maître...

Je me croyais aimée aussi, mais je vois bien
Que c'était mon amour que j'ai pris pour le sien !..
Que vais-je devenir maintenant?
— Pauvre femme !
Il me laisse mon corps, il emporte mon âme !
— Vous me ramènerez, mon père, à mon couvent,
Où ma chambre a gardé mes beaux rêves d'enfant...
Que j'y vais rentrer vide et lasse de la vie,
Et de quel prompt retour ma sortie est suivie !

FORESTIER.

Tu n'y rentreras pas, tu resteras ici !
Qui me consolera si tu t'en vas aussi ?

CAMILLE, se levant et l'entourant de ses bras.

Ma douleur oubliait la vôtre, pauvre père !
Non, je ne suis pas quitte encor avec la terre !
Vous perdez votre fils comme moi mon époux ;
Mais j'hérite de lui ses devoirs envers vous,
Et, les joignant aux miens, d'une double tendresse
Je saurai réchauffer votre chère vieillesse.

FORESTIER, à Paul.

Eh bien, que tardez-vous ? Partez, monsieur, partez,
Elle me fermera les yeux.

PAUL, déposant son chapeau et son manteau sur un meuble.

Vous l'emportez.

FORESTIER, bas, à Camille.

Il reste !

CAMILLE, d'un ton ferme.

Alors, c'est moi qui lui cède la place.

PAUL.

Décidez tous les deux ce qu'il faut que je fasse.

Il sort par la gauche.

SCÈNE VII

FORESTIER, CAMILLE.

FORESTIER.

Ne le repousse pas, laisse à son repentir...

CAMILLE.

Non, père, c'est fini : l'un de nous doit partir;
Car ce qui lui serait un cruel sacrifice
Pour moi serait encore un plus cruel supplice.

FORESTIER.

Qui sait ce que feront le temps et le remord ?

CAMILLE.

Non !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, FIRMIN, par le fond.

FIRMIN.

Madame de Clers.

CAMILLE.

Elle ici !

FORESTIER.

C'est trop fort !
Dis que je n'y suis pas.

CAMILLE.

Non, qu'elle entre au contraire !

Firmin sort.

FORESTIER.

Que veux-tu... ?

CAMILLE.

J'ai besoin de lui parler, mon père,
J'ai besoin d'épancher ce dont mon cœur est plein...
Si ce n'est aujourd'hui, je le ferais demain.
Elle vient chercher Paul ? Eh bien, qu'elle l'emmène,
Mais qu'elle emporte aussi mon mépris et ma haine !

FORESTIER.

Quoi !

CAMILLE.

J'ai bien aujourd'hui le droit de commander !
Qu'elle entre !.. Laissez-nous, mon père.

FORESTIER.

Il faut céder.

Il sort par la gauche, Léa entre par le fond.

SCÈNE IX

CAMILLE. LÉA.

LÉA, qui a vu la porte se refermer sur Forestier.

On m'appelle, j'arrive et puis on se retire?

CAMILLE, immobile, d'une voix sourde.

Moi qui vous aimais tant, Léa!

LÉA.

Que veux-tu dire?
Que se passe-t-il donc ici, ma pauvre enfant?
Parle! parle! Le cri de mon cœur me défend.

CAMILLE.

Vous fuyez avec Paul...

LÉA.

C'est une calomnie!

CAMILLE.

Il avoue!

LÉA.

Impossible... ou, s'il ment, moi, je nie.

CAMILLE, montrant la valise.

Nierez-vous les apprêts de départ que voici?

LÉA.

Il me suivait!... Et toi, quand tout m'accuse ici,
Tu n'as pas su trouver contre moi d'autre plainte
Que l'invocation de ton amitié sainte!

Comme elle aurait pourtant à mon front rejailli,
Si mon cœur envers toi par malheur eût failli !
Que je rends grâce à Dieu dans cet horrible esclandre
D'avoir gardé loyale une main à te tendre !
Va. tu peux la serrer. car j'ai fait mon devoir ;
Si ton mari me suit. j'ignore en quel espoir,
Et je ne comprends pas qu'ayant eu ma réponse
Son cœur à sa folie à jamais ne renonce.
Mais ne redoute rien. du moins de mon côté,
Et compte absolument sur ma fidélité.

CAMILLE. la regardant fixement.

Oui. Léa. je vous crois ! il m'est si doux de croire
Que vous n'êtes pour rien dans cette triste histoire !
C'était une douleur encor dans ma douleur
Que d'avoir à me prendre à vous de mon malheur !
Vous avez allégé de moitié ma souffrance.

LÉA.

O noble et chère enfant, voilà ma récompense.

CAMILLE.

Récompense... de quoi ? Quel sacrifice ?.. Ah ! oui.
Je comprends ! vous l'aimez, ma pauvre Léa.

LÉA.

Lui ?
Non. je n'aime que toi.

CAMILLE. avec un sourire triste.

Je comprends tout. vous dis-je,
Et je vois clair enfin dans ce que Dieu m'inflige.
Notre histoire à tous trois m'apparaît nettement,
Je pourrais vous la dire en peu de mots...

LÉA. troublée.

Comment ?

CAMILLE.

À vaincre votre cœur par le devoir réduite,
Vous vous étiez soustraite au danger par la fuite;
Paul, n'ayant plus d'espoir, crut n'avoir plus d'amour;
Son père désirait ce mariage: un jour
En prenant avec moi l'engagement suprême,
Il ne m'a pas trompée, il s'est trompé lui-même.
C'est la fatalité qu'il faut seule accuser...
Que c'est bon de n'avoir personne à mépriser!
— Comme vous avez droit tous deux de me maudire!
Sans moi, Léa, sans moi, ne peut-il pas se dire
Que, vous retrouvant libre, il serait votre époux?
C'est moi qui suis de trop! Pourquoi suis-je entre vous?
Oh! pardon d'être là, pardonnez l'un et l'autre!
Que mon bonheur perdu ne vous rend-il le vôtre!
Si Dieu me rappelait, vous seriez réunis,
Heureux... et moi, du moins, mes maux seraient finis!

LÉA.

Qu'on se sent une pauvre et vaine créature
À voir le sang divin qui sort de ta blessure!
Qui pourrait te connaître, enfant, sans t'admirer?
Tiens! je hais ton mari de ne pas t'adorer.
Mais il te reviendra!

CAMILLE.

Jamais.

LÉA.

Je te le jure!
Je vais mettre un obstacle entre nous de nature
À m'en faire haïr...

CAMILLE.

Lequel?

LÉA.

C'est mon secret.

CAMILLE.

M'en aimerait-il plus quand il vous haïrait?
Ne luttez pas, Léa; je me sens condamnée.

LÉA.

Non, je te sauverai, ma douce résignée,
Dût mon cœur se briser pour racheter le tien.
Embrasse-moi, ma fille.

CAMILLE, se jetant dans ses bras.

Oh! embrassons-nous bien!

Léa sort.

SCÈNE X

CAMILLE, seule.

Il n'est plus ici-bas de bonheur pour moi-même;
Ma vie est un obstacle à deux êtres que j'aime;
Dieu me pardonnera: ce n'est pas mon malheur
Que je vais abréger en mourant... c'est le leur!
— Oh! quelle volupté de mourir de la sorte!
Comme ils se souviendront de leur petite morte!
Comme ils en parleront, et diront en songeant:
Elle nous aimait bien, pourtant, la pauvre enfant!

Elle va à la table de droite, écrit rapidement quelques lignes, plie et met l'adresse

FORESTIER, qui est entré par la gauche et s'est arrêté derrière le grand tableau placé sur le chevalet, à part.

Que fait-elle ?

CAMILLE, se lève et envoyant un long baiser à l'atelier.

Adieu donc, adieu, chère demeure !

Elle pose la lettre sur la valise de Paul, au fond, met vivement son manteau qu'elle a déposé en entrant près de la porte. Forestier descend en scène.

CAMILLE, à part.

Mon père !

Elle s'arrête sur la porte.

SCÈNE XI

CAMILLE, FORESTIER.

FORESTIER.

Que fais-tu ? tu sors seule, à cette heure ?

CAMILLE, avec embarras.

Léa m'attend en bas.

FORESTIER, apercevant la lettre.

Une lettre de toi...
Pour Paul ! Tu t'en vas donc ? tu quittes donc mon toit ?

CAMILLE.

Non... je... j'allais...

FORESTIER.

Il sonne.

Il faut éclaircir ce mystère.

A Firmin qui entre.

Dites à monsieur Paul de monter.

Firmin sort.

CAMILLE.

Quoi ! mon père...

FORESTIER.

Je n'ai pas droit d'ouvrir ses lettres, n'est-ce pas ?
Or, celle-là doit dire où tu vas de ce pas.

CAMILLE, très troublée.

Rendez-moi ce billet, au nom de ma tendresse !

FORESTIER.

Il est écrit, il faut qu'il aille à son adresse.
Je sens bien qu'il contient le secret de ton sort.

SCÈNE XII

LES MÊMES, PAUL.

PAUL, entrant.

Vous m'avez appelé ?

FORESTIER.

Mon fils, ta femme sort.
Où va-t-elle à cette heure ? Elle ne peut le dire,

Mais elle te laissait ce mot que tu vas lire.

PAUL, lisant.

« Paul, épousez Léa, c'est mon suprême vœu
Et la condition de mon pardon. »

FORESTIER.

Grand Dieu !

Paul tombe à genoux, le dos courbé, et la tête basse.

FORESTIER, le montrant à Camille.

Regarde ! il est à nous ! il est à nous, te dis-je !
Je demandais à Dieu, dans mon âme, un prodige :
L'aveugle voit ! ses yeux se sont ouverts au jour...

Renversant la tête de Paul.

Regardes-en couler le remords et l'amour.

CAMILLE.

La pitié seulement.

FORESTIER.

Non ! je te dis qu'il t'aime,
Et que ces larmes-là sont un nouveau baptême
Par la vertu duquel sera purifié
Son cœur d'impureté passagère souillé.
Va ! l'avenir est sûr, crois-m'en sur ma parole;
J'en suis certain, la sainte a renversé l'idole!

PAUL.

Le premier châtiment par ma faute encouru,
C'est de n'être pas digne encore d'être cru;
Mais, s'il est une épreuve assez expiatoire
Pour que Camille un jour puisse oublier et croire,

Plus dure elle sera, plus je m'y veux offrir;
Car pour me pardonner j'ai besoin de souffrir.

CAMILLE.

Mais, moi, Paul, j'ai souffert assez !

Elle lui tend la main.

PAUL, se jetant à ses pieds et lui baisant les mains.

O chère femme.
Quels trésors de clémence avais-tu donc dans l'âme !

FORESTIER, les regardant tous deux.

Pour la première fois, ils sont vraiment unis...
O mes pauvres enfants, comme je vous bénis!...

FIN DU TOME DEUXIÈME

TABLE DU TOME DEUXIÈME

448[illegible]-89. — Corbeil. Imprimerie Crété.

Paris. — Imprimerie J. Cathy, 3, rue Auber.

